

# Philippe Sollers lettré concussionnaire

## Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire XXVIII *Made in France*

par Damien Taelman<sup>©</sup>, août 2021

*Ami lecteur, J'ai ouï dire que rien ne fait plus grand plaisir à un auteur que de voir citer ses œuvres avec respect.*

(Benjamin Franklin, 1782-1783)

*Vous pouvez tromper quelques personnes tout le temps. Vous pouvez tromper tout le monde un certain temps. Mais vous ne pouvez tromper tout le monde tout le temps.* (Abraham Lincoln, 1809-1865)

Chères lectrices et chers lecteurs, oyez et soyez averti.e.s, ceci est mon premier et avant-dernier mot inclusif ! En effet, ce *Petit précis* se veut exclusif, non seulement parce qu'il démantèle le système Sollers rongé par la concussion littéraire, mais aussi parce qu'en hommage à Debord il illustre son adage selon lequel une image vaut mille mots — je joins des photos à la parole, donc je dis plus :

*Les tromperies dominantes de l'époque sont en passe de faire oublier que la vérité peut se voir aussi dans les images. L'image qui n'a pas été intentionnellement séparée de sa signification ajoute beaucoup de précision et de certitude au savoir. [...] Je me propose de le rappeler maintenant. L'illustration authentique éclaire le discours vrai, comme une proposition subordonnée qui n'est ni incompatible ni pléonastique.* (Guy Debord, *Panégyrique*, Tome Second, [1997], in *Œuvres*, Quarto Gallimard, 2006, pp.1690-1691)

Sur la 4<sup>e</sup> de couverture de son dernier « roman » (*Légende*, Éd. Gallimard, 2021), Sollers reprend un passage du dernier paragraphe du chapitre final intitulé « Verbe » et affirme que « *Les représentants du vieux Dieu mort et de la vieille littérature sont destitués, mais continueront à parler et à écrire comme si de rien n'était, ce qui est sans importance, puisque plus personne n'écoute ni ne lit vraiment.* » Puis, il termine sa blquette avec cette sollicitation : « *Malgré tout, un nouveau Cycle a déjà commencé, et les masques tombent. À vous de juger.* » Je souligne et m'empresse de...

... saisir son invitation afin de me plier à l'étymologie de « légende » qui en latin médiéval signifie « *ce qui doit être lu* ». Je m'y applique avec élan et l'esprit aux aguets, dans l'espoir de démasquer Sollers, dont on peut lire ci-dessus les définitions dans le *Dictionnaire latin-français* de MM. L. Quicherat et A. Daveluy (46<sup>e</sup> éd., Paris, 1910, p.1283) :

sollers et à tort sōlers, *tis*, Cic. Liv. Virg. industrieux, habile, instruit, adroit, intelligent, ingénieux, fin (en parl. des person. et des ch.) : *quæ liberum scire æquum est adulescentem, sollers* TER. sachant tout ce que doit savoir un jeune homme de condition libre ; *musa lyræ sollers* HOR. la muse lyrique ; *sollers cunctandi* SIL. *ornare* Ov. qui sait temporiser, qui ajuste avec goût la parure ; — *acumen* Cic. esprit, finesse, sagacité ; — *auditus* PLIN. oreille fine, délicate || Ov. adroit, artificieux, rusé || CATO, fertile (apte à tout produire) || *sollertior* Cic. *-issimus* SALL.

Dans le chapitre « Naissances » de *Un vrai Roman - Mémoires* (Éd. Plon, 2007, p.13), il s'accorde un *summa cum laude* : « J'ai été plutôt très bon en latin, le dictionnaire m'a donné mon nom d'écrivain » :

*Sollers, de sollus et ars* : tout à fait industriel, habile, adroit, ingénieux.  
 Horace : « *lyrae sollers* », qui a la science de la lyre.  
 Cicéron : « *sollers subtilisque descriptio partium* », adroite et fine distribution des parties du corps. « *Agendi cogitandique sollertia* », ingéniosité dans l'action et dans la pensée.  
*Sollus* (avec deux l, à ne pas confondre avec *solus*, seul) est le même que le *holos* grec, c'est-à-dire tout entier, sans reste (holocauste), et que *totus*, entier, intact. On entend aussi *salvus*, guéri ou sauvé. Tout entier art : tout un art.

Au son de la flûte de Pan, Joyaux taille le diamant du siècle sur le modèle de l'Incomparable et Philippe adoube son sosie qui en étreignant « la muse lyrique » se dépeint des lendemains qui chantent. Il se croit bardé de toutes les qualités et possédé par la science infuse — depuis son baptême avec la potion magique des mots, il veut recréer le monde en faisant la fusion de tous les livres à sa portée dans un melting-pot d'écrits dits pots-pourris. Le roi Sollers s'est érigé une tour en papier et de plus entouré d'une cour qui confirme la sagacité de leur Phil de chef en lui brochant une légende dorée. Cependant, ce sentencieux invétéré préfère *oublire* de préciser qu'avec « *ars* » on entend aussi artifice/artificiel/artificieux.

Au sein de la corporation Gallimard qui le couvre de largesses, il est un ponte omnipotent et dispose d'un accès aux médias de son choix. Pourtant il sifflote à tout bout de champ la même ritournelle : « **La critique littéraire, eh bien, mon Dieu, il n'y en a plus ; la presse papier, puisque plus personne ne lit, ou à peine, elle n'existe plus non plus, puisque tout ce qui se joue désormais sur Internet, les tablettes etc., terminé.** » (*L'Infini* n°144, mars 2019, p. 42) *Bis repetita* dans *Le Figaro* du 28 février 2018 : « **Le problème, c'est que personne ne lit, ne sait lire et ne saura lire.** » Et lorsque Josy Lagneau / pardon Savigneau après mille et une courbettes lui demande d'une voix ergotante « *Vous êtes un néologisme ?* », il roucoule « **“Oublire”, puisque plus personne ne sait ce qu'il lit.** » (*Le Monde*, 3-4 avril 2016, cahier *l'Époque*, p. 4) Sollers adore les formules qui brassent du vent *ad nauseam*.

Il chantonne les mêmes rengaines depuis son investiture au sein de la GAPO (Gilde des auteurs prometteurs et obsolètes) et ces radotages relayés par un réseau de voix complaisantes se veulent la preuve qu'il est à la fois le chantre et le dépositaire de la littérature. Dans ses « encyclopédies » vouées au recyclage comme dans ses « entretiens » préfabriqués avec ses potes et potaches, il s'adonne de tout cœur à des exercices d'autolâtrie / prend ses vessies pour des fulgurances ou des langues de feu / rabâche à l'envi les mêmes propos redondants — Sade/Lacan/Bataille ont dit ceci et affirmé cela et ont prétendu que mais permettez-moi d'ajouter un truc/un machin/un mot puis au détour d'une ligne il s'embrase pour Rimbaud/Hölderlin/Artaud par-ci et saupoudre une page de Nietzsche/Hegel/Heidegger par-là, agrémentant le tout de quelques trilles sur Haydn/Mozart/Bach, question de souligner l'harmonie céleste de ses encycliques bourrées d'emprunts patents, de détournements et de sentences copiées/collées pour ne pas dire volées olé olé.

Les livres de « tout entier art » sont trop souvent des montages avec des bouts de phrases dérobés et enrobés dans le style dada des années folles revitalisé après la guerre par le *be pop*, puis adopté dans les années 50'-60' par moult Amerloques dont Kerouac et Burroughs assisté de Bukowski (*alias* Chinaski !) et Warhol à la soupe, ingurgitée par les rapeurs bouffant du Rabelais et du Céline dansant le *jerk* plutôt que le ballet au bras de la *lingua franca*. Ajoutons à cela qu'il folâtre de par les sentiers confucéens et taoïstes et qu'il pratique le plagiat en déflorant les textes anciens afin de s'enduire d'un laque de sinité avec l'étoile de l'élu au front. Il ne ménage pas non plus sa peine pour faire accroire à ses lectrices qu'il est le fils légitime de don Juan (« *adroite et fine distribution des parties du corps* », *dixit* le moi que s'est donné notre bougre par la bouche de Cicéron) et nous avons là tous les ingrédients de la méthode Sollers : je m'aime, donc j'essaime et je suis.

Il se pare des attributs du démiurge et du haut de son olympe prétend que lui seul sait décrypter/interpréter/analyser, tout en piaillant que partout sauf dans « sa » revue règne l'incapacité à lire/écouter/critiquer. Il endosse volontiers la robe d'apparat du juge suprême et se lamente de ne pas être lu et bien compris : « *Savoir lire*, dit-il dans *La Fête à Venise* (Éd. Gallimard, 1991, p.136), *simplement lire, vous mettra bientôt au rang des dieux.* » J'ai publié une vingtaine de critiques littéraires sur ses apories/inepties/tricheries et je ne me sens point concerné lorsqu'il glapit qu'il n'y a plus de critique littéraire et qu'on ne sait plus ce qu'on lit. Je veille au grain cru et au riz cuit, et en me lisant ceux qui ne savent pas ce qu'ils lisent en lisant Sollers sauront désormais à quoi s'en tenir.

Qui me lit n'oubliera plus de la même façon ses bouquins écornés ! Dans cet article, je dénonce une fois de plus les escroqueries et mesures barrières de « tout art » qui dissimule ses innombrables rapines derrière le paravent de l'intertextualité et par manque d'imagination *booste* ses textes à l'aide de mots subtilisés. Il n'y a pas que le grand rabbin de France et certains étudiants fûtés qui copient en douce et « *ajustent avec goût la parure* » de leur « *per-ruque publique* » (les conjoints : Ovidius et Lichtenberg). Examinons donc quelques exemples édifiants tirés de ses derniers assemblages (*ars*) littéraires.

Dès le début de *Légende*, « tout à fait ingénieux » imprime sa marque de fabrique. Après quelques pages anodines ressemblant à un condensé du Journal de 20h, il déclare d'un ton grandiloquent « *Le fascisme est à vos portes [!]* ». Et pourquoi pas la guerre civile sur votre canapé ou la Révolution Culturelle en baskets et veste Boss qu'il servira comme jadis avec beaucoup de zèle et trémolos jusqu'à la victoire finale. Dans le chapitre « *Mutations* » (et non « *Métamorphoses* » !), il s'échine même à faire avaler aux lecteurs pékins qu'il a sa place au sein du mouvement confucéen, voire au-delà de la plus haute sphère taoïste (p. 23) :

Je noue, je dénoue, je renoue, je re-dénoue, je supprime autant que possible le mensonge du « nous ». Je rejoins un de mes penseurs préférés, un Chinois qui semble avoir vécu entre 390 et 320 avant notre ère, dans le Sud, au royaume de Chu. Son surnom, « Le Maître de la Vallée du Diable », inspire confiance. Il dit des trucs comme ça :

Ce satané Maître s'appelle Guiguzi (鬼谷子, -390 à -320) et il n'est que depuis peu le chouchou de Sollers, car il n'a été publié que tout récemment (*Guiguzi, L'Art de la persuasion*, traduit, présenté et annoté par Chen Lichuan et Michel Mollard, Éd. Payot et Rivages, 2019) ! Moi aussi je lis et délie, cherchant autant que possible à séparer le bon grain de l'ivraie et le grand cru de la lie, et je constate que « tout pinart » a beau avoir ses racines à Bordeaux, il piétine le vignoble / vendange trop tôt / est de plus en plus imbuvable. Il pioche / bine / cisaille dans toutes les pages de cette Vallée, et finalement nous sert un vin qui sent le caveau, sans étiquette et sans un seul mot sur les traducteurs et la maison d'édition qui a publié cet ouvrage inédit en français. Voyons de plus près quelques-uns « *des trucs comme ça* » que dit Guiguzi et que Philou altère selon son bon plaisir et nous ressert « à tout hasart » :

<i>Légende</i> , p. 23	<i>Guiguzi</i> , p. 58
« Le yang agit et se meut. Le yin s'immobilise et se met en <u>retrait</u> . Le yang revient et s'arrête au yin. À son extrémité, le yin retourne au yang. »	Le yang agit et se meut. Le yin s'immobilise et se met en <u>réserve</u> . (Le yang agit et sort, le yin se cache et entre.) Le yang revient et s'arrête au yin. À son extrémité, le yin retourne au yang.

L'une des astuces préférées de Sollers est non seulement de ne pas citer ses sources, mais aussi de modifier les traductions qu'il pille ; ici, il remplace « réserve » par « retrait ». De plus, il omet la phrase « *Le yang agit et sort, le yin se cache et entre* » (entre parenthèses rouges à droite dans l'original) pour enchaîner avec la phrase suivante du texte source comme s'il s'agissait d'un seul ensemble. Tel un agent secret, le côté *yang* de Sollers s'agite, son côté *yin* se déPhil ! Pourquoi cette substitution ? A-t-il consulté le texte chinois ? « Tout entier rusé » se plaît en réfractaire gîtant sur le toit du monde et ne saurait s'abaisser à une telle

contingence. Le caractère *cang* 藏 peut aussi se prononcer *zang* et désigne selon le contexte soit les Tibétains, soit jadis le Tibet — qui se dit aujourd’hui Xizang 西藏 (Ouest-Zang/Tibet, à l’Ouest de la Chine), le langage allant de pair avec l’essor colonial de l’empire décentré ! *Cang* signifie tout simplement « cacher/mettre en réserve/engranger », et c’est pourquoi les traducteurs, en bonne intelligence, ont opté pour « réserve ».

Cette signification est inscrite dans l’étymologie de ce caractère qui combine quatre pictogrammes simples et dont l’étymon principal est situé sur la partie supérieure (艹 au-dessus de 藏) et signifie « herbe ». Ce pictogramme est la clé (radical/monème) sémantique d’une multitude de caractères en lien avec les végétaux, et il est ici à gauche accompagné du pictogramme 月, une unité de mesure pour une parcelle de terrain/un lopin de terre/un champ. À droite, le pictogramme 戈 était autrefois une sorte d’hallebarde qui pouvait aussi servir de houe et dont les extensions sémantiques selon les époques et le contexte incluent « hache » et « lance ». Au centre, le pictogramme 臣 est, comme la très grande majorité des caractères chinois, pluriséantique et s’harmonise dans le cas présent avec la signification de « réserve », puisqu’à l’origine il désigne un officier au service du prince et plus tard d’un ministre. Dans ce contexte, *cang* laisse entrevoir un fonctionnaire qui veille au grain dans les greniers de l’état. Bref, le terme « réserve » intègre les nombreuses significations inhérentes aux quatre pictogrammes constituant le caractère *cang* : 艹+月+戈+臣= 藏. « Retrait » est donc à mettre de côté car il ne contient pas le sens premier de « réserve/ entreposer ».

« Apte à tout (re)produire » ne rate pas une occasion d’exhiber sa sinité et la revendique à cor et à cri dans des *patchworks* où il nous assène ses oracles. Mais pourquoi son amour de la Chine et son béguin pour Guiguzi l’ont-ils poussé à modifier la traduction de Chen et Mollard sans rendre hommage à leur travail de pionnier ? Pourquoi avoir omis le court texte qui lie les deux phrases dans l’original et présenter « sa » version entre guillemets d’un seul tenant ? Pourquoi ne pas partager avec ses rares lecteurs la subtilité de ce penseur en donnant une référence précise et ainsi faire rayonner le travail des traducteurs et des éditions Payot & Rivages ? Non, seul le rayonnement Sollers compte ! Il cultive l’art consommé d’engranger la fertile récolte d’autrui et j’ai déjà donné des centaines d’exemples de son travail de dégradation de l’œuvre des spécialistes — il est passé maître dans le vol à l’étalage des mots des auteurs qu’il fréquente (voir entre autres [ici](#) et [là](#)) et il poursuit sur cette voie — il déambule calame en main dans le *Guiguzi*, accolant dans le désordre cinq passages qui proviennent de cinq pages différentes (avec un écart de 48 pages pour les deux premières sentences !) et souille le labeur de Chen et Mollard :

<i>Légende</i> , pp. 23-24	<i>Guiguzi</i> , pp.153,105,139,147-148
<p>Ce Guiguzi est très fort. C’est un professionnel de la persuasion et de la manipulation, qui écoute, dissimule, fait parler, sait sonder, effleurer, peser, décider, planifier. Son art est musical : « <u>En entendant le son, on connaît le ton.</u> » Personne ne peut rien lui cacher, et pour cause : « <u>Il faut comprendre la voie secrète du vin pour saisir le yang en plein jour.</u> » Il <i>trouve</i> à tous les coups, en pleine Vallée du Diable.</p>	<p><u>En entendant le son, on connaît le ton :</u> cela signifie que le son est différent du <i>qi</i> (p.153)</p>
<p>Ce sacré Chinois vous apprend à « <u>tourner autour du cercle pour se conformer au carré</u> ». Rien de plus simple si vous tenez le <i>pivot</i> : « <u>Tenir le pivot signifie naître au printemps, grandir en été, récolter en automne et conserver en hiver. Telle est la règle du Ciel.</u> »</p>	<p>C’est pourquoi il <u>faut emprunter la voie secrète du yin pour saisir le yang au grand jour.</u> (p.105)</p>
<p>Vous criez à la banalité, et vous avez tort. Le Diable vous a fait oublier l’essentiel, vous vivez mécaniquement dans votre colonie américaine. Vous pouvez quand même retrouver la Chine <u>dans la Grande Ourse, hôtel sept étoiles, dont la règle est la suivante : « Naître, nourrir, réunir, conserver. »</u> Si la guerre commerciale, à couteaux tirés, entre les États-Unis et la Chine devient une guerre totale, n’oubliez pas ce conseil.</p>	<p>tourner vers le néfaste, les sages, grâce à la Voie, connaissent par avant la vie et la mort et savent tourner autour du cercle pour se conformer au carré<sup>65</sup>. Le cercle fait que les (p.139)</p>
	<p><u>Tenir le pivot signifie naître au printemps, grandir en été, récolter en automne et conserver en hiver, telle est la règle du Ciel.</u> On ne doit pas la transgresser en s’y opposant. Celui qui s’y oppose, même s’il réussit, va certainement échouer. C’est pourquoi le souverain du peuple a lui aussi sa règle de la Grande Ourse, <u>naître, nourrir, réussir et conserver</u>, qu’on ne doit pas transgresser en s’y opposant. Celui qui s’y oppose, bien que prospère, va certainement tomber en déclin. C’est la Voie du Ciel, c’est aussi la ligne directrice du souverain du peuple. (pp.147-8)</p>

Ces bricolages / adaptations clandestines / détournements furtifs portent la signature d'un faux-monnayeur ès lettres. L'utilisation arbitraire de guillemets ne signale en rien l'aveu d'une dette, au contraire elle brouille les pistes et insinue que « tout bobart » aurait lui-même traduit l'un de ses penseurs chinois de prédilection. Le passage précité de *Légende* est l'archétype de la construction des produits de cet écrivain. Sa technique de bout en bout factice se limite à un amalgame d'idées et de thèmes empruntés auquel il confère la solennité d'une vérité transcendante qui serait due à sa propre réflexion. Ce communicant en communion avec lui-même change légèrement la ponctuation / introduit ici et là un synonyme / troque une minuscule pour une majuscule et hop ! le texte échappe à son créateur et rejoint l'orbite Sollers. Par exemple, il aurait pu faire bénéficier ses fantomatiques lecteurs de la note n° 65 (p. 168) pour expliquer la locution « *se conformer au carré* » — il n'avait qu'à s'en remettre à la bonne vieille habitude qu'il a depuis longtemps rodée et à copier/coller : « *Au sens de « suivre une règle, une orientation* », nous informent les traducteurs.

Chez « apte à tout rafler », le vol à la tire est une orient-tentation, une règle/manie/déformation professionnelle masquée sous le commode couvert de l'intertextualité afin de prétendument intégrer la littérature ancienne à la sienne pour la rajeunir. Au bout du compte, le lecteur naïf tombe dans les filets d'un beau parleur tendance crypto-charlatan à la voix de ménestrel sachant manier le verbe et la poudre aux yeux. Plus loin, « tout à fait adroit » poursuit ses tripatouillages et d'une pirouette cacahouète s'approprie les meilleurs fruits des honnêtes traducteurs :

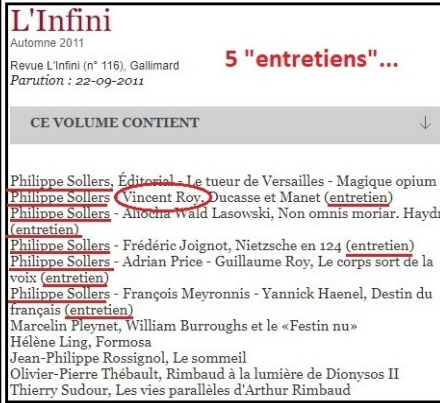
<i>Légende</i> , p. 24	<i>Guiguzi</i> , pp.168-9
<p>Votre boussole est la gamme pentatonique, cinq notes, qui correspond aux cinq éléments fondamentaux chinois : la Terre, le Métal, le Bois, le Feu, l'Eau. Avouez que vous n'attendiez pas le <i>Bois</i> à la place de l'Air. Touchez mieux votre table, vous comprendrez un geste de superstition millénaire. Le Diable est chassé du bois. Maintenant, les directions :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>La Terre au centre</li> <li>Le Métal à l'ouest</li> <li>Le Bois à l'est</li> <li>Le Feu au sud</li> <li>L'Eau au nord.</li> </ul> <p>Débrouillez-vous avec ces indications précieuses. Là où je suis, en effet, la grande forêt est à l'est, et l'or invisible au sud-ouest.</p>	<p>Cette phrase fait référence aux cinq notes de la gamme pentatonique chinoise : <i>gong, shang, jue, zhi</i> et <i>yu</i>. À chacune correspond un des cinq éléments fondamentaux et une direction : la terre (au centre) pour <i>gong</i>, le métal (à l'ouest) pour <i>shang</i>, le bois (à l'est) pour <i>jue</i>, le feu (au sud) pour <i>zhi</i> et l'eau (au nord) pour <i>yu</i>. Le métal (<i>shang</i>) et le bois (<i>jue</i>) s'opposent, de même le feu (<i>zhi</i>) et l'eau (<i>yu</i>). La terre les domine.</p>

Cette réorganisation du texte de Chen et Mollard mérite le Goncourt du gongorisme / le prix Monsieur Univers de la gonflette lettrée, que dis-je, le Nobel de l'alittérature. Qui vole un œuf dévalise la basse-cour et mine de rien Sollers s'approprie un autre passage de la même page du *Guiguzi* et cherche à nous étourdir avec une renversante permutation :

<i>Légende</i> , p. 24	<i>Guiguzi</i> , p.168
<p>Vous voilà en possession de votre tablette magique, qui, mille fois mieux qu'un ordinateur, vous fera passer à travers tous les phénomènes. Vous avez un trait simple (yang) et un trait brisé (yin). Vous les superposez, et vous obtenez vite des trigrammes, qui n'attendent, pour être complets, qu'à se transformer en hexagrammes. Avec 64 hexagrammes (le Yijing), le vrai réel, en cours de mutation, est à vous.</p>	<p>Fait référence au <i>Yi Jing</i>, le <i>Livre des mutations</i>. Les monogrammes sont les lignes qui composent les hexagrammes dans ce livre. Un trait veut dire le monogramme yang, deux traits le monogramme yin. Il y a huit trigrammes et soixante-quatre hexagrammes.</p>

Ce taoïste ancien, dont « apte à tout ravir » tait le nom dans *Légende*, avait un violon d'Ingres. La tradition voit en Guiguzi, deux mille ans avant Lavater (1741-1801), le père de la physiognomonie (相術, litt. « apparence/technique »), cette « science » étudiant le faciès d'une personne pour en déduire ses traits de caractère. Il faut bien sûr jauger un écrivain, selon ses propres vœux, sur son portemine. Il a beau vouloir inscrire le logo Sollers au cœur de la Voie lactée, osons pour une fois le ramener sur terre et le juger sur sa mine et ses expressions faciales / à visage découvert / sans le masque de papier de son pseudo.

Ainsi lorsque le sujet de la Chine a été sabordé / pardon abordé lors d'une énième interview de Sollers dans l'émission *Un monde de livres* de sa groupie Savigneau du 11 mars 2021 sur RCJ (Radio Connivence Jojoyeuse), les grimaces des trois interlocuteurs étaient éloquentes. Pour cette séance de léchage bien millimétrée, cette V.R.P. (Vénale Représentante Paroissiale) accueillait en outre Vincent Roy ainsi que l'auteure Colette Fellous qui a réussi le tour de force de publier un énième VIP (vraiment inutile portrait) de Phil avec les lieux communs et clichés d'usage. Par souci d'objectivité et d'attention aux détails, je rappelle que Roy a publié dans *L'Infini* de nombreux « entretiens » avec Sollers (on n'est jamais si bien servi que par soi-même !), dont voici un infime échantillon :



Attardons-nous un instant sur *L'évangile de Nietzsche* (collection folio n°4804, Gallimard, 2008). Sa couverture (voir ci-dessous) fait croire à celui qui sait ce qu'il veut lire qu'il a sous les yeux une étude sur ce philosophe allemand. Or il n'en est rien, ce livre a été enfanté en blablaçant avec le magnéto Sony de Roy et d'abord publié dans la revue *Poésie* (n°36, décembre 2003, à gauche ci-dessous). Il fut ensuite colligé avec quatre autres « entretiens » avec *l'ibidem* dans un recueil portant le même titre et publié en octobre 2006, toujours chez le Cherche Midi. Et grâce au miséricordieux Antoine Gallimard, le même bouquin reparut en 2008. Nietzsche y est mentionné à deux ou trois reprises dans les quatre premiers monologues, mais seul le cinquième se penche sur lui. Mais, comme dans ses autres écrits, tout ce remue-ménages ne sert en réalité que le surbonhomme Sollers, d'abord et avant tout préoccupé par l'exégèse de ses propres livres qu'il semble juger illisibles. Bien entendu, toutes ces pages ont été mises en ligne sur le site Internet PileFarce / pardon PileFace du mystérieux complice de l'auteur, l'anagrammé Viktor Kirtov. Ces fourre-tout sont republiés non pas parce qu'ils s'arrachent comme des *mantoux* chauds mais parce qu'ils ne trouvent pas de lecteurs ! En les clonant sous un autre format, le grand manitou espère que le chaland se laissera appâter, les bête-selleurs et « poubellications » (*bis* : Taelman et Lacan !) de Sollers s'écoulant, tout au plus, à mille et deux exemplaires.

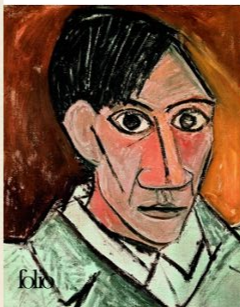
VINCENT ROY :

Prenons, si vous le voulez bien, les premières lignes de *La Fête à Venise*, un roman que vous publiez en 1991 : « Comme toujours, ici, vers le dix juin, la cause est entendue, le ciel tourne, l'horizon a sa brume permanente et chaude, on entre dans le vrai théâtre des soirs. Il y a des orages mais ils sont retenus, comprimés, cernés par la force. On marche et on dort autrement, les yeux sont d'autres yeux, la respiration s'enfonce, les bruits trouvent leur profondeur nette. Cette petite planète par plaques, a son intérêt. » Voilà une écriture poétique ! Comment se produit cette écriture ?



Philippe Sollers  
L'Évangile de Nietzsche  
Entretiens avec Vincent Roy

Philippe Sollers  
L'évangile de Nietzsche



VINCENT ROY : Prenons, si vous le voulez bien, les premières lignes de *La Fête à Venise*, un roman que vous publiez en 1991 : « Comme toujours, ici, vers le dix juin, la cause est entendue, le ciel tourne, l'horizon a sa brume permanente et chaude, on entre dans le vrai théâtre des soirs. Il y a des orages mais ils sont retenus, comprimés, cernés par la force. On marche et on dort autrement, les yeux sont d'autres yeux, la respiration s'enfonce, les bruits trouvent leur profondeur nette. Cette petite planète, par plaques, a son intérêt. » Voilà une écriture *poétique* ! Comment se produit cette écriture ?

Quant à madame Josyane Savigneau, elle a publié chez Gallimard *Marguerite Yourcenar* (1990), *Avec Philip Roth* (2014) et *La passion des écrivains - Rencontres et portraits* (2016), où « tout art » figure cela va de soi au premier rang ! Josy et l'agent de sécurité Roy sont des techniciens de surface littéraire utilisant un nombre indécent de produits d'entretiens

verbeux avec leur chef de rayon Sollers — lorsque ce n'est pas Phil et Roy dans l'émission de Savigneau sur RCJ, c'est Jojo et Solo dans l'émission *Au Pied de la lettre* de Roy sur la chaîne YouTube de *L'Humanité* dont l'édition inaugurale du 24 septembre dernier, droit de cuissage oblige, était un exercice d'adulation envers leur chef de bande.



Fellous a aussi collaboré à *L'Infini* et beaucoup publié chez Gallimard, et comme d'autres jouent au bridge ou au Scrabble elle fait aussi office de critique dans divers médias écrits et radiotélévisés, tout en étant en sus éditrice de la collection *Traits et Portraits* au Mercure de France (filiale de G...) où Philou sort le même jour que *Légende* une autre autobiographie sous le nom de code *Agent Secret*. Ces mémoires à la noix avec un

arrière-goût de truffe moisie sentent l'autopromotion à des *li* à la ronde et il faut avouer que, quand il s'agit de se hausser du col pour faire mousser sa camelote, il est à la hauteur. *Agent Secret* prêche l'adoration du Sollers en vogue à *L'Infini* depuis des lustres et remet en scène les rites célébrés en boucle dans ses divers écrits (voir par exemple [À France moisie écrivains rancis](#) et [Contre-Attaque de Phillipe Sollers fait pschitt](#)).

Lorsque Fellous évoque une photo de Sollers dans *Agent Secret* où il est en train de fumer une cigarette dans la Cité Interdite, « tout entier art » saisit l'occasion et enchaîne sur un ton dénigrant avec une tirade qui en dit long sur le « rebelle » de saison et de salon qu'il a toujours été. Roy approuve en souriant béatement et l'on entend Savigneau dans le coin qui de mèche ricane comme une hyène en chaleur :



« Qu'est-ce que je fais dans la Cité Interdite en mai 1974 en train de fumer une cigarette, dans la Cité Interdite, mon Dieu ! en mai 1974, jamais je n'aurais pu imaginer, alors que la Chine m'intéressait depuis mon enfance [sic !], le mystère de la Chine, que j'en viendrais quand même à vivre assez longtemps pour voir la Chine, malgré ses défauts [à partir d'ici Sollers prend un ton très condescendant, avec moult gestes emphatiques], insistons **LOURDEMENT** [il accentue fortement le ton railleur] sur l'absence des droits de l'homme et sur la façon dont les Chinois traitent les Ouïghours, c'est **AFFREUX** ! [mot prononcé avec une inflexion hautaine]. Oui sauf que c'est quand même en train d'être, la Chine, la première puissance mondiale, et les Américains s'en soucient beaucoup. »

Revenons à l'art physiognomonique 相術 de Guiguzi. Le rictus répugnant de Roy ainsi que le ton méprisant et la gestuelle caricaturale de l'ex-compagnon de route du maoïsme en disent long sur l'intérêt qu'ils portent aux droits l'homme et à la cause des Ouïghours. Les idylliques camps de « formation » socialistes aux couleurs entièrement chinoises (travail forcé/ stérilisation des femmes / endoctrinement idéologique / génocide culturel, etc.) perturberaient leur aparté et Sollers y va de ses simagrées pour justifier les mesures répressives de l'État-Parti unique et inique pour siniser une culture qui, malgré sa proximité territoriale, n'a vraiment rien à voir avec elle. Et ce n'est pas un hasard si les Chinois ont nommé cette terre Xinjiang 新疆 « nouvelle frontière » — culturellement, les Ouïghours ne sont pas plus chinois que Sollers Rohingya, d'autant plus que lui jouit du privilège de s'exprimer librement et de proférer toutes les âneries qui le démangent sans risquer de voir les gardes-chiourmes du régime débarquer chez lui pour le faire disparaître incognito dans les geôles du Parti où pour son bien-être il subira un lavage de cerveau rajaunissant.

Je lui suggère d'y faire un séjour afin d'avoir tout le loisir de « *réécrire aussi, à toute allure, des tracts, plus ou moins anonymes, célébrant la géniale pensée du Grand Timonier Mao* » (Sollers, *Un vrai Roman - Mémoires*, Éd. Gallimard, 2011, p. 251) / de goûter tout son saoul les lois implacables de la dialectique qui ont permis à Mao Deng Xi & Cie de transformer la Chine en « *une forme inouïe de capitalisme nouveau* » (*Le Nouveau*, Éd. Gallimard, 2019, p. 91) / de réfléchir au « *modèle nouveau d'humanisme* » d'un autre dong-dingue de Chine (voir [La Clé de la Clémence envers Le Clézio](#)). Mais il a échappé au radieux Mouvement d'éducation socialiste (社会主义教育运动) des années 50' à 70' et il est donc encore temps d'effectuer comme Jean Pasqualini une cure jubilatoire de désintoxication de lui-même et de purification de classe sociale (清理社会阶级) dans un goulag à la fine pointe de la liberté par le travail (劳动改造), entouré de miradors et caché dans une région aride. Au rythme de chants patriotiques il pourra alors éliminer la pollution spirituelle (精神污染) dans son cœur occidental... ou apprendre le sens du mot réfractaire aux côtés des Ouïghours qui eux ne sont pas des béni-oui-oui de l'autocrate Xi Jinping.

Il faut cependant admettre que les divagations de « tout à fait artificiel » reflètent la constance de sa « pensée ». Il avançait le même type d'argument (la réussite économique de la Chine) dans *L'Infini* (n° 144, printemps 2019) — qui par la grâce du dieu (du commerce !) Hermès est sorti en librairie le même jour que son roman *Le Nouveau* (op. cit., 2019). Cette revue nous impose d'office cinq articles de et sur son Directeur régnant : 52 pages (sur 123) de poussière Sollers. Le souverain y réchauffe deux papiers déjà publiés, l'un daté de 1969, l'autre paru en 2018 dans *Commémorer Mai 68 ?* (coll. Folio, Gallimard) ; puis il enchaîne avec deux « entretiens » aux titres controuvés : *La société est mensonge* de 2005 et *La mort des avant-gardes* (mai 2018, [voir ici](#)), où on lit cette élucubration :

Vous mettez cette petite intervention chinoise, le « maoïsme ». Mon dieu, quel scandale ! On en parle encore. Et qui suivit, alors ? Ça, je l'ai rapporté de Pékin, c'est un très beau poème. La Révolution chinoise m'intéresse. Pas de maoïsme sans Chine. Il y a des philosophes qui ont été maoïstes, je ne citerai pas de noms (*rires*). Ils ne tiennent pas compte de l'élément chinois de l'affaire. Ils ne se rendent pas compte que ça se passe en Chine, alors que quand on y va, en 1974, [avec Julia Kristeva et Barthes], il y a 700 millions de chinois, aujourd'hui, il y en a deux fois plus. Le PIB de la Chine, en 2030, sera le premier PIB de la planète. Donc, ça veut dire que l'avant-garde n'a rien vu venir. Mais rien de rien.

Seul Monsieur Sollers a su déchiffrer les signes de cet avènement parce qu'il a tenu compte de l'élément chinois de l'affaire — le *Yi-King-Kong-Fou* les règles du ping-pong sous la dynastie Ming/l'influence des pics embrumés de *Wulingyuan* sur la psyché/la chair de pangolin/le son du *dizi*/le mahjong/les divinations sur un plastron de tortue/les grottes de Dazu/le *fengshui* et le marc de feuilles de thé de la cime duveteuse des montagnes jaunes. Que de la Sibérie à l'Antarctique on se le dise, il est le seul et inique à avoir prédit l'émergence d'une nouvelle puissance planétaire, et lui seul, le maonarque de l'empire Gallimard, sait mettre les excès du pouvoir chinois en perspective et prendre la mesure de ses bienfaits. Et dans l'émission « *Ces idées qui gouvernent le monde* » sur LCP le 19 mai 2019, il couvre de toute sa morgue ceux qui au Xinjiang (une province autonome !) ou ailleurs contestent le pouvoir central au péril de leur vie. Après avoir admis qu'il « *préfère en effet, les Chinois à Trump* », Sollers réagit à une question de l'animateur Émile Malet : « *Est-ce qu'aujourd'hui le régime chinois, n'est pas un régime d'oppression vis-à-vis de sa propre intelligentsia ?* », il lui crache « avec finesse et sagacité » tout son mépris à la figure et, les traits déformés par une mimique fielleuse, attire les feux de la rampe sur l'indiscutable vérité dont il est le garde rouge patenté :

*Comme vous avez raison Émile, vous êtes du BON* [il hausse le ton, appui longuement, fortement et ironiquement sur ce mot] *côté de la pensée et de la morale, et vous avez BIEN [idem] raison, et même vous pourriez être plus sévère encore, vous indigner davantage, je trouve. Oui ! Oui ! vous avez tout à fait raison* [sur un ton de plus en plus sarcastique avec une gestuelle correspondante]. *Et moi je vois, je vois, en effet, qu'il y a énormément de recherches scientifiques et culturelles en Chine, et que... mais en effet, c'est un régime absolument, absolument* [haussant les épaules avec condescendance], *invraisemblablement totalitaire, c'est pour cela que je le soutiens.*



Affichant fièrement sa posture de faux-dissident illuminé, Sollers incarne l'esprit malin et justifie un régime dictatorial par une provocation délirante, tournant en dérision une question qui devrait le taorader. « Tout bavart » peut (re)publier tout ce qu'il veut en France et même être traduit en Chine car ses écrits sont tout à fait inoffensifs là-bas comme ici ; les authentiques résistants chinois et les auteurs d'œuvres vraiment subversives sont quant à eux contraints de s'exprimer via le *dark net* et courent le risque d'être emprisonnés sans procès et de pourrir derrière les barreaux (comme le prix Nobel de la Paix 2010, l'écrivain Liu Xiaobo, 劉曉波, 1955-2017). Ce triste épisode nous aura à tout le moins permis d'appréhender les raisons du déclin de l'empire Sollers — il s'abreuve aux mamelles d'un cynisme capricieux qui foule aux pieds le bon sens moral et l'analyse rationnelle. Guidé par la règle du « *anything goes* post-moderne » (dixit Pierre Bourdieu dans *Sollers tel quel*), il vagabonde autour du monde réduit à un cercle d'insurgés du verbe et n'en finit plus d'enfler la voix dans l'espoir à chaque jour déçu de retrouver la voie de la création à jamais perdue.

Philou rêve d'être le Mo Yan français et d'avoir son nom dans un dico chinois. Comme la Chine au Tibet, au Xinjiang et à Hong Kong, tous les moyens lui sont bons pour arriver à ses fins et il évite soigneusement d'adresser une critique franche et digne de ce nom au pays totalitaire qui soi-disant le fascine depuis son enfance. Il s'y intéresse tellement que depuis qu'il y a passé quelques jours en 1974 (encadré par des interprètes rouge sang de l'État-Parti !) il est devenu un connaisseur / un sinophile / le porte-étendard de cette culture... lui qui confond le président et le premier ministre et croit voir une roue qui tourne dans le caractère 論 *lun* « traité ». Voir *infra* pp. 45-47, et [L'Autolâtrie tragico-astronomique de Philippe Sollers, ou comment se polir le chinois à l'infini](#). Si le mot « mégalomane » n'existait pas, il aurait été forgé à partir de l'autodéfinition latine de Sollers.

Avant de poursuivre notre odyssee sur les chemins de traverse sollersiens, il faut bien se rentrer dans le crâne qu'il est l'Élu envoyé par le Très-Haut pour nous montrer la Voie / guider nos coups de cœur / divulguer ici-bas la bonne parole. Que des bords de la Garonne au fleuve Jaune, après un détour sans dérapage par la galaxie de la Roue de chariot, l'écho des trompettes de Jéricho enrichi par la voix de Chet Baker résonne, l'esprit turbulent de cet alchi(fu)miste surplombe la vacuité de l'espace-temps et transcende la cinquième dimension. En effet, par un alignement des planètes dont seul Philadamus bénéficie, le bedeau Roy en vadrouille sonnait le tocsin dans *L'humanité Dimanche* (n°748, p.61), la journée même de l'émission savigneulesque sur Sollers, et pondait un dithyrambe comico-cosmique, où l'on peut lire que le narrateur de *Légende* a été choisi (oint par Vishnu / béni par Einstein surfant sur les ondes du *big bang* /

#### LIVRES • LE COUP DE CŒUR

### L'ESPACE-TEMPS A TROUVÉ SON SUJET

PAR VINCENT ROY



Ouvrez « Légende », le dernier roman métaphysique de Philippe Sollers, et allez directement à la page 73, c'est la Clef. Vous découvrirez que le narrateur est un alchimiste très spécial qui, par l'écriture, prolonge sa vie bien au-delà des possibilités humaines. Il a été appelé pour « être un point où la courbure de l'espace-temps devient infinie ». D'où son dialogue constant avec le passé qui fait signe et n'est « passé » qu'en apparence.

mandaté par Fu Manchu / tatoué par le Saint-Esprit au bord de la syncope ?) pour « être un point où la courbure de l'espace-temps devient infinie » (défense de rire sous peine d'excommunication du club des pandas omniprésents). On croirait lire un éloge de Lin Biao léchant la verrue de Mao sous mescaline — Lin agitait le *Petit Livre Rouge* devant les masses chauffées à blanc et Roy en transe brandit *Le Livre* devant Lagneau qui plane drapée dans les rideaux Dior du nirvana brodé de citations du *Kâmasûtra*.

L'indécence de la fellation collective pratiquée pendant la partouze de Jojo a atteint son point H lorsque la joliment nommée Fellous a dépensé beaucoup de salive pour polir le chinois de Sollers, le comparant à l'hypermnésique Hugo ! Cela tombait vachement bien



Comme le taoïste est hypermnésique pour tout ce qui l'intéresse vraiment, il a parfois la sensation d'étouffer dans une prolifération de détails.

parce qu'il est justement question de lui dans *Légende* et que la mémoire transhumaine de « tout bobart », après avoir « fait allusion » à deux taoïstes louches sans les nommer, qualifie « le taoïste » d'hypermnésique (pp. 66-67). Copier/coller est décidément contagieux et Coco était trop émoustillée pour consulter le dico avant de s'agenouiller devant Jim le Flambeur et de lui tailler une appréciation inspirée de France d'Eaubonne ; « *Hypermnésie : Fonctionnement excessif et incontrôlé de la mémoire. — Spécialt. Rappel incontrôlé de nombreux souvenirs fragmentés et hétérogènes, accompagnés de fausses reconnaissances.* » (*Grand Robert*, je souligne)

Autant les emprunts à Guiguzi illustrent la manière de « tout entier ingénieux » de construire ses récits avec des mots attrapés au vol et constituent l'archétype de son mode d'écriture, autant le rôle de Fellous est le modèle classique du fonctionnement de l'industrie littéraire française où règne l'entre-soi — elle a publié dans *L'Infini*, elle pointe chez G. et est directrice de collection dans l'une de ses filiales, elle fait en outre la promotion de la bio de Sollers lors d'une émission animée par Jojo également publiée dans cette maison et auprès de qui Sollers a poussé du crayon dans *Le Monde des Livres* durant plusieurs années. Les partenariats de ce type sont au centre du fonctionnement du milieu littéraire, gangrené par les conflits d'intérêt, les trafics d'influence et les concussions. Cette pratique s'appelle en anglais « *insider trading* », elle est illégale dans le monde des affaires et passible de sanctions pénales qui vont jusqu'à l'emprisonnement. Dans le monde des lettres, elle s'appelle « délit d'initié littéraire » (*insider literature trading*) et est l'apanage de la critique et de l'éditocratie *made in France* AOP (Appellation d'Origine Partisane).

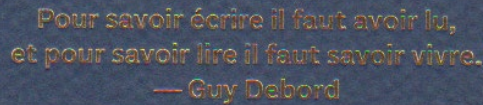
Afin d'éviter cette corruption éditoriale rampante et structurelle, je propose de créer dans l'industrie littéraire l'équivalent de la Haute Autorité pour la transparence de la vie publique (HATVP), par exemple une Commission pour la transparence éditoriale de la critique littéraire qui aurait un rôle similaire à l'association ANTICOR (anti-corruption), sauf qu'au lieu de « *lutter contre la corruption et rétablir l'éthique en politique* », sa définition serait : « *lutter contre la corruption et la complaisance éditoriales afin de rétablir l'indépendance de la critique* ». Ainsi la recension d'un livre ne pourrait être rédigée par quiconque est publié par la même maison d'édition que l'auteur ou collabore avec les mêmes journaux ou revues ; de plus, tout critique devrait s'abstenir de juger un ouvrage de son éditeur ! Car en l'état, la critique en France et tout particulièrement dans le système Sollers se résume à des annonces commerciales et à des transactions flatteuses entre conjurés ! (Voir [La critique littéraire en France I](#) et [La critique littéraire en France II](#)).

L'exemple suivant est une autre expression des tours de passe-passe de l'écriture enchinoiseuse de Philou. À gauche, un extrait de *Légende*, à droite une tirade de *Agent Secret*, le premier estampillé roman, le second autobiographie, mais c'est blanc bonnet/bonnet blanc, car dans ces deux livres parus en même temps le 4 mars 2021, Sollers s'autoencense à longueur de page et rapièce des citations avec du fil rouge :

<i>Légende</i> , p. 61	<i>Agent Secret</i> , p.72
<p>Un poète chinois du VIII<sup>e</sup> siècle a écrit ce qui suit :  <u>« Pour savoir vivre, il faut savoir lire.</u>  <u>Pour savoir lire, il faut savoir écrire,</u>  <u>Pour savoir écrire, il faut savoir être mort. »</u>                      On sait peu de choses sur lui, sauf qu'il vivait retiré dans la nature, et qu'il a composé plusieurs <u>élégies à la gloire du vin.</u> Le monde n'était pour lui qu'un rêve inutile, et, loin de toute agitation sociale, il devait se considérer comme vivant librement sa propre mort.</p>	<p>et qu'il regarde notre monde d'aujourd'hui. <u>« Pour savoir écrire il faut savoir lire, et pour savoir lire il faut savoir vivre »</u>, c'est la phrase de Guy Debord qui figure en exergue de ce recueil recensant tous les livres qu'il a lus, <i>La Librairie de Guy Debord</i>, aux éditions L'Échappée. Debord est un lecteur formidable. Je transforme cette formule et préfère dire : <u>« Pour savoir vivre, il faut savoir lire. Pour savoir lire il faut savoir écrire. Et pour savoir écrire, il faut savoir être mort. »</u> Un pas de plus. Ne pas oublier qu'au bout de la vie de Debord, il y a le suicide.</p>

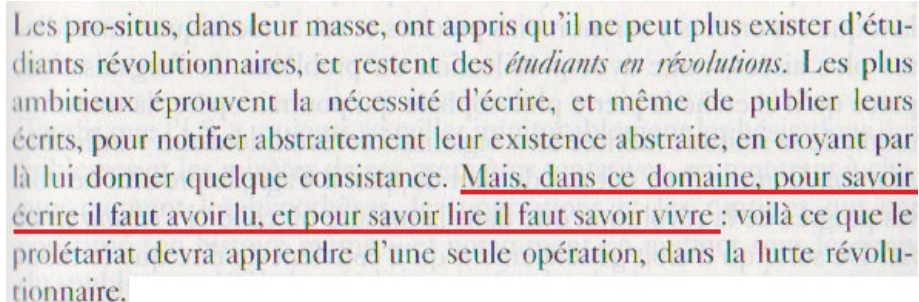
Dans *Agent Secret*, il transforme un aphorisme de Debord tiré d'un recueil inventoriant « *tous les livres* » que celui-ci a lus, et dans *Légende* il affirme que cet aphorisme modifié est dû au génie d'un « poète chinois » du VIII<sup>e</sup> siècle ! Qu'en est-il au juste ? Est-il vraiment hypermnésique ou avec l'âge plutôt amnésique par intermittence, oubliant dans *Légende* ce qu'il avait plagié dans *Agent Secret*, ou vice-versa ? Mais pourquoi chercher midi à quatorze heures, l'horloge Sollers est depuis le succès vertigineux de *Femmes* dérégulée et indique que lui seul sait chanter matines à toutes les heures.

Dans un premier temps, la poignée de lecteurs qui parcourent *Légende* croient côtoyer un joyeux drille anonyme abusant de tous les Bordeaux... mais chez qui je subodore l'haleine de Li Bai (李白, « Prune Blanche », 702-761), un échanson archiconnu, *primus inter pares*, auteur de moult poèmes célébrant les vérités et les délices de la bouteille. L'ouvrage de Debord pillé par Philou s'intitule *poésie etc.* (Éd. L'Échappée, novembre 2019) et ne recense pas « *tous les livres qu'il a lus* », mais ses fiches de lecture avec des morceaux qui font mouche ; il est paru au moment même où déguisé en *Agent Secret* Sollers peaufinait « sa » *Légende*. À l'endos de *poésie etc.* figure uniquement la sentence ci-dessous, en relief doré sur fond bleu foncé :



Pour savoir écrire il faut avoir lu,  
et pour savoir lire il faut savoir vivre.  
— Guy Debord

Sollers prend soin d'oublier qu'elle se trouve dans *La Véritable scission dans l'Internationale* (Éd. Champ Libre, 1972). Elle provient de la 29<sup>e</sup> des « Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps », dont le début tape dans le mille (Guy Debord, *Œuvres*, Éd. Gallimard, 2006, p.1109) :



Les pro-situs, dans leur masse, ont appris qu'il ne peut plus exister d'étudiants révolutionnaires, et restent des étudiants en révolutions. Les plus ambitieux éprouvent la nécessité d'écrire, et même de publier leurs écrits, pour notifier abstraitement leur existence abstraite, en croyant par là lui donner quelque consistance. Mais, dans ce domaine, pour savoir écrire il faut avoir lu, et pour savoir lire il faut savoir vivre : voilà ce que le prolétariat devra apprendre d'une seule opération, dans la lutte révolutionnaire.

Relisons la phrase précédant celle surlignée en rouge : « *Les plus ambitieux éprouvent la nécessité d'écrire, et même de publier leurs écrits, pour notifier abstraitement leur existence abstraite, en croyant par là lui donner quelque consistance.* » Sollers quant à lui éprouve non seulement le besoin de publier, mais dans l'espoir d'ajouter une plus-value à son existence il republie ses textes de trois à cinq fois sous divers formats — les jets de gaz Sollers comblent ainsi le vide des grands espaces infinis qui le ronge ! Si la formule *ceteris paribus* est bien de Debord, comme il le susurre tout en la détournant dans *Agent Secret*, alors pourquoi prétend-il dans *Légende* qu'elle émane d'un poète du VIII<sup>e</sup> siècle dont le nom reste secret ?

Il trompe carrément le lecteur — ou comme le dit Yan Zhitui (顏之推, 531-~590) il « *utilise[r] le contrefait et l'illicite pour du vrai* » (謂以偽亂真耳). Dans l'ouvrage qui établit sa renommée, *Enseignements familiaux du clan Yan* (顏氏家訓), Yan rapporte que le fonctionnaire Wang Mang (王莽, -45 à +23) avait élaboré diverses combines afin de détrôner la famille Liu (劉, fondatrice de la dynastie Han, 漢朝, -206 à +220) au profit de l'éphémère dynastie Xin (新朝, 9-23). On lui doit la tournure toujours en usage pour désigner les contrefaçons de marques célèbres (les coups de griffes sont ici permis... mais non la pub !) fabriquées en Chine — 以假亂真, déguiser le faux sous une apparence de vrai / faire passer un *fake* pour un article d'origine / tromper sur la marchandise, bref une imitation frauduleuse.

Il est intéressant de noter que Joseph Needham (1900-1995) nous informe, dans le 5<sup>ème</sup> des 25 volumes de sa monumentale *Science and Civilization in China* (Cambridge University Press) que la première mention dans l'histoire de l'utilisation du papier hygiénique vient de Yan Zhitui. En effet, vérification faite, j'ai trouvé dans le chapitre « Gouvernance de la famille » (治家) le propos cocasse suivant en guise de marque de respect envers les ouvrages confucéens : 吾每讀聖人之書, 未嘗不肅敬對之. 其故紙有五經詞義及賢達姓名, 不敢穢用也.

« *À chaque fois que je lis les écrits du Sage, je ne peux pas ne pas avoir de respect pour eux. Les Cinq Classiques et leurs exégèses sont écrits sur du papier avec les noms de*

*sages éclairés, je n'ose [敢] m'en [穢, excréments] servir [用]... » Le très british gentleman utilise un euphémisme (« *I dare not use [the paper] for toilet purposes* »), mais l'original est plus direct : « pas (不) oser (敢) excréments (穢) utiliser (用) », sous-entendant « utiliser le papier sur lequel sont écrits les classiques confucéens pour essayer mes excréments ».*

« Le Sage » 聖人 est bien sûr une expression consacrée pour Confucius, les « *Cinq Classiques* » 五經 désignent les livres canoniques qui auraient été compilés par lui et qui couvrent une période allant en gros du VII<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère — *Livre des mutations* [ou transformations], 易經, *Yi Jing* (souvent transcrit *Yi-King*) ; *Livre des documents*, 尚書, *Shang Shu* ; *Livre des odes* [ou Classique des poèmes], 詩經, *Shi Jing* ; *Mémoire sur les Rites*, 禮記, *Li Ji* ; *Printemps et Automnes*, 春秋, *Chun Qiu*, ce dernier ouvrage constituant les annales du pays de Lu (魯) où est situé la ville de Qufu (曲阜, dans l'actuelle province du Shandong, 山東) où est né Confucius (孔夫子, -551 à -479) durant la dynastie Zhou (周, -1122 à -221). Quand vous méditez dans la moiteur de votre water-closerie des Lilas en prêtant l'oreille au bourdonnement des mouches, ayez une pieuse pensée pour Yan Zhitui qui vénérât les œuvres fondatrices et qui jadis s'éleva contre la tromperie sous toutes ses formes... et si vous n'avez plus de papier-q, ayez du Sollers sous la main.

Pour parfaire son œuvre, « apte à tout (re)produire » contrefait deux fois la formule de Debord et ajoute « *pour savoir écrire, il faut savoir être mort* ». À son âge, il est normal de s'y préparer et malgré mon aversion pour ses écrits je lui souhaite une fin de vie sans souffrance. Mais la question reste entière, pourquoi ce bidouillage intempestif ? Qu'il détourne une phrase de Debord, passe encore, mais modifier une sentence d'icelui dans *Agent Secret* pour ensuite affirmer dans *Légende* qu'elle provient d'un poète chinois anonyme du VIII<sup>e</sup>, c'est égarer délibérément le lecteur, sans autre but que de vouloir monter qu'il est plus malin que tous ceux qui ne savent pas ce qu'ils lisent. Mais pourquoi 以假亂真 « faire passer une contrefaçon pour un article d'origine », selon l'expression de Yan Zhitui ? La réponse réside, en partie, dans la suite de la 29<sup>e</sup> thèse de Debord (*op. cit.*, pp. 1109-1110) :

*Cependant le pro-situ ne peut envisager critiquement la vie réelle, car toute son attitude a précisément pour but d'échapper illusoirement à son affligeante vie, en cherchant à se la masquer, et surtout en tentant vainement d'égarer les autres à ce propos.*

Donc le pro-situ(ationniste) que Debord critique cherche à « **masquer** » sa vie, en se faisant passer sous pseudo pour un artiste ou un penseur dissident, et à « **égarer les autres à ce propos** », par exemple en présentant dans *Légende* une formule de Debord pour celle d'un poète chinois sans nom du VIII<sup>e</sup> siècle. Pour quelle raison ? Continuons de lire cette 29<sup>e</sup> thèse (p. 1110) :

*[Sollers] doit postuler que sa conduite est essentiellement bonne, parce que « radicale », ontologiquement révolutionnaire. En regard de cette garantie centrale imaginaire, il tient pour rien mille erreurs circonstanciennes ou comiques déficiences.*

*[Sollers] dira qu'il veut tout, parce qu'en réalité, désespérant d'atteindre le moindre but réel, il ne veut rien de plus que faire savoir qu'il veut tout, dans l'espoir que quelqu'un admirera du coup son assurance et sa belle âme.*

J'ai trafiqué à la « tout entier rusé » ces deux citations de Debord et remplacé « Il » dans la première et « Le pro-situ » dans la deuxième par [Sollers], traçant ainsi un portrait plutôt ressemblant de cet écrivain qui se définit comme « réfractaire ». Il va même jusqu'à nous révéler, dans un dix-millième (hyperbole chinoise signifiant « un grand nombre de ») « entretien » mené à *L'Infini* (n° 142, avril 2018, p. 26), toute l'étendue de ses ambitions... et l'imparable devise de sa « belle âme » :

Après avoir relu Homère, Shakespeare, Kafka, Nietzsche, Melville, Joyce et tous les géants de la littérature universelle, j'entreprends de refonder la littérature française en la relisant entièrement. S'ensuivront plus tard des encyclopédies comme La Guerre du Goût... Je cherche des rythmes, je constate la surdité générale, je plaide pour la musique. Et je le fais en silence, loin de l'agitation. Mes livres sont là pour en témoigner.

Il y a beaucoup de trahisons. Il faut donc être mieux renseigné que les autres, comme le préconisait Lawrence. Balzac était mieux renseigné que les autres. Stendhal, aussi. Devise imparable : SFCDT (Se Foutre Carrément De Tout).

Sollers prétend « refonder la littérature française » afin de combattre l'indifférence qui l'entoure ! Ce jacassage se retrouve dans *Légende* : « **plus personne n'écoute ni ne lit vraiment.** » Dans *Un vrai roman*, il affirme avoir comme projet de « *refaire l'Encyclopédie, rêve que je crois avoir réalisé en grande partie plus tard avec La Guerre du Goût et Éloge de l'infini.* » (p.111) À défaut de mourir de rire, on peut s'étonner qu'il toise du haut de sa sollertude jupitérienne les centaines de gens de lettres et collaborateurs de Diderot et d'Alembert ayant œuvré dans toutes les disciplines des sciences et des arts.

« Tout bluffart » affirme qu'en étant mieux renseigné on peut échapper aux trahisons. C'est pourquoi je m'échine à révéler ses entourloupes car je suis plus objectif que les critiques qui, liés corporativement à son entreprise, lui prouvent leur allégeance à coups de panégyriques sirupeux. Il me semble donc opportun de joindre un corollaire à sa devise SFCDT: Sollers Foutrement Contrarié par Damien Taelman.

Pour mieux briller de tous ses feux, *l'homo litterarius industrialis* a rassemblé autour de lui un bataillon d'hommes et de femmes de chambre voués aux sucements de furoncles et léchages d'hémorroïdes (吮癰舐痔, *dixit* Zhuang zi) de sa dive personne. L'un des plus navrants, un obscur zélateur nommé Pascal Torrin, est à la manœuvre dans *L'Infini* (n°140, été 2017) et nous soumet *Une lecture du cœur absolu* à se tordre les tripes (voir dans **Philippe Sollers : Délit d'initié littéraire ou La promotion du Moi à L'Infini**). Ci-dessous, trois pages couverture nous en disent long sur les rites de l'idolâtrie de mise dans cette secte :

**L'Infini**  
Printemps 2011  
Revue L'Infini (n° 114), Gallimard  
Parution : 31-03-2011

82 pages sur 125 (66%) sont de Sollers (4 articles) et sur Sollers : 2 "entretiens" de 31 pages, puis 23 pages de 吮癰舐痔 de Sollers par Jean-Michel Lou et 11 pages de 吮癰舐痔 de Marcelin Pleynet (le Secrétaire de direction de la revue) qui sont aussi largement consacrées à 吮癰舐痔 du Directeur gérant de cette revue confidentielle !

CE VOLUME CONTIENT

Philippe Sollers, Éditorial - La Guerre chinoise - Scandaleux Épicure - Heureux Diderot  
Philippe Sollers - Patrick Amine, La révolution Manet (entretien)  
Philippe Sollers, Beaubourg → entretien incluant Jojo Savigneau  
Jean-Michel Lou, Sollers et Zhuangzi → 23 pages de 吮癰舐痔 de P.S.  
Jérôme Alexandre, Abîme de la Sagesse  
Jacques Henric, La scandaleuse beauté du mal  
Marc Pautrel, Une vie de femme → expert en 吮癰舐痔 de Sollers  
Marcelin Pleynet, Situation → où il est beaucoup question de Sollers  
Francis Scott Fitzgerald, Ce que je pense et ressens à 25 ans

**L'Infini**  
Automne 2011  
Revue L'Infini (n° 116), Gallimard  
Parution : 22-09-2011

3 articles de Sollers suivis de 5 entretiens (sic) avec Sollers (dans cet ordre) tous avec des sectateurs publiés par Sollers lui-même dans sa revue confidentielle L'Infini ou la coll. éponyme qu'il dirige chez Gallimard.

CE VOLUME CONTIENT

Philippe Sollers, Éditorial - Le tueur de Versailles - Magique opium  
Philippe Sollers - Vincent Roy, Ducasse et Manet (entretien)  
Philippe Sollers - Aliocha Wald Lasowski, Non omnis moriar. Haydn (entretien)  
Philippe Sollers - Frédéric Joignot, Nietzsche en 124 (entretien)  
Philippe Sollers - Adrian Price - Guillaume Roy, Le corps sort de la voix (entretien)  
Philippe Sollers - François Meyronnis - Yannick Haenel, Destin du français (entretien)  
Marcelin Pleynet, William Burroughs et le «Festin nu»  
Hélène Ling, Formosa  
Jean-Philippe Rossignol, Le sommeil  
Olivier-Pierre Thébaud, Rimbaud à la lumière de Dionysos II  
Thierry Sudour, Les vies parallèles d'Arthur Rimbaud

**L'Infini**  
Revue L'Infini (n° 144), Gallimard  
Parution : 07-03-2019

1. Sollers...  
2. Sollers....  
3. Sollers.....  
4. Sollers.....  
5. Sollers..... dans cet ordre !

CE VOLUME CONTIENT

Philippe Sollers, Le Sacré et l'histoire - L'événement différentiel  
Philippe Sollers - Sandrine Gaillard, La société est mensonge (entretien)  
Philippe Sollers - Mehdi Belhaj Kacem, La mort des avant-gardes (entretien)  
Frans De Haes, Philippe Sollers, Lettres à Dominique Rolin, 1981-2008 → sectateur publié dans coll. L'Infini  
Patrick Besson, Silhouettes du scandale idem  
François Meyronnis, La mort de Staline idem  
Emmanuel Loi, Artaud  
Philippe Limon, Phallus idem

Les plus fidèles thuriféraires sont au rendez-vous : Philippe Forest a commis une *Histoire de Tel Quel 1960-1982* (1995) et une biographie intitulée simplement *Philippe Sollers* (1992), deux livres publiés aux éditions du Seuil par... Les « meilleures » pages de ces deux livres ont été bien entendu baratinées dans *L'infini* (entre autres « Défense de *Tel Quel* », « De *Tel Quel* à *L'Infini* », « En guise d'argument pour une histoire de *Tel Quel* » etc.). Les exemples abondent, l'un des plus éloquentes se trouve dans la revue *Ligne de Risque* où il n'y en a vraiment aucun pour Sollers. En effet, il y tient ferme sa couronne et y mène une vie princière, car elle est dirigée par trois apôtres qu'il publie comme Forest non seulement dans sa revue, mais aussi dans sa collection éponyme : Yannick Haenel (pas moins de 10 fois), François Meyronnis (8) et Marc Pautrel (7). L'une de ces tromperies est d'ailleurs, une fois n'est pas coutume, adéquatement intitulée *Poker*. Cet assemblage d'interviews s'étale sur 8 ans et 224 pages et consiste en un bluff destiné à prouver *recto verso* que Sollers est un flush royal à l'as de cœur.

D'abord publié sans risque, tout ce blabla a bien sûr été cloné dans *L'Infini*, éparpillé à tous vents et immortalisé dans ses collages appelés « encyclopédies » (*La guerre du Goût*, 1996 ; *Éloge de l'infini*, 2001 ; *Discours Parfait*, 2010 ; *Fugues*, 2012). Cette tactique éditoriale n'est que du harcèlement littéraire au moyen de frottements d'épaules et de risettes de la part de comparses qui se chatouillent et gloussent à qui mieux mieux pour se convaincre qu'ils appartiennent à la neuvième sphère céleste (九重). Le lecteur qui sait ce qu'il lit se souviendra aussi que dans sa chronique mensuelle du *Journal du Dimanche* du 19 août 2007, « tout entier



habile » se fendait d'une supplique : « *La rumeur vous a sûrement avertis : vous devez lire impérativement Cercle de Yannick Haenel, qui surplombe, de loin, tous les romans de la rentrée, et, dans la foulée, De l'extermination considérée comme un des beaux-arts, de François Meyronnis, étourdissant démontage du nihilisme de notre temps* ». Cependant, Sollers ne mentionne pas qu'il est le dresseur des deux poulains bien débourrés qu'il nous somme de lire et le manager de l'écurie où ces deux ouvrages sont publiés.

Voici d'autres exemples du fonctionnement du système Sollers voué à la republication en boucle du même matériau. « *De nouveau le néant, de nouveau l'être* » est un produit d'entretiens de « apte à tout (re)produire » avec Haenel et Meyronnis. Il parut d'abord dans la revue *Ligne de risque* (n°12, octobre 1999). Puis reproduit intégralement à trois reprises chez Gallimard où les oiseaux ont de moins en moins de branches pour chanter dès potron-minet, d'abord deux fois sous le titre « *Heidegger en passant* » dans *Éloge de L'Infini* en 2001 et 2003, puis dans *Poker* sous le titre original, et encore dans *L'Infini* en 2013. Pour une question d'espace, je n'illustre ici que les premières lignes des trois resucées qui suivirent la publication de l'article original — cet « entretien » ne contient aucune question et n'a qu'un seul thème : « tout bobart ». Les propos sont dits « recueillis » par les patelins Haenel et Meyronnis qui comme hypnotisés par un totem les retranscrivent docilement en attendant d'être à nouveau publiés dans « sa » collection et « sa » revue.

<p>« <i>De nouveau le néant, de nouveau l'être</i> », in <i>Ligne de risque</i>, n°12, octobre 1999, pp. 12 à 17</p>	<p><b>De nouveau le néant, de nouveau l'être</b> Entretien avec Philippe Sollers AVANT toutes choses je ferai une observation : <u>le Nietzsche de Heidegger n'a toujours pas été lu. C'est un livre fondamental sur lequel je reviens sans cesse. Et, le</u></p>
<p>Article repris dans : Philippe Sollers, <i>Éloge de L'Infini</i>, Folio n° 3806, Éd. Gallimard 2001 et ici 2003, p. 1056 à 1068</p>	<p><i>Heidegger en passant</i> Avant toute chose je ferai une observation : <u>le Nietzsche de Heidegger n'a toujours pas été lu. C'est un livre fondamental sur lequel je reviens sans cesse.</u></p>
<p>Re-repris dans : Philippe Sollers, <i>Poker, Entretiens avec la revue Ligne de Risque</i>, coll. <i>L'Infini</i>, Gallimard, 2005, p.73 à 86</p>	<p><i>De nouveau le néant, de nouveau l'être</i> Avant toutes choses je ferai une observation : <u>le Nietzsche de Heidegger n'a toujours pas été lu. C'est un livre fondamental sur lequel je reviens sans cesse. Et, le</u></p>
<p>Re-re-repris dans : <i>L'Infini</i>, n° 124, automne 2013, p. 21 à 28</p>	<p>HEIDEGGER EN PASSANT Avant toute chose, je ferai une observation : <u>le Nietzsche de Heidegger n'a toujours pas été lu. C'est un livre fondamental sur lequel je reviens sans cesse. Et, le</u></p>

Entre 1999 à 2013, « apte à tout (re)produire » a publié le même texte pas moins de cinq fois, dont quatre à *L'Infini*. Et ce sans compter leur mise en ligne sur le blog-haus personnel de Sollers et le site PilePoil / pardon PileFace dont il tire les ficelles sous le prêtre-nom Viktor Kirtov. Notons que ce monologue (« *le Nietzsche de Heidegger n'a toujours pas été lu* ») commence avec la même plainte déjà citée et servie en boucle (« *plus personne*

*n'écoute ni ne lit vraiment* », « *personne ne lit, ne sait lire et ne saura lire* », etc.). Les milliers de philosophes et érudits de la planète qui ont publié sur Nietzsche sont tous des illettrés avec la tête dans les nuages, son seul vrai lecteur se nomme Sollers, auquel l'on peut à la rigueur ajouter Heidegger. Ceci dit, il faut reconnaître que la réédition des produits d'entretiens Sollers est un exemple tragicomique de ce que Zarathoustra appelle le *Retour éternel de l'Identique*... en vente dans toutes les boutiques de bijoux et d'artefacts.

Sollers affirme sa volonté de puissance (« *ce que l'étant est quant à son essence* », dicit Heidegger in *Nietzsche II*, Éd. Gallimard, 1971, p. 36) par la propagation de ses commentaires sur ses propres œuvres et la publication des potins colportés par des potes à sa solde ; ce retour éternel est donc la preuve ontologique que ces écrits identiques à *L'Infini* n'intéressent pas grand-monde et que cette recherche existentielle d'une reconnaissance littéraire est *a contrario* le signe de son impuissance à se faire lire.

« Apte à tout (re)copier » ne se lasse pas du procédé industriel grâce auquel les lois implacables de la dialectique de la contradiction sont affirmées par la négative dans son « *De nouveau le néant, de nouveau l'être* » (ou *Heidegger en passant*) — page 16 de la version *Ligne de risque* d'octobre 1999, ou peut-être pour ceux qui ne savent pas lire est-ce vraiment plus clair p.1 064 de *Éloge de L'Infini* en 2003, ou p. 82 de *Poker* dans la coll. *L'Infini* en 2005, ou sur le site Internet PileFat en bleu, ou p. 26 de *L'Infini* n°124 en 2013 :

Ce que je fais comme écrivain a un rapport avec la répétition. Mais la répétition ne signifie pas répétition uniforme du toujours identique. Au contraire, elle ramène « ce qui en retrait s'abrite dans l'ancien ». Il y aurait une scène à faire en montrant Sartre recevant avec stupeur cette lettre de 1945 où Heidegger évoque comment « la richesse insondable de l'être s'abrite dans le néant essentiel. » Qu'est-ce que c'est que ça ? Ben oui ! Le néant essentiel, à condition d'en faire l'épreuve, nous introduit, et lui seul, « dans la richesse insondable de l'être. » Et vous savez ce qui se passe ? Je crois que c'est assez bien montré dans *Paradis*. C'est l'effroi ! Voilà la réaction la plus courante devant ce bizarre cadeau offert par le néant essentiel. Le sujet recule avec horreur. « Oh non ! dit-il. Je n'en suis pas digne... C'est trop pour moi ! je ne m'aime pas à ce point ! je ne le mérite pas ! » Pauvre sujet ! Comme s'il était question ici d'évaluer ce que vaut tel ou tel ! Enfin

Ce que je fais comme écrivain a un rapport avec la répétition. Mais la répétition ne signifie pas répétition uniforme du toujours identique. Au contraire, elle ramène « ce qui en retrait s'abrite dans l'ancien ». Il y aurait une scène à faire en montrant Sartre recevant avec stupeur cette lettre de 1945 où Heidegger évoque comment « la richesse insondable de l'être s'abrite dans le néant essentiel. » Qu'est-ce que c'est que ça ? Le néant essentiel, à condition d'en faire l'épreuve, nous introduit, et lui seul, « dans la richesse insondable de l'être. » Et vous savez ce qui se passe ? Je crois que c'est assez bien montré dans *Paradis*. C'est l'effroi ! Voilà la réaction la plus courante devant ce bizarre cadeau offert par le néant essentiel. Le sujet recule avec horreur. « Oh non ! dit-il. Je n'en suis pas digne... C'est trop pour moi ! je ne m'aime pas à ce point ! je ne le mérite pas ! » Pauvre sujet ! Comme s'il était question ici d'évaluer ce que vaut tel ou tel ! Enfin quoi ! Lorsqu'on vous

Ce que je fais comme écrivain a un rapport avec la répétition. Mais la répétition ne signifie pas répétition uniforme du toujours identique. Au contraire, elle ramène « ce qui en retrait s'abrite dans l'ancien ». Il y aurait une scène à faire en montrant Sartre recevant avec stupeur cette lettre de 1945 où Heidegger évoque comment « la richesse insondable de l'être s'abrite dans le néant essentiel. » Qu'est-ce que c'est que ça ? Eh oui ! Le néant essentiel, à condition d'en faire l'épreuve, nous introduit, et lui seul, « dans la richesse insondable de l'être. » Et vous savez ce qui se passe ? Je crois que c'est assez bien montré dans *Paradis*. C'est l'effroi ! Voilà la réaction la plus courante devant ce bizarre cadeau offert par le néant essentiel. Le sujet recule avec horreur. « Oh non ! dit-il. Je n'en suis pas digne... C'est trop pour moi ! je ne m'aime pas à ce point ! je ne le mérite pas ! » Pauvre sujet ! Comme s'il était question ici d'évaluer ce que vaut tel ou tel ! Enfin quoi ! Lorsqu'on vous propose

Ce que je fais comme écrivain a un rapport avec la répétition. Mais la répétition ne signifie pas répétition uniforme du toujours identique. Au contraire, elle ramène « *ce qui en retrait s'abrite dans l'ancien* ». Il y aurait une scène à faire en montrant Sartre recevant avec stupeur cette lettre de 1945 où Heidegger évoque comment « *la richesse insondable de l'être s'abrite dans le néant essentiel* ». Qu'est-ce que c'est que ça ? Eh oui ! Le néant essentiel, à condition d'en faire l'épreuve, nous introduit, et lui seul, « dans la richesse insondable de l'être ». Et vous savez ce qui se passe ? Je crois que c'est assez bien montré dans *Paradis*. C'est l'effroi ! Voilà la réaction la plus courante devant ce bizarre cadeau offert par le néant essentiel. Le sujet recule avec horreur. « Oh non ! dit-il. Je n'en suis pas digne... C'est trop pour moi ! je ne m'aime pas à ce point ! je ne le mérite pas ! » Pauvre sujet ! Comme s'il était question ici d'évaluer ce que vaut tel ou tel ! Enfin quoi ! Lorsqu'on vous propose la richesse insondable de l'être, raisonner encore en

Ce que je fais comme écrivain a un rapport avec la répétition. Mais la répétition ne signifie pas répétition uniforme du toujours identique. Au contraire, elle ramène « ce qui en retrait s'abrite dans l'ancien ». Il y aurait une scène à faire en montrant Sartre recevant avec stupeur cette lettre de 1945 où Heidegger évoque comment « la richesse insondable de l'être s'abrite dans le néant essentiel ». Qu'est-ce que c'est que ça ? Le néant essentiel, à condition d'en faire l'épreuve, nous introduit, et lui seul, « dans la richesse insondable de l'être ». Et vous savez ce qui se passe ? Je crois que c'est assez bien montré dans *Paradis*. C'est l'effroi ! Voilà la réaction la plus courante devant ce bizarre cadeau offert par le néant essentiel. Le sujet recule avec horreur. « Oh non ! dit-il. Je n'en suis pas digne... C'est trop pour moi ! je ne m'aime pas à ce point ! je ne le mérite pas ! » Pauvre sujet ! Comme s'il était question ici d'évaluer ce que vaut tel ou tel ! Enfin quoi ! Lorsqu'on vous

Ce que vous avez sous les yeux n'est point la « *répétition uniforme du toujours identique* » à cinq reprises ! Au contraire, les richesses insondables de l'être sont à votre portée à condition de fréquenter le *Paradis* Sollers... et, au cas où vous n'auriez pas saisi, « tout vantart » affirme que cela se trouve aussi dans son *Casanova*, *Studio* et *La Guerre du*

*Goût*. Voilà le cadeau qui vous est offert par Nietzsche (ou Lautréamont, Rimbaud, etc.) à condition d'avoir été rerecelu à travers le regard de Sollers qui a su percer le secret de l'être et du néant essentiel et en saisir la portée — il s'en réclame et prétend en faire son plat de résistance, mais face à ces deux concepts sans consistance et employés à toutes les sauces, il n'a d'autre recours que la rhétorique et la sophistique, avec grand renfort de contorsions / détournements / mises en abîme. Ce pisseur de copies a beau faire la navette entre Paris et Venise pour les goûter sous différents climats, il finit par répéter les mêmes verbiages et son message demeure lettre morte. En fin de compte et à bout de forces, il s'en remet aux plumes étrangères qu'il paraphrase afin de parer « sa pensée » d'un semblant de vérité, tout en espérant que leur renommée ruissellera par mimésis sur lui.

Voici un deuxième exemple, un énième « entretien » de servitude volontaire entre Haenel/Meyronnis et leur maître Sollers qui fut d'abord publié dans la revue *Ligne de risque*, puis reproduit à trois reprises, donc quatre fois au moins à la queue-leu-leu sur papier, sans parler des resucées en ligne sur SollerskirtoV et le blog-haus personnel de « tout bobart ». Pour une question d'espace, je me limite aux signes sur papier :

<p>« Éloge de la richesse », in <i>Ligne de risque</i>, n°13-14, mai 2000, pp.19 à 23</p>	<p style="text-align: center;"><b>Éloge de la richesse</b></p> <p style="text-align: center;"><b>Entretien avec Philippe Sollers</b></p> <p>La formule « tout reprendre » suppose que l'on ait une vision du tout. Mais qui serait en position, où que ce soit, de prendre appui sur un tout ? Rien n'est tout. Nous revoilà confrontés au Néant. Examinons maintenant le verbe, « reprendre » : il suppose que l'on sache à partir d'où. De zéro ? Mais alors où est le zéro ?</p>
<p>Article repris dans : <i>L'Infini</i>, n° 70, été 2000, p. 16 à 22</p>	<p style="text-align: center;">ÉLOGE DE LA RICHESSE</p> <p>La formule « tout reprendre » suppose que l'on ait une vision du tout. Mais qui serait en position, où que ce soit, de prendre appui sur un tout ? Rien n'est tout. Nous revoilà confrontés au Néant. Examinons maintenant le verbe « reprendre » : il suppose que l'on sache à partir d'où. De zéro ? Mais alors où est le zéro ?</p>
<p>Re-repris dans : Philippe Sollers, <i>Éloge de L'Infini</i>, Folio n° 3806, Éd. Gallimard 2001 et ici 2003, p. 1085 à 1095 (donc deux éditions du même livre de collages)</p>	<p style="text-align: center;"><i>Éloge de la richesse</i></p> <p>La formule que vous employez « tout reprendre », suppose que l'on ait une vision du tout. Mais qui serait en position, où que ce soit, de prendre appui sur un tout ? Rien n'est tout. Nous revoilà confrontés au Néant. Examinons maintenant le verbe « reprendre » : il suppose que l'on sache à partir d'où. De zéro ? Mais alors où est le zéro ?</p>
<p>Re-re-repris dans : <i>Philippe Sollers, Poker, Entretiens avec la revue Ligne de Risque</i>, coll. <i>L'Infini</i>, Gallimard, 2005, p.87 à 98</p>	<p style="text-align: center;"><i>Éloge de la richesse</i></p> <p>La formule « tout reprendre » suppose que l'on ait une vision du tout. Mais qui serait en position, où que ce soit, de prendre appui sur un tout ? Rien n'est tout. Nous revoilà confrontés au Néant. Examinons maintenant le verbe, « reprendre » : il suppose que l'on sache à partir d'où. De zéro ? Mais alors où est le zéro ?</p>

Sollers se rabat sur une phraséologie vide de sens et se gorge de mots qui ont un semblant de sérieux. Parodiant la manière heideggerienne du questionnement, il se demande où est le zéro — le nul est là (*da* 大 ? oui *da* grand dadais !) sous nos yeux, le degré zéro de l'écriture sans intérêt se nomme « *Éloge de la richesse* » ! Ensuite, il met en œuvre « une vision du tout » et répète le tout quatre fois tel quel dans des éditions en cascade. *L'Infini* n° 70 constitue donc le deuxième degré intégral de zéro, et *Éloge de L'Infini* en 2001 et 2003 sa troisième et quatrième expression, puis finalement *Poker* en 2005 la cinquième : 00000∞ Il possède l'art consommé de faire sollersiens les livres que ses amis lui résument, de manipuler le verbe et les devises des autres avec sagacité et de « refondre », *bis repetita placent Sollers*, ses « poubellincantations » (*tertio* : Lactaelman !), question d'entretenir l'illusion d'ainsi bonifier la richesse du contenu de ses textes et d'augmenter son capital de lecteurs. Il tourne en rond autour de lui-même afin de se reproduire tel quel par clonage à l'infini, question de renaître encore plus « ingénieux dans l'action »... et tonitruant dans la répétition, comme le prouve l'encadré ci-dessous, autre bel exemple du fonctionnement de sa machine éditoriale :



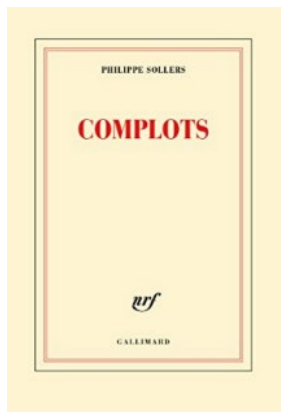
<p><i>Journal du Dimanche</i>, 27 juin 2010, p.19</p>	<p><b>Diderot</b>          ■ Diderot est, avec Voltaire, l'un des meilleurs joueurs de l'équipe de France, et on aurait</p>
<p>Site Internet de Sollers « à vocation non commerciale » PileFat, 28 juin 2010</p>	<p><b>Diderot</b>          ■ Diderot est, avec Voltaire, l'un des meilleurs joueurs de l'équipe de France, et on aurait avantage à les réintégrer d'urgence dans le grand match</p>
<p><i>Littérature et Politique</i>, Éd. Flammarion (fille adoptive de Gallimard), 5 novembre 2014, pp. 669-670</p>	<p><b>DIDEROT</b>          Diderot est, avec Voltaire, l'un des meilleurs joueurs de l'équipe de France, et on aurait avantage à les réintégrer</p>
<p><i>L'Infini</i> n°129, automne 2014, pp. 6-7 (14 novembre)</p>	<p><b>DIDEROT</b>          Diderot est, avec Voltaire, l'un des meilleurs joueurs de l'équipe de France, et on aurait avantage à les réintégrer d'urgence dans le grand match symbolique en cours.</p>

Le voyage dans le système Sollers prend son envol avec l'article « Diderot » dans le JDD, puis il atterrit dès le lendemain sur la planète PileFace, avant d'être relancé quatre ans plus tard par deux fois en une semaine. Cet exemple et derechef le suivant sont riches d'enseignement sur les liens directs entre « tout internart » et ce Viktor Kirtov à la manœuvre sur le site PileFace dédié à l'effigie de Philou. Si l'on recoupe la très grande quantité d'articles et d'« entretiens » qui sont mis en ligne sur ce site dès leur publication ailleurs, il ne peut y avoir que deux explications : la première est que Sollers refile le fichier tout cuit au vapoureux K qui n'a plus qu'à copier/coller et à ajouter quelques photos ou hyperliens ; la deuxième est que VK n'est que le loup d'un auxiliaire (Chi Po / Jen An / Sophil Zhang ?). Dans un cas comme dans l'autre, c'est du travail à la chaîne (bien) organisé par « tout entier industriels » !

<p><i>Journal du Dimanche</i>, 25 novembre 2007, p.30</p>	<p><b>Drôles de types</b>          Je vous conseille de lire en même temps le tome V de la <i>Correspondance</i> générale de Flaubert (2) et les <i>Lettres à Marie</i></p>
<p>Site Internet de Sollers « à vocation non commerciale » PileFace, 25 novembre 2007</p>	<p><b>Drôles de types</b>  <hr/>         Je vous conseille de lire en même temps le tome V de la <a href="http://www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2070106675/pileface-21">Correspondance générale</a> (<a href="http://www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2070106675/pileface-21">http://www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2070106675/pileface-21</a>) de <b>Flaubert</b> [1] et les <a href="http://www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2070784231/pileface-21">Lettres à Marie Canavaggia</a> (<a href="http://www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2070784231/pileface-21">http://www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2070784231/pileface-21</a>) de <b>Céline</b> [2].</p>
<p><i>Littérature et Politique</i>, Éd. Flammarion (fille adoptive de Gallimard), 2014, pp. 560-561</p>	<p><b>DRÔLES DE TYPES</b>          Je vous conseille de lire en même temps le tome V de la <i>Correspondance</i> générale de Flaubert<sup>191</sup> et les <i>Lettres</i></p>
<p><i>L'Infini</i> n°129, automne 2014, pp. 3-4</p>	<p><b>DRÔLES DE TYPES</b>          Je vous conseille de lire en même temps le tome V de la <i>Correspondance</i> générale de Flaubert et les <i>Lettres à Marie Canavaggia</i> de Céline. Le rapprochement est parfois</p>

Tout comme le précédent, dans l'exemple suivant l'article sur Joyce fut également mis en ligne sur le site Internet le même jour que sa publication dans le JDD, ce qui encore une fois pointe en direction de Sollerskirtov — PileFace est un satellite de propagande réservé à une seule marque et il est téléguidé par la centrale Sollers.

<p>Journal du Dimanche, 30 mai 2010, p.19</p>	<p><i>Joyce</i>          ■ On a bien raison de célébrer le formidable Kerouac, mais on a peine à imaginer la solitude du plus grand écrivain de langue anglaise avant la guerre. <i>Ulysse</i></p>
<p>Site Internet de Sollers « à vocation non commerciale » PileFarce, 30 mai 2010</p>	<p>■ On a bien raison de célébrer le formidable Kerouac, mais on a peine à imaginer la solitude du plus grand écrivain de langue anglaise avant la guerre. <i>Ulysse</i> est aussitôt interdit pour pornographie aux États-Unis. En France,</p>
<p>Littérature et Politique, Éd. Flammarion (fille adoptive de Gallimard), 2014, pp. 665-666</p>	<p>JOYCE          On a bien raison de célébrer le formidable Kerouac, mais on a peine à imaginer la solitude du plus grand écrivain de la langue anglaise avant la guerre. <i>Ulysse</i> est aussi-</p>
<p>L'Infini n°129, automne 2014, pp. 4-6</p>	<p>JOYCE          On a bien raison de célébrer le formidable Kerouac, mais on a peine à imaginer la solitude du plus grand écrivain de la langue anglaise avant la guerre. <i>Ulysse</i> est aussitôt interdit pour pornographie aux États-Unis. En France, Joyce doit faire face à</p>



La page couverture de *Complots* est trompeuse ; « roman » n'y apparaît pas et le chaland sera déçu de n'y trouver que la reprise d'une multitude (27 sur 27) de textes déjà publiés plus d'une fois dans *L'Infini* et autres supports (*Un certain Shakespeare, Scandaleuse Colette, Deviner (!) la Chine*, etc.), qui ont ensuite poireauté sur le disque dur de Viktor, avant d'être republiés deux ans plus tard pour faire du VOLUME... et diminuer celui des forêts. Dans cette œuvre, l'auteur remarque : « *Peu d'écrivains au cours des siècles, ont réussi à transformer leur nom en adjectif indiquant l'enfer, l'effroi, la monstruosité ou l'angoisse. Dante, Machiavel, Sade, Kafka ont droit à cette distinction.* » (p. 39) Nous sommes donc éternellement reconnaissants envers Philou qui, à force de tourbillonner avec ingéniosité dans l'inaction et dans la repensée, a réussi à transformer sa quête

obsessionnelle de reconnaissance en un adjectif qui le définit bien. Le Bottin Royal de la Rive Gauche, en collaboration avec l'Institut impérial de Xian définit ainsi sollersien : Faïte suprême (太極) du nombrilisme issu du Chaos primordial (混沌) et de l'amour-propre ballonné par le Souffle originel (元氣). Bref, l'insurgé amoureux des barricades élevées avec la bibliothèque de ses livres à répétition joue dans son théâtre bouffe sa propre comédie française et tient en tout temps le rôle du roi Sollers :

*Koch a déjà signalé chez certains psychopathes un « je indécentement placé au centre » [...] Il [Jaspers] a trouvé une caractéristique fondamentale : paraître plus qu'on est. Pour se donner de l'importance, on joue un rôle [...] Pour les personnalités que Jaspers a en vue, ... et dont la caractéristique essentielle est la vanité, nous utilisons l'expression de besoin de se faire valoir. (Kurt Schneider, Les personnalités psychopathiques [1923], Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychiatrie, 9e édition, 1955, traduit de l'allemand par Francis Demers, pp.100-101.)*

La vanité est la plus petite des petites.

Victor Hugo, article Philosophie, in *Œuvres complètes*, volume 40, Section B. Poésie, tome XV. *Océan. Tas de pierres*. Imprimerie Nationale, Albin Michel, 1942, p. 291.

L'incipit de *Complots* (2016) n'est pas piqué des vers : « *La véritable pensée de l'Histoire ne sera reconnaissable qu'au petit nombre.* » (Heidegger) — dont le chef de file sera bien sûr « tout *happy few* tout flamme ». Trois textes méritent qu'on s'y attarde un instant : « Je ne vois pas l'apocalypse, je vois l'aurore » et « Une Saison en enfer : aller-retour » proviennent de *L'Infini* (n°122, 2013), et « Le G.S.I. » aussi (n° 131, 2015). Dans le premier (rebaptisé « L'apocalypse ? Non, l'aurore »), le plus pitoyable faire-valoir de Philou taille une bavette avec lui. L'article original fut d'abord publié dans la revue *Transfuge* en 2012, puis reproduit en 2013 à *L'Infini*. Ce produit d'entretiens du vassal avec son roi débute comme d'habitude avec une « formulation » permettant au monarque de se mettre en lumière (p. 147) :

## L'Infini

Printemps 2013

Revue L'Infini (n° 122), Gallimard  
Publication date: 14-03-2013

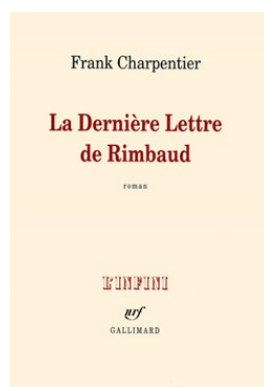
THIS VOLUME CONTAIN

Philippe Sollers - Frank Charpentier, *Une Saison en enfer : aller-retour* (entretien)  
Philippe Sollers, Le fantôme de Jean Cocteau - Fitzgerald le magnifique - La vengeance de Machiavel  
Philippe Sollers - Vincent Roy, *Je ne vois pas l'apocalypse, je vois l'aurore* (entretien)  
Julia Kristeva - Patrick Williams, « La Révolution est d'abord intérieure » (entretien)  
Julia Kristeva, Dix principes pour l'humanisme du XXI<sup>e</sup> siècle  
Olivier-Pierre Thébaud, La joie des oiseaux  
Jean-Michel Lou, Nerval, Vienne  
Martin Mirabel, Le Verbe est dans le fruit  
Pierre Guglielmini, « Ferme les yeux et vois ! »  
Paul Gellings, Tournures bataves  
Alessandro Mercuri, Monsieur Ces Maintenants. De l'art poétique hollandais - une rhétorique sous hypnose

## L'apocalypse ? Non, l'aurore

VINCENT ROY : Dans la préface de *Fugues*, vous écrivez que les thèmes de votre essai sont « multiples » mais qu'en réalité il n'y en a qu'un : « La formulation comme passion dominante ». Le mot « formulation » fait directement penser aux mathématiques, n'est-ce pas ?

Les habitués du théâtre de boulevard et Pécuchet rigolent dès cette entrée en matière convenue : « tout à fait habile » abonde « spontanément » et babille le slogan publicitaire rabattu selon lequel avec *Fugues*, un collage de textes qui se veut « *un traité de savoir-lire* », « *le rapport qualité-prix est imbattable* ». Lorsque les mêmes articles sont revendus à de multiples reprises, nous avons en effet affaire non pas à « *une formulation comme passion dominante* » mais plutôt à des pacotilles bradées qui ne valent même pas un rond de jambe. Sollers s'autoproclame le seul à savoir lire et le seul habilité à vous apprendre à lire en nous refilant avec panache ce qu'il a déniché chez autrui. Roy reste coi, son rôle se limite à lancer le non-débat avec la seule question que la régie lui a rephiliée.



« Une Saison en enfer : aller-retour » est aussi un long « entretien » avec Franck sur Phil'Arthur. Or, les augures étaient fichtrement favorables, puisque le premier venait de publier son roman *La Dernière Lettre de Rimbaud* dans la collection *L'Infini*. Charpentier sait de quel bois se chauffe Sollers et l'épigraphe de son roman est tirée d'un poème de Rimbaud... la même que celle de « tout racontart » dans son essai sur Francis Ponge (Éd. du Seuil, coll. Tel Quel, 1963). La boucle est bouclée et la bave dégouline de partout, ce papotage portant avant tout sur le seul écrivain de France et Navarre qui sait lire *Illuminations*.

Le plus abject se trouve à la fin. Le dernier « article » de *Complots* (pp. 215 à 230) est intitulé « Le G.S.I. » : « *Giration du Semblant Illimité* » (je dirais plutôt Grossièreté de Sollers Immonde ou Goujaterie de Sollers Infâme). D'abord publié dans *Tel Quel* (n°86, hiver 1980), ce texte était qualifié de « *Réponses à des questions de Jacqueline Risset* », alors membre du comité de direction de la revue. Or il n'y avait dans ces 16 pages AUCUNE QUESTION, le crachoir était tenu par Sollers qui parlait de lui et de *Tel Quel* (qui deviendra *L'Infini* deux ans plus tard) et ne tarissait pas d'éloges sur son roman *Paradis* (paru sous forme de feuilleton dans *Tel Quel* à partir du milieu des années 70', puis sous forme de livre en 1981) et louangeait ses gloses de Freud/Pascal/Lautréamont et j'en passe qu'il était le seul à promouvoir et comprendre. Ces « réponses » de Sollers à des « questions » inexistantes étaient précédées cela va de soi d'une photo plein pied distribuant finement les parties de son corps (voir *supra* Cicéron, p. 2) et d'un extrait de *Paradis* (pp. 3-9) :

<p><i>Tel Quel</i>, n°86, hiver 1980, Le G.S.I. pp. 10 à 17</p>	<p><i>L'Infini</i>, n°131, printemps 2015, Le G.S.I. pp. 11 à 19</p>	<p><i>Complots</i>, éd. Gallimard, 2016, Le G.S.I. pp. 215 à 230</p>
		<p>Le G.S.I. 215</p> <p>« Le G.S.I. », déjà publié dans <i>Tel Quel</i> 86 et dans <i>L'Infini</i> 131</p>

Bien que cela ne soit pas indiqué en introduction ou par une note, Jacqueline Risset était décédée deux ans plus tôt, en août 2014. Sollers salue sa mémoire en dépoussiérant un « entretien » vieux de 36 ans où le coq est « interviewé » par l'une des plumes du poulailler et coqueline et cocarde à l'infini. Avait-on besoin de ce jabotage pour prouver l'inanité de ces sessions de frotte-manches entre commensaux de la maison ? L'œuvre de Risset (en particulier ses traductions de la *Divine Comédie* et de quelques poèmes et textes de Ponge/Sollers/Pleyne) est passée sous silence. L'O'dieu ressuscite pour se rappeler au bon souvenir de ses rares lecteurs et, plutôt que de produire une page ou deux en mémoire de celle qui l'a fait connaître en Italie, sort de l'oubli « Le G.I.S. » Aucun mot, aucun hommage, un silence de mort, il n'y en a que pour sa verbosité *verbatim*. Sa passion fixe pour lui-même masque la disparition d'une « amie » d'un linceul tissé de pédanteries et de phrases ronflantes. Il n'a rien d'autre à offrir qu'un texte amphigourique, déjà publié pour la deuxième fois dans *L'Infini* (n°131, mai 2015), huit mois après le décès de Risset :

*Qu'est-ce que le G.S.I. ? [S. se pose lui-même la question] C'est l'organe central de la Gestion des Surfaces Imprimées. Le G.S.I. est aussi le bureau multilatéral de la Gestion des Surfaces Imagées ou Imaginaires, dites aussi : courbes d'inhibitions. G.S.I. signifie enfin : Giration du Semblant Illimité. L'expérience de Tel Quel va là à contre-courant de toute la mécanique habituelle de la production de discours. [...] Le G.S.I. était particulièrement intéressé par mon invention qui est l'apparition de **Paradis** en feuilleton, et les responsables m'ont dit qu'étant donné le nombre d'informations incalculables, que l'ordinateur essaie quand même de calculer, qui sont comprises dans ce livre qui s'appelle **Paradis**, le fait de l'avoir publié par tranches était **tout à fait subtil** parce que, justement, le nombre d'informations compris dans chaque livraison déroutait l'ordinateur qui ne pouvait pas à l'avance, même en opérant des calculs rétroactifs, savoir ce que ça ferait comme ensemble. Nous avons eu à ce sujet une discussion passionnante avec les ingénieurs du G.S.I. ; je leur ai expliqué que la fin de **Paradis** n'était rien d'autre que la révélation du G.S.I. lui-même... [...] À la suite de la conversation sur **Paradis**, nous avons signé un contrat. Le G.S.I. a décidé de me [Sollers] reconnaître désormais comme conseiller pour les questions disons qui ne sont pas encore tout à fait programmables, pas tout à fait élucidées. [...] **En fait, je ne fais que répéter quelque chose qu'en son temps Hegel aurait pu dire**...[ou la grenouille de La Fontaine qui veut...] Localement, j'ai eu la surprise de voir **mes hypothèses tout à fait confirmées** par les spécialistes de ce secteur, à savoir que, par exemple, tout ce qui se donne comme communiste sur la planète aujourd'hui est un sous-ensemble de l'ensemble dit pervers, c'est quelque chose qui ne pourrait pas se découvrir comme ça, à l'œil nu, mais c'est calculable, et c'est là où j'ai vu apparaître la possibilité d'un calcul inouï que j'appellerai calcul sur le clapotage des jouissances (C.C.J.) Le G.S.I. reçoit d'ailleurs régulièrement des émissaires des partis et des syndicats à ce sujet. (*Complots*, pp. 215, 220, 221, 224, 229 et 230).*

Le G.S.I. est un condensé de la logorrhée sollersienne. « Tout art » s'y livre à l'emberlificotage avec délectation et après avoir conquis le grand large de l'abscons franchit toutes voiles dehors le cap Délire. Risset n'est plus qu'une ombre errante dans un cagibi de *Tel Quel* et il n'a qu'un seul souci — re/re/souligner « l'invention » (sic !) épopéale de *Paradis* (sans ponctuation, la belle affaire, comme chez Joyce et dans beaucoup d'ouvrages de l'OULIPO) / louer la subtilité de sa stratégie de publication en feuilleton (comme Dumas, Balzac et bien d'autres, dont Li Baojia/Lin Yutang/Lu Xun) / rappeler que ses « hypothèses » (?) ont été confirmées » par les spécialistes (?) / se comparer à Hegel... et au Yéti vainqueur du dragon, etc. Seule la Voie/Voix (*Dao* signifie également « dire » en chinois classique) de « tout goujart » compte et, défilant les œillades de la mort, il bombe le torse et balise les chemins qui mènent à lui : *Omnibus viis Sollers pervenitur*.

Puisqu'il est question de *Paradis*, citons (« J'ai ouï dire que rien ne fait plus grand plaisir à un auteur que de voir citer ses œuvres avec respect. », *dixit* Benjamin Franklin) ce qu'en disait Michel Crépu dans *Esprit* (n° 54, juin 1981, pp. 202-204) :

*Il ne suffit pas d'invoquer les grands noms de la Mystique, de la Gnose, le plus beau fleuron de la littérature contemporaine pour s'autoriser du même coup à occuper la même région : l'expérience de l'écriture est à même (et pour cause) de se passer de ce genre de filets protecteurs dont Sollers semble avoir bien du mal à se débarrasser et qui, dans son cas, semble fonctionner plus au service d'une stratégie de l'écriture que de son expérience. Au fond ce serait là que le bât blesse le plus sérieusement : Sollers imprenable parce que plus malin que les autres ! Peut-être, mais il faut alors en tirer les conclusions qui s'imposent, à commencer par celle-ci : Une œuvre ne se vérifie pas tant à son degré de malignité sur autrui ou à une prétendue position d'imprenabilité (ce qui en l'occurrence rime ici avec une stricte position de pouvoir de Savoir-en-plus et prive du même coup l'écriture d'une fonction éthique qui lui est propre) que par l'invincible innocence qui la fait bondir « hors du rang des meurtriers ». Kafka, Dostoïevski, ne sont pas les petits stratèges d'une écriture machiavéliquement masquée...*

*Résumon-nous : au fond l'intrigue est la même depuis le début : l'ange de l'Apocalypse contre la Bête ; il y a ceux pour qui c'est une affaire classée, ceux qui au contraire s'y intéressent de très près, passionnément. Je dis que Sollers est de ceux-là avec son lot d'imposture comme tout le monde : il suffit de le savoir et surtout de ne pas l'oublier.*

Crépu a oublié un « s » à son résumé. Je compense : un autre des suppôts du système Sollers est l'incompétent et obédientiel Jean-Michel Lou, qui a commis *Corps d'enfance corps chinois – Sollers et la Chine*, bien sûr publié dans sa collection L'Infini en 2012, une reprise de textes déjà parus dans plusieurs numéros de « sa » revue. Si vous ne me croyez pas sur parole, voici noir sur (presque) blanc un échantillon qui prouve que je n'hallucine pas et qui illustre pourquoi je glisse des « illustrations authentiques » (Debord) dans mes *Petits précis* — les ficelles de Sollers sont tellement grosses que je crains qu'on s'imagine que je suis moi aussi apte à tout inventer. Question d'économie d'espace, je ne donne qu'un exemple au début et à la fin de chaque texte copié/collé :

Revue <i>L'Infini</i> n°109, hiver 2010, pp. 34 à 46	J-M Lou, <i>op.cit.</i> , 2012, pp. 35 à 64
<u>Nombres</u> est une « machine textuelle » <sup>1</sup> dont je n'ai pas trouvé le mode d'emploi ; il me semble honnête de l'avouer avant de commencer à parler <i>quand même</i> du texte.	<u>Nombres</u> est une « machine textuelle » <sup>3</sup> dont je n'ai pas trouvé le mode d'emploi. Il me semble honnête de l'avouer avant de commencer à parler <i>quand même</i> du texte.
Le chinois est venu par la suite s'engouffrer dans cette ouverture et occuper (puisqu'il s'agit de se <i>reposer</i> de la langue trop connue) la place <i>vacante</i> .	Le chinois est venu par la suite s'engouffrer dans cette ouverture et occuper (puisqu'il s'agit de se <i>reposer</i> de la langue trop connue), la place <i>vacante</i> .
<i>L'Infini</i> n°111, été 2010, pp. 42 à 56	<i>Op.cit.</i> pp. 67 à 87
1 — <i>Le pays des lois</i> Si l'on fait exception de <i>Passion fixe</i> , qui inscrit dans le corps du texte plusieurs hexagrammes du <i>Yijing</i> , <i>Lois</i> sera le dernier livre de Sollers dans lequel apparaissent des caractères chinois <sup>2</sup> . Leur emploi est un peu différent de celui fait dans <i>Nombres</i> .	LE PAYS DES LOIS Si l'on fait exception de <i>Passion fixe</i> , qui inscrit dans le texte plusieurs hexagrammes du <i>Yijing</i> , <i>Lois</i> (1972) sera le dernier livre de Sollers dans lequel apparaissent des caractères chinois <sup>3</sup> . Leur emploi est un peu différent de celui fait dans <i>Nombres</i> .
Lu Xun apparaît une fois dans les écrits de Sollers, par l'intermédiaire de Simon Leys, auquel Sollers consacre un article, reproduit dans <i>Éloge de l'infini</i> :	Lu Xun apparaît une fois dans les écrits de Sollers, par l'intermédiaire de Simon Leys, auquel Sollers consacre un article, reproduit dans <i>Éloge de l'infini</i> (2001) :

L'Infini n°114, printemps 2011, pp. 49 à 71	Op.cit. pp. 132 à 163
<p>I. Les citations de Zhuangzi dans les romans Cet examen n'est pas exhaustif; je ferai des prélèvements significatifs, surtout dans <i>Passion fixe</i>, et aussi <i>Le Cœur absolu</i>, <i>Le Lys d'or</i>.</p>	<p>LES CITATIONS DE ZHUANGZI DANS LES ROMANS DE SOLLERS  Cet examen n'est pas exhaustif; je ferai des prélèvements significatifs, surtout dans <i>Passion fixe</i>, et aussi <i>Le Cœur Absolu</i>, <i>Le lys d'or</i>.</p>
<p>Sollers n'a jamais vraiment appris le taiji mais il possède la faculté de pouvoir s'insérer dans un groupe en train de le pratiquer et de suivre les mouvements, comme « Hervé » le fait sur le Bund. Ce trait m'apparaît caractéristique de la manière de Sollers de <u>s'insérer dans le flux des grands textes et d'en faire son bien propre</u>. Quant à la pratique de « respirer par les talons », il le fait naturellement : — On n'apprend rien, dit-il. — Parce que tout est déjà là ? — Oui<sup>88</sup>.</p>	<p>Sollers n'a jamais vraiment appris le taiji mais il possède la faculté de pouvoir s'insérer dans un groupe en train de le pratiquer et de suivre les mouvements, comme « Hervé » le fait sur le Bund. Ce trait m'apparaît caractéristique de la manière de Sollers de <u>s'insérer dans le flux des grands textes et d'en faire son bien propre</u>. Quant à la pratique de « respirer par les talons », il le fait naturellement : — On n'apprend rien, dit-il. — Parce que tout est déjà là ? — Oui<sup>88</sup>.</p>



Je sais gré à Lou de nous signaler qu'il est incompetent pour juger la « machine textuelle » (in *La Dissémination*, 1972, à propos de *Nombres*, 1968) mais que, la queue entre les deux jambes et les crocs élimés, il va quand même en parler, transi par le plaisir « de n'y rien comprendre ». Faute bien savourée est à moitié pardonnée, mais la comédie d'un tel aveu ne saurait nous aveugler — se reposer sur la manière de lire ne suffit pas, qui a envie de savoir ce qu'il lit doit gratter un texte jusqu'à l'os, qui désire chasser le mensonge se baladant sous ses fenêtres doit se munir des armes adéquates. Sollers/Derrida/Pleynet parlent et reparlent de la Chine sans la connaître, ce qui est sans importance « *puisque plus personne n'écoute ni ne lit vraiment.* » Le gentil Lou avoue que l'écrivain Lu Xun (魯迅, 1881-1936), considéré par Simon Leys comme le plus grand pourfendeur moderne de la bêtise humaine où qu'elle se trouve, n'apparaît qu'une fois dans les textes de Sollers, par la voix de Leys, à qui Sollers a consacré un article, « reproduit » dans *Éloge de L'Infini*. Or Lou omet de signaler que Leys a écrit, notamment dans le magazine *Lire* (n° 98, novembre 1983), un long article qu'il faut relire et ne pas oublier, intitulé *Sollerstises / pardon Sottises et vérités* sur la Chine.



Les efforts de Lou pour faire de « tout fouinart » un lettré chinois partent vite en couilles écrasées dans l'eau de boudin... et me permettent de révéler de nouveau un secret de Polichinelle. Dans cet article (p. 93), on peut retrouver un extrait de *Tel Quel* (n° 40, hiver 1970, p. 46) dans lequel « tout spectaculart » prétend avoir traduit dix poèmes de Mao Zedong à partir des originaux en caractères classiques (sans ponctuation et en colonnes). Cette mystification échappe bien sûr à Loulou, qui ignore que ces prétendues « traductions » se résument à quelques légères modifications apportées à celles de ces mêmes poèmes traduits par Paul Demiéville en 1965 et Guy Brossollet en 1969 (voir [ici page 28 à 39 de Philippe Sollers : la cavalerie médiatique spectaculaire du Bernard Tapie des lettres françaises](#) (la comparaison avec Tapie est de Debord).

Dans une lettre à Blanche Neige, datée du 7 juillet 1969 (*Lettres à Dominique Rolin, 1958-1980*, Éd. Gallimard, pp.160-161), Jim lui offre la traduction d'un poème de Mao Zedong (celle de Brossollet, mais sans mentionner son nom !), puis il ajoute :

Je te donne aujourd'hui un petit cours de poésie chinoise. Soit le poème de Mao-Tse-toung *Nuages d'Hiver* (1962). La traduction, qui vient de paraître à l'*Herne*, est la suivante<sup>1</sup> :

Et voici ma traduction à moi :

Je vous l'épargne, elle est à ce point ridicule qu'elle vous mettrait les larmes aux yeux ([voir le lien précité](#)). Sollers ne peut digérer les vers en chinois classique et il sauve la face en appliquant sa méthode habituelle : il « consulte » les traductions de deux sinologues qui eux ont su oublier leur moa face à Mao et mordille les fruits les plus goûteux. Sa méthode est bien rodée, récurrente, méthodique et systématique. Et calibrée sur le calendrier :

1<sup>a</sup>. **En 1969** paraît aux Éd. de L'Herne les *Poésies complètes* de Mao Zedong, traduites et commentées par Guy Brossollet, un sinologue aguerri qui a longtemps vécu en Chine.

1<sup>b</sup>. **En 1970** « tout braconnart » propose « sa » traduction de [dix poèmes de Mao Zedong](#) dans la revue *Tel Quel* n° 40 dont il est le patron aux Éd. du Seuil (traduction qualifiée de « belle » par le Directeur Gérant de la revue d'alors, Marcelin Pleyne, qui ne connaît pas le mandarin !). « Sa » traduction est calquée sur celles de Brossollet et Demiéville, et cette tromperie est republiée en 1974 dans *Sur le matérialisme. De l'atomisme à la dialectique révolutionnaire* [sic !] dans la coll. « *Tel Quel* » dont il est aussi le grand timonier au Seuil.

2<sup>a</sup>. **En 2015** paraît dans *La Pléiade* chez Gallimard *Anthologie de la poésie chinoise*, sous la direction du réputé sinologue et traducteur Rémi Mathieu, en collaboration avec une quinzaine de sinologues et traducteurs chevronnés.

2<sup>b</sup>. **En 2016** « apte à tout restituer » publie « son » roman *Mouvement* chez Gallimard, où il tripatouille à gogo un très grand nombre de poèmes de cette très récente *Anthologie*.

3<sup>a</sup>. **En 2019** paraît aux Éd. Payot et Rivages la première traduction intégrale et inédite en français de *Guiguzi, L'art de la persuasion*, texte traduit, présenté et annoté par Chen Lichuan et Michel Mollard.

3<sup>b</sup>. **En 2021** paraît *Légende* chez Gallimard où « tout bobart » « détrousse/décompose/recompose de larges extraits de cette traduction.

4<sup>a</sup>. **En novembre 2019** paraît *poésie etc.* aux Éd. L'Échappée, le premier livre (de 586 pages) d'une collection qui en comprendra cinq sur les fiches de lectures de Guy Debord.

4<sup>b</sup>. **En mars 2021** paraissent simultanément l'énigme autobiographie autolâtre de « tout maomoi » intitulée *Agent Secret*, ainsi que « son » roman *Légende* dans lequel les fiches de lectures de Debord, principalement celles sur la poésie chinoise, sont démembrées/retouchées/détournées/rafistolées à tire-larigot, sans aucune indication sur leur origine.

Voilà cher Loulou, la recette de votre bienveillant (ré)éditeur n'a rien de bien sorcier. Et je reconnais que, en évoquant « *la manière de Sollers de s'insérer dans le flux des grands textes et d'en faire son bien propre* », vous avez mis le bout de l'ongle du petit doigt sur le véritable mode d'emploi de la « *maChine textuelle* ». Allez encore un effort, cher Louloupé, et vous y étiez ! Cette manière de coloniser les textes d'autrui s'appelle du « parasitage littéraire » — « tout chinart » gruge/ronge/déforme le travail des autres pour en faire son bien mal acquis. Sa méthode s'inspire de cette grosse mouche qui dépose ses larves dans le giron des chenilles : la tachine (un insecte « tout à fait rusé » !). Avec un an ou deux de décalage, Sollers tôt « tout art » parasite le travail de traducteurs pointilleux et dénature l'héritage des grands sages et poètes chinois. Il s'est vraiment donné un mal de chiot pour tronçonner/raboter/rabouter les poèmes de Mao, ainsi que les textes de Guiguzi et les fiches de lectures de Debord mais vos louvolements, cher zozoulou, se résument à des genuflexions loufoques et vous empêchent de voir que « tout bozart » passe à côté du texte. Je vous pardonne néanmoins votre compétence embryonnaire, d'autant plus volontiers que vous ajoutez (p. 35) :

*Cela implique également un relâchement, lié à une autre qualité de lecture [!]. Libéré du besoin de comprendre [voilà ! tout s'explique], je me promène [sur un chemin qui ne mène nulle part ?] dans le texte comme dans un paysage, et je peux me livrer au plaisir de l'observation (je restreindrai celle-ci à la chose chinoise) [sic !], comme le Molly de Beckett dans la nature, « avec la joie de n'y rien comprendre ». Que vois-je ?*

C'est vraiment bien dit et je ne vois aucune nécessité d'ajouter quoi que ce soit à votre crasse aveu d'impuissance ! Chose certaine, démembrer des poèmes chinois / s'adonner à des « *prélèvements significatifs* » (!) / disséminer *Nombres* de caractères pour faire *Lois* ne fait pas de Sollers un clerc de haute volée. Sa « *maChine textuelle* » est construite en papier mâché et vous vous y êtes cassé les dents ! Vous avez cru que votre amour pour lui vous donnerait accès à sa chambre forte et vous avez quitté sa grand'kermesse avec les mains vides — votre naïveté me touche, nonobstant permettez-moi d'en faire des gorges chaudes et de poursuivre ma proie et ma voie pour lui faire dégorger ses manipulations désopi)lantes, ouvrir les oreilles des sourds et dessiller les yeux des aveugles (振聾發聵).

L'usine Sollers ronronne à plein régime grâce à ses techniques de production inspirées par les lignes d'assemblage de ce grand « *promoteur de la construction en série et de la standardisation des pièces* », Henry Ford (Fabrication Orchestrée et Répétée Démesurément) et appuyées par des campagnes de marketing proches de celles d'une campagne électorale (promesses solennelles et résultats décevants). Avant de faire l'assemblage de *Mouvement* (2016), « tout entier industriel » a trafiqué les traductions très récentes (2015) de nombreux poèmes chinois et reproduit de larges extraits de ce roman dans *L'Infini* (n°134, février 2016). Ce numéro intitule ces extraits du même nom que dans le roman car il s'agit d'une promotion prévente, une mise en bouche dont le titre devait bien sûr être mis en (re)vue. Mais dans les n°135 et 136, publiés plusieurs mois après sa sortie, de longs extraits y sont présentés comme de nouveaux textes. Ainsi le n° 135 regroupe quatre textes de *Mouvement* présentés sous le titre « Folies » sur la page couverture de la revue et non sous le titre *Mouvement* comme sur celle du n°134. Quant au n°136, la page couverture annonce sous Sollers un texte intitulé « *Poésie* », que l'on retrouve (pp.15-27) subdivisé en cinq parties tout simplement numérotées de 1 à 5, tandis que ces mêmes cinq textes dans *Mouvement* sont intitulés « *Chine 1* », « *Chine 2* », « *Fronde* », « *Lumières* » et « *Solitudes* », donc sans lien apparent avec *Mouvement*, alors que ce sont exactement les mêmes textes *bis repetita placent Sollers*. Comme toujours, tout est une question d'apparence chez Sollers, d'ars, d'assemblage sous de nouvelles étiquettes qui trompent le consommateur.

Le n° 137 ne nous parle plus de *Mouvement*... mais « tout caviar » y recycle son journal de 1998 sur 19 pages ; Jean-Luc Outers commet l'article « *La mémoire oubliée* » sur Dominique Rolin où sur 10 pages il est davantage question de Jim que de Rolin ; Nadine Cannelle commet un article de 5 pages qui sent bon « *L'inconscient selon Sollers* » ; Fabien Ribery nous livre un « entretien » de 10 pages avec Marcelin Pleyne intitulé « *De Tel Quel à L'Infini, 50 ans d'amitié* », qui commence avec la question « *En quoi consiste selon vous la liberté de Philippe Sollers ?* » et où le patron est porté au pinacle par son vice. Dans le n° 138 (hiver 2017), Sollers publie en avant-première des extraits de son nouveau roman « *Beauté* » et Yuning Liu consacre 40 pages à *La Chine chez Sollers* où les erreurs abondent (voir *infra* page 34). Dans le n°139 (printemps 2017), nous avons droit à un non-échange de 3 pages entre Jojo et Philou à propos du roman *Beauté* (intitulé « *Vers la beauté* » et déjà publié dans *L'Orient littéraire* de l'icelle), à une rebelote de 6 pages entre Roy et Phil (baptisée « *Beauté politique* » dans le magazine *Transfuge* de mars 2017), à une cassettes de 14 pages avec Haeronnis (déjà parue dans *Ligne de risque* en 2016) où Sollers glisse un long extrait de *Beauté* » (pas encore sorti en librairie !).

Et comme si ces paroles en l'air ne suffisaient pas, Marc Pautrel, le troisième mousquetaire de *Ligne de risque*, répond à une question de Vincent Jaury de la revue *Transfuge* par un article de 6 pages intitulé « *Sollers en mouvement* », dans lequel il qualifie Sollers de « *grand romancier, superbe styliste et penseur puissant.* » Et la douce Cannelle flatte son maître dans un article de 7 pages intitulé « *Poétique du réel* », puis renchérit en enjoignant le lecteur à lire « *Lacan Quotidien n°8, Spécial Sollers : L'OUBLIRE, 2011.* » « Tout piquart » n'est certes pas un « *grand romancier* », mais il faut lui accorder crédit et saluer ses talents de marionnettiste. Il ne devrait pas viser le Goncourt ou le Nobel (comme le recommandent sans relâche les courtisans qu'il publie dans *L'Infini*), mais s'inscrire au concours du Meilleur ouvrier de France auprès du ministère du Travail, de l'Emploi et de l'Insertion, dans le Groupe XVII des métiers du commerce et des services, catégorie « imprimerie ». Dans ce domaine, il est assuré de remporter haut la main la palme du Meilleur ouvrier du papier de France, toutes catégories confondues (papier Chine/papier-torchon/papier calque/papier-cache).

Sollers usine à la chaîne des pièces de rechange, se republie et édite ses compagnons du mérite. *Portrait du Joueur* (1984), *Un Vrai Roman - Mémoires* (2007) et maintenant *Agent Secret* (1921), ces trois autobiographies autolâtres (sans compter les bio écrites par ses coqs en pâte, notamment par Phil Forest) illustrent bien que « *puisque personne ne sait ce qu'il lit* », il en est réduit à pérorer et à se faire déifier par les membres du *fan club* réunis sous son enseigne. Mais la plus « belle » imposture me semble son échange épistollers avec sa complice, une arnaque conçue pour être déployée peu avant sa mort dans le but que tous



ceux/celles qui ne savent pas ce qu'ils lisent admirent sa « *belle âme* » magnifiée par les pâmoisons de la muse énamourée qui s'est prêtée avec grâce à ce jeu tramé pour la postérité. Il le dit lui-même à mots couverts (pour qui sait bien lire !) lors d'un énième « entretien » dont il a fait breveter la marque commerciale de l'arctique à l'antarctique auprès de l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle !! Je conseille donc vivement à tous les naïfs qui croient à l'authenticité des lettres d'accréditation programmées entre le Phil conducteur et l'égérieuse Dodo de lire attentivement (!) *Marie Claire* (Déc. 2018, p.116), où entre une publicité pour L'Oréal (*Revitalift Laser X3 Duo Anti-Âge*) et une autre pour la vaisselle Degrenne (*L'Art d'un Moment tant attendu*), Sollers précise le fond de son commerce avec elle :

« **L'axiome** »  
 « Arrêtez de me parler de couple », nous ré-  
 pète Philippe Sollers quand nous persis-  
 tons à employer ce terme: « C'était un  
partenariat. » Deux amants libres et indé-  
 pendants. Liés par un pacte, qu'ils appel-  
 leront « l'axiome » ou « le plan »: un lien  
 mystérieux, indissoluble, entre amour,  
 écriture, expérience intérieure et travail.

Ces missives sont donc le fruit d'un « **pacte** », d'un « **plan** » « *calculé pour avoir trait par trait, sa signification comme ensemble* », comme il l'avoue en parlant de ses écrits dans *La Guerre du Goût* (1996), un autre de ses nombreux assemblages de textes déjà publiés plusieurs fois ailleurs. Au demeurant, Marcelin Pleynet, son fidèle comparse depuis cinquante ans, le confirme (sans s'en rendre compte ?) dans *L'Infini* (n°143, automne 2018, p.113) — je m'adonne moi aussi au *cut-up*... mais sans changer un seul mot :

(ne vont-ils pas deux fois par an à Venise, où il écrit dans la chambre qu'ils ont louée à la pension Calcina, sur les Zattere, alors que de son côté Dominique Rolin écrit sur la terrasse de ladite pension).

Sollers lui-même, dans une lettre datée du 22 juillet 1968 (*Lettres à Dominique Rolin, op.cit.*, p.156), le dit et insiste deux fois plutôt qu'une en grosses lettres :

Enfin, la vie paraît simple puisque je t'aime et qu'il y a le PLAN — et qu'il y a toujours eu LE PLAN<sup>2</sup>.

Il ne s'agit donc pas d'un PLAN cul mais LE PLAN du culte de la personnalité dans les siècles des siècles — ces lettres de propagande, conservées par « tout placart » pendant plus de cinquante ans, sont de toute évidence destinées dès leur immaculée conception à la rénovation de leur vie intérieure / à l'adoration de « tout bobart »/ à l'intoxication de ses ouailles *ad vitam aeternam*. Existe-t-il un autre écrivain qui fut assez infatué pour poublier *ante humus* ses billets doux et ses cartes postales ? Bref, cette correspondance est une escroquerie comme il en existe bien d'autres dans les annales des classiques de la littérature et ce depuis les *Veda* et les *Écritures*. Les échanges casanovains avec Rolin se révèlent une partie essentielle de « l'axiome », l'une des pièces majeures de sa « machine textuelle » conçue dans le vain espoir de s'édifier un mausolée littéraire : de l'aube au crépuscule, qu'il neige ou qu'il grêle, Hélios fait le paon devant Héloïse.

<i>La Guerre du Goût</i> , éd. Gallimard, 1996, p. 14	<i>Éloge de L'Infini</i> , éd. Gallimard, 2001, p.1109
titutionnelle. <u>Il n'est pas un « recueil » de textes déjà publiés mais un véritable inédit puisqu'il a toujours été calculé pour avoir, trait par trait, sa signification comme ensemble.</u>	Un assez grand nombre de textes ont été périodiquement publiés dans <i>Le Monde</i> et <i>Le Monde des Livres</i> . Cependant, <u>rien n'a jamais été écrit ou parlé sans penser à un livre qui, par définition, n'aurait pas de fin.</u>

*La guerre du Goût* et *Éloge de L'Infini* permettent à Philou de plastronner une fois de plus. Dans l'intro de son Ragoût, il cite la provenance de neuf textes et ajoute : « *Enfin la plupart des autres titres viennent d'une publication régulière dans le journal Le Monde, à Paris. Mon remerciement s'adresse donc au Monde des livres qui m'a permis cette liberté, et particulièrement à Josyane Savigneau qui en a été l'inspiratrice.* » (p. 677) Contrairement à ce qui est claironné, il s'agit bien d'un collage de ragots déjà publiés. De même, dans un seconde fournée de la même farine, *Éloge de L'Infini* (2001), il avance pompeusement que « ... rien n'a jamais été écrit ou parlé sans penser à un livre qui, par définition, n'aurait pas de fin. » Mais ces confidences ont au moins le mérite de confirmer qu'il n'en va pas autrement avec l'imposture épistollers où tout a toujours été calculé par « apte à tout coucher sur papier » pour « avoir,

*trait par trait, sa signification comme ensemble.* » Tout a donc été conçu de pied en cap et de longue main pour façonner une stratégie pensée en termes de marchandisage, afin « *qu'on partage l'amour qu'il se porte à lui-même* » (voir *infra* pp. 59-60).

Nous avons là la version littéraire du système du culte de la personnalité mis en place par Mao en son temps et aujourd'hui par Poutine et Kim Jong-Un, entre autres. Il s'agit d'un outil de propagande standardisée placé en orbite autour du Sollers afin de faire passer cette vieille étoile pour un nouvel astre dans le firmament des lettres françaises, que dis-je, de la littérature intergalactique. *L'Infini* n'est rien d'autre qu'un atelier d'assemblage de pièces d'autopromotion où tout est pensé en fonction de LUI / un moulin construit pour répandre numéro après numéro des cancons glorifiant sa personne et son œuvre. Debord a fait de lui un portrait décapant que je vous sou mets (sans rien altérer... mais avec quelques commentaires [bien crochetés], p.1111). A vous de juger :

Le pro-situ, *carriériste* qui se sait sans moyens, est amené à afficher d'emblée la réussite totale de ses ambitions, atteintes par postulat le jour où il s'est voué à la radicalité : le plus débile foutriquet assurera qu'il connaît au mieux, depuis quelques semaines, la fête, la théorie, la communication, la débauche et la dialectique [*De la contradiction* de Mao Zedong, voir plus bas] ; il ne lui manque plus qu'une [grande] révolution [culturelle et un voyage en Chine de trois semaines] pour parachever son bonheur. Là-dessus, il commence à attendre un admirateur, qui ne vient pas. On peut faire remarquer ici la forme particulière de mauvaise foi qui se révèle dans l'éloquence par laquelle cette platitude se rengorge [*Comment j'ai été Chinois*]. D'abord, c'est là où elle est le moins pratique qu'elle parle le plus de révolution [de salon] ; là où son langage est le plus mort et le plus coriace qu'elle prononce le plus souvent les mots de « vécu » et de « passionnant » [la correspondance Sollers-Rolin] ; là où elle manifeste le plus d'infatuation et de vaniteux arrivisme [autobiographies et « articles » à sa gloire], elle a tout le temps à la bouche le mot de « prolétariat » [ou de « réfractaire »]. Ceci revient à dire que la théorie révolutionnaire moderne, ayant dû faire une *critique de la vie tout entière*, ne peut se dégrader, chez ceux qui voudront la reprendre sans savoir la pratiquer, qu'en une idéologie totale qui ne laisse *plus rien de vrai* à aucun des aspects de leur pauvre vie.

<i>Légende</i> , p. 63	<i>poésie etc.</i> , pp. 462, 417, 481-2-3
<p>Les 3 bouts de distiques suivants chez Debord proviennent de 3 poèmes différents éloignés de 45 pages pour les 2 premiers et de 64 pages pour les 2 autres. Chez « apte à tout (re)produire » ils se suivent d'un seul tenant :</p> <p>Le même poète chinois écrit des choses comme ça :            « Étant mortel, je demande seulement que ma jeunesse demeure. »            Ou bien :            « Ce que je désire ici-bas, c'est d'épuiser toutes les joies. »            Ou bien :            « Hôte de la rivière, rejetant les soucis, J'accompagne le vol des mouettes. »</p>	<p>Étant mortel, je demande seulement que ma jeunesse demeure.            &lt;p. 128&gt;</p> <p>Ce que je désire ici-bas, c'est épuiser toutes les joies.            (...)</p> <p>Les trois essais de traduction suivants sont de Debord à partir d'un mot à mot d'Alice Debord, alors étudiante à Langues Orientales :</p> <p>Mais moi, hôte d'une rivière, oubliant les soucis<sup>m</sup>, je vais avec les mouettes blanches.            Mais moi, hôte d'une rivière et de foubli, j'accompagne les mouettes blanches            Et moi, l'hôte de la rivière, rejetant les soucis, je ne suis que les mouettes blanches</p>

Sollers enfile sur plusieurs pages de *Légende* des dizaines de citations, entre autres de poètes chinois, tous piquées en douce dans le recueil des fiches de Debord. Plus de trois siècles avant notre ère, le Maître de la Vallée du Diable disait tantôt « *des trucs comme ça* »... et ici « *Le même poète chinois [qui] écrit des choses comme ça* » reste encore sans nom ! S'il avait consulté le texte source au lieu de copier bêtement la traduction de Georgette Jaeger (in *Les Lettrés chinois. Poètes T'ang et leur milieu*, Neuchâtel à la Baconnière, 1977), « tout

avatart » aurait découvert que ce vers provient du célèbre poème de Li Bai, 將進酒 « *Qu'on apporte [serve/offre] le vin* » (litt. désirer ou prendre/boisson alcoolisée). Les traducteurs occidentaux traduisent tous *jiu* 酒 par « vin » — le chinois classique étant monosyllabique, un mot court respecte mieux la métrique et permet de ne pas briser le rythme avec une note explicative. Notons que *jiu* est un terme générique qui s'applique à toutes sortes de boissons fermentées et qu'en ces temps reculés il désignait plus souvent qu'autrement de l'alcool de riz ou de millet.

Sollers apporte sa touche : il ajoute des guillemets et un « d' » devant ajouter ! Toujours est-il que ce célèbre distillé / pardon distique se lit 人生得意順盡歡, litt. : « être humain/vie/ obtenir/satisfaction/suivre [le courant, à sa guise] ou profiter de/épuiser/joye ». En l'état, « *ce que je désire* » est trop personnel, or ce vers est neutre et donc « *dans la vie d'un homme* » (人生, litt. « être humain/vie) convient mieux. Le verbe « désirer », commun dans la poésie de l'époque, n'est pas ici utilisé, mais « obtenir satisfaction » 得意 (litt. « obtenir [satisfaire son] intention »). Des dizaines de traducteurs ont levé le coude et se sont tourné la langue vingt fois en dégustant ce poème — Tchang Fou-jouei / Paul Jacob / Maurice Coyaud / Jacques Pimpaneau / Florence Hu-Sterk / Hervé Collet / Cheng Wing Fun et... d'un doigt de fée veuillez googler pour rencontrer les autres ! Voici ma traduction : « *La vie humaine* 人生 *obtient satisfaction* 得意 *en poursuivant* 順 *et épuisant* 盡 *les plaisirs* 歡. » Ce poème est heptasyllabique et j'ai rendu les sept caractères par sept mots, respectant ainsi le monosyllabisme ; mais langue de Grevisse oblige, j'ai dû unir le tout avec quelques articles et ne pas renoncer aux mots de liaison dans le but d'améliorer Li Bai. Mais trêve de comparaisons, continuons notre vol au-dessus d'un nid de coucou et rigolons en nous régaland des vora-citations de Philou.

<p>Philippe Sollers <i>Légende, op. cit., 2021, p. 63</i></p>	<p><i>Guy Debord, poésie etc., op. cit., 2019, pp. 415</i> deux fois, 446, 466, 453, 458 deux fois</p>
<p>Note : « <i>Et il continue...</i> », c'est-à-dire « <i>le même poète qui écrit des choses comme ça</i> » dans l'encadré précédent, donc en théorie Li Bai, alors qu'en réalité seuls les 1<sup>er</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> morceaux ici à droite proviennent de Li Bai, tandis que les autres sont respectivement de Liu Changqing (劉長卿, 709-785) et Du Fu (杜甫, 712-770).</p> <p>Et il continue de plus belle : « J'habite le palais de la vie-sans-fin. » Ou encore : « Les vivants sont des voyageurs, Les morts sont rentrés chez eux, Un bref passage entre ciel et terre, Et nous retournons à la poussière. »</p> <p>N'empêche que, malgré l'hystérisation générale du ressentiment et de la haine, « La seule chose qui demeure est le grand fleuve ». Et maintenant, quelques précisions amoureuses : « L'oiseau Youen n'abandonne jamais sa compagne, La fleur du soir est toujours fidèle à la nuit. » Ou bien : « Dans le pavillon que la nuit a bleui, nous admirons les danseuses, Sourire au vent du printemps, danses en robes légères, L'une arrive tout à coup, et repart comme l'éclair, L'autre, pour un retour sans parole et un départ sans adieu,</p>	<p>Et, surtout, les deux derniers ci-dessous sont du grand poète Qu Yuan (屈原) qui a vécu de -343 à -299, soit <i>grosso modo</i> mille ans avant Li Bai !</p> <p>Les vivants sont des voyageurs les morts sont rentrés au foyer<sup>522</sup> un bref passage entre ciel et terre et nous retournons à la poussière. &lt;p. 100&gt;</p> <p>Le morceau précédent et le suivant (p. 415) sont séparés de 13 lignes dans l'original et appartiennent à deux poèmes et poètes différents (Liu Changqing et Dufu, et non pas Li Bai), accolés ensemble dans <i>Légende</i> à gauche :</p> <p>La seule chose qui demeure c'est le grand fleuve. &lt;p. 115&gt;</p> <p>Loiseau youen n'abandonne jamais sa compagne; La fleur du soir est toujours fidèle à la nuit.</p> <p>Et nous, dans le pavillon que la nuit a bleui, nous admirons les danseuses.</p> <p>Sourire [au vent] du printemps, danse en robe légère!</p> <p>Les deux distiques suivants sont accolés dans <i>Légende</i>, mais séparés par 4 distiques et présentés en ordre inverse dans le poème de Qu Yuan :</p> <p>Elle arrive tout à coup et repart comme un éclair.</p> <p>Retour sans parole, départ sans adieu,</p>

L'emprunt de Sollers (p. 63) est donné d'un seul tenant, alors que les sept morceaux aboutés (avec les modifications et détournements d'usage) proviennent de cinq pages très éparpillées chez Debord. Puis « tout entier rusé » se surpasse en changeant, dans l'un des rares poèmes courts de Li Bai (701-762, aussi traduit ci-haut par Georgette Jaeger), « *au foyer* » par le banal « *chez eux* » ! Après nous avoir mis (p. 62) sur la piste de Li Bai, il cherche à effacer ses empreintes et commence à la page suivante un nouveau développement avec

« *La seule chose qui demeure c'est le grand fleuve* ». Or ce distique, extrait d'un autre poème traduit par Jaeger, n'est pas de Li Bai mais de Liu Changqing, comme l'indiquent les fiches de Debord... et Sollers supprime un « c' » à « c'est » ! Il poursuit avec les distiques « *Et maintenant, quelques précisions amoureuses...* » et « *L'oiseau Youen...* », qui ne sont pas de Li Bai non plus mais de Du Fu ; le nom de ces trois poètes n'est jamais précisé, pas plus que celui du traducteur, (le marquis !) Léon d'Hervey de Saint-Denys (1822-1892), détenteur de la chaire des langues et littératures chinoises, tartares et mandchoues au Collège de France de 1874 à 1892 (ces distiques sont extraits, précise la fiche de Debord, des *Poésies de l'époque Thang [Tang], VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles de notre ère, traduites du chinois pour la première fois, avec une étude sur l'art poétique en Chine et des notes explicatives*, Amyot Éditeur, 1862). Foudroyé par une soudaine inspiration, Sollers ajoute un « Y » à « youen » et substitue une virgule au point-virgule du noble sinologue. Debord a rendu la traduction complète de celui-ci sans en changer une seule lettre, alors que notre réfractaire à tout crin, accro au dico latin-français, nous prouve encore une fois qu'il est « tout entier piquart » !

## **L'oiseau youen (2) n'abandonne jamais sa compagne ; La fleur du soir (3) est toujours fidèle à la nuit.**

Le détournement se poursuit avec « *Dans le pavillon que la nuit a bleui, nous admirons les danseuses, Sourire au vent du printemps, danses en robes légères.* » Or, ces deux distiques raboutés par Sollers sont éloignés de 13 pages chez Debord ! Le premier, p. 466, a été traduit par Georges Soulié de Morant (in *La Passion de Yang Kwé-Feï*, L'Édition d'Art Piazza, 1924, p. 90), tandis que le second, p. 453, se trouve dans *Homme d'abord, poète ensuite* (traduit du chinois par Lo Ta-Kang, Éd. de la Baconnière, 1949, pp. 126-127).

Donc, deux distiques appartenant à deux poèmes différents et traduits par deux personnes distinctes à 25 années d'intervalle ont été forcés de s'accoupler par « apte à tout (re)produire », avec *of course* quelques « améliorations » *made in Sollersie* : les crochets encadrant le [vent] pour signifier que ce caractère n'apparaissait pas en chinois ont été supprimés, deux « s » ont été ajoutés en guise de froufrous à « *danse en robe légère* » et le point d'exclamation omis ! Et j'en passe, le lecteur attentif pourra aisément repérer toutes les retouches mal ficelées du *patchwork* qui atteint le sommet de l'incongruité en faisant passer Qu Yuan pour Li Bai, deux poètes séparés par dix siècles !

Philou mélange et recolle les morceaux de son puzzle, « tout art » pour art prend son pied dans l'or des autres en le faisant passer pour (soller)sien. Le passage suivant de *Légende* est tout d'un tenant, alors que chaque pièce du collage provient de huit distiques de différents poèmes, répartis sur sept pages dans le désordre de leur apparition dans les fiches de Debord et soudés tous ensemble par fusion Sollers. En outre, seul « *Noyons ensemble la tristesse...* » est de Li Bai, les autres sont respectivement de Qu Yuan précité, puis de Li Yu (李漁, 1610–1680... neuf siècles après Li Bai !), Tao Qian (陶潛, 365-427, mieux connu sous le nom de Tao Yuanming, 陶淵明, trois siècles avant Li Bai !) et de Du Fu.

<i>Légende</i> , p. 64, d'un seul tenant	<i>Poésie etc.</i> , pp. 458 deux fois, 456, 459, 437, 418, 452, 436
<p>Est comme le cyclone, et a pour bannière les nuages. » On ne choisit pas, on est choisi : « La grande salle regorge de belles femmes, Elle seule, soudain, m'accorde un sourire doux. »</p> <p>Comme « la conversation d'un soir vaut mieux que dix années d'études, Le sage se retire dans l'ombre quand le désordre règne ».</p> <p>La Voie lactée s'appelle « la Grande Rivière », et, dans le silence, « Chacun et chacune regarde monter la nuit transparente ».</p> <p>Que faire? Rien d'autre que « chanter l'ivresse du temps, en noyant la tristesse de dix-mille générations ».</p> <p>Si on ne s'enivre qu'à demi, ça s'appelle « peindre le tigre ».</p>	<p>Elle a pour voiture le cyclone et pour bannières les nuages. <b>La grande salle regorge de belles femmes, Elle seule soudain m'accorde un regard doux.</b> S'il en est ainsi, cela vérifie le dicton: Mieux vaut une conversation d'un soir que dix années d'études. - &lt;p. 63&gt; - Un sage se retire dans l'ombre quand le désordre règne sur la terre. Mais nous vivons aujourd'hui dans un monde <b>parmi les noms chinois de la voie lactée: Tchang Ho = le long fleuve / la longue rivière? - p. 179</b> Dans le silence, chacun regarde monter la nuit transparente <b>Noyons ensemble la tristesse de dix mille générations.</b> <b>Les expressions tirées des poèmes: peindre le tigre (s'enivrer à demi)</b></p>

« Peindre le tigre » est une note tirée des fiches de Debord sur d'Hervey-Saint-Denys, qui dans une étude (« *L'art poétique et la Prosodie chez les Chinois* », dans son ouvrage susmentionné sur la poésie Tang, page XCIII) explique le sens de certaines métaphores :

**Un peintre célèbre pour la fougue avec laquelle il savait représenter des bêtes féroces, et surtout des tigres en furie, ayant eu également la réputation de boire beaucoup avant de saisir le pinceau, hoa hou, peindre le tigre, signifie s'enivrer à demi.**

J'ajoute que 畫虎 « peindre/tigre » sont les deux premiers caractères d'un vieux diction qui va comme un gant à « tout entier renart » : 畫虎不成反類狗者也, « Dessiner un tigre et ne pas réussir à le faire ressembler à un chien. »

Cette expression nous vient du lettré Fan Ye (範曄, 398-445) — dans son *Livre des Han postérieurs* (後漢書) sur l'histoire des Han orientaux (東漢, 25-220), il relate les remontrances adressées par le chef des armées Ma Yuan (馬援, -14 à +49, *alias* « Général qui soumet les vagues », 伏波將軍) à ses neveux Ma Yan (馬嚴) et Ma Dun (馬敦), lesquels avaient présumé de leurs forces en voulant imiter deux nobles figures de leur temps : l'incorruptible et majestueux (廉公有威) commandeur (太守, ou préfet) Long Bogao (龍伯高) et le paladin épris d'équité (豪俠好義) devenu « superviseur des cavaliers » (越騎司馬), *i.e.* le ministre de la Guerre, Du Jiliang (杜季良). Redoutant peut-être les feulements de ce tigre mal dessiné en chien, Ma Yuan a pondu une formule mieux réussie 刻鵠不成尚類鶩者也, « Sculpter un cygne et ne pas réussir à le faire ressembler à un canard. »

Nous retrouvons là le portrait de Sollers, ce « tout cancanart » faux-laqué de la littérature française. Notons que Victor Hugo, dans son article *Philosophie* (in *Tas de pierres, Œuvres complètes, op. cit.*, p. 303), apporte de l'eau au moulin Sollers, sous le sourire amusé de Ma Yuan :

N'imitiez rien ni personne. Un lion qui copie un lion devient un singe.

Sollers continue dans *Légende* avec un autre passage tout d'un tenant mais dont les éléments proviennent de cinq bouts de distiques séparés par 46 pages, dans l'ordre inverse des cinq pages où ils apparaissent dans les fiches de lecture de Debord :

<i>Légende, op.cit.</i> , p. 64,	<i>poésie etc.</i> , pp. 482, 465, 438, 437, 436
L'homme du Tao attend ainsi son immortalité, que, pourtant, il possède déjà. <u>Le voici sur la colline de l'Ouest, où « le vent pourchasse la pluie », mais il peut se reposer sur une balustrade embaumée où la rosée abonde.</u> Bref, il est partout chez lui en restant ailleurs. S'il vous parle, c'est par allusions constantes, ne mettant jamais en doute votre érudition ni vos connaissances historiques.	<b>L'homme de l'immortalité vit dans l'attente,</b> Sur la colline de l'Ouest, le vent pourchasse la pluie.
Et il en rajoute : « <u>Écarter le bruit des flots</u> » signifie « se livrer à une consolation élevée », « <u>Nouer l'herbe</u> » veut dire « entretenir une longue reconnaissance ». Il parle donc une langue connue des seuls initiés.	Le vent du printemps souffle sur la balustrade embaumée ; la rosée s'y forme abondamment.  La science historique du lecteur n'est jamais mise en doute par un auteur chinois <sup>858</sup> . – p. 252  à demi) – le bruit des flots (les consolations de morale élevée) – nouer l'herbe (garder une longue reconnaissance).

« Apte à tout confondre » n'a pas seulement entrepris de « *refonder la littérature française* », mais la chinoise aussi ! « *L'homme de l'immortalité vit dans l'attente* » est un essai de traduction de Debord à partir d'un brouillon mot à mot d'Alice Debord. « *Sur la colline de l'Ouest...* » n'est pas de Li Bai mais de Li Ho (李賀, 791-817) ; la remarque suivante non plus, elle provient d'une note de lecture de Debord tirée de l'ouvrage de notre marquis (p. 252) :

**La science historique du lecteur n'est jamais mise en doute par un auteur chinois.**

*Idem* pour « le bruit de flots... » et « nouer l'herbe... », deux expressions soulignées par Debord, comme celle précédemment citée à propos de « peindre le tigre », extraites non pas de poèmes annotés mais de diverses métaphores expliquées par le marquis dans son chapitre « *L'art poétique et la Prosodie chez les Chinois* » (p. XCIII) :

Une pièce de vers devenue classique, renfermant, à propos d'un naufrage, des pensées de haute morale exprimées en style élevé, *choui ching*, le bruit des flots, a pris le sens de leçons de sagesse. Un roi de l'antiquité s'était conduit généreusement vis-à-vis d'une jeune femme. Courant, plus tard, de grands dangers dans une bataille décisive, il vit tout à coup surgir un vieillard, qui fit rouler sur le sol le plus acharné de ses adversaires, en nouant rapidement les grandes herbes entre les pieds de son cheval. Ce vieillard, dit la légende, lui apparut en songe la nuit suivante et lui apprit qu'il était le père de la jeune femme généreusement traitée par lui. Nouer l'herbe, signifia dès lors garder une longue reconnaissance.

« Tout entier industriel » conclut ce passage de *Légende* à oublier au plus vite en disant que celui qui a tenu ces propos « *doit être un natif de Wuhan, donc porteur d'un virus mortel* »... « Tout corbillart » manque de décence et n'hésite pas à se payer la tête des macchabées :

Nul doute que ce sociophobe extravagant serait tenu, de nos jours, en Occident, pour raciste, anti-sémite, misogyne et homophobe. Il doit être natif de Wuhan, donc porteur d'un virus mortel.

Sollers fait peut-être ici allusion à William Burroughs (« *language is a virus* »). Mais pourquoi ne tire-t-il pas son chapeau à la cheffe des urgences de l'hôpital central de Wu Han, Ai Fen (艾芬) et à l'ophtalmologue Li Wenliang (李文亮, décédé de la Covid), qui dès décembre 2020 ont averti leurs collègues sur la dangerosité d'un nouveau virus s'apparentant au syndrome respiratoire aigu SARS, avant d'être forcés de garder le silence sous la menace de peines sévères ? Un temps précieux aurait pu être gagné et la pandémie peut-être endiguée plus rapidement si l'État-Parti unique et inique avait laissé les experts s'exprimer librement au lieu de se préoccuper davantage de son image que de la vérité scientifique.

Au demeurant, il se peut que le virus Covid-19 soit dû à du copier/coller — la technique dite « gain-de-fonctionnement » consiste en effet à couper/coller certains gènes néfastes à une structure moléculaire afin de favoriser une mutation cellulaire plus dangereuse dans le but d'élaborer de nouveaux traitements plus efficaces... et elle n'est pas sans analogie avec la pratique de Sollers qui découpe et juxtapose à la pelle-mêle des bouts de phrases empruntés ! Or le laboratoire de virologie P4 de Wu Han utilisait justement cette technologie depuis 2013 et l'a appliquée sur un virus de chauve-souris quasi identique à celui du Covid-19. Il est donc plausible que grâce à ce copier/coller destiné à « améliorer » l'original, l'on ait créé la Covid-19, lequel se serait par accident ou négligence « évadé » dudit laboratoire. La science nous enseigne donc que le mécanisme utilisé par « apte à tout (re)produire » pour publier en série des *patchworks* de sentences copiées/collées/trafiquées et des biographies avec les mêmes

hommages et produits d'entretiens régénérants s'apparente au procédé de biosynthèse du virus Covid-19 à l'œuvre dans la réplication de lui-même. Quant aux chimères qu'il caresse, je voudrais bien leur couper les spicules et éradiquer les spéculations qui biaisent voire contaminent sa lecture.

Sollers utilise encore les fiches de Debord pour se parer d'un vernis de taoïsme qui est selon lui « *un art de l'oubli profond* ». Puisque « *plus personne ne sait ce qu'il lit* », je vous offre donc ce collage en vous exhortant néanmoins à « *l'oublire* » :

<i>Légende</i> , p. 66	<i>poésie etc.</i> , p. 451
Le taoïsme est, en effet, un art de l'oubli profond. « Trouver l'oubli » est une formule taoïste typique. Elle n'a pas le sens courant d'oublier, mais d'effacer un surcroît inutile de mémoire.	Les savants et les sages de l'antiquité n'ont eu que le silence et l'oubli pour partage.

Debord s'intéresse à Confucius et donc « apte à tout refondre » aussi. Dans le chapitre intitulé « *Qui* », Sollers nous donne la clé, comme s'il voulait se justifier tout en nous bourrant le mou, du rôle qu'il accorde au détournement :

<i>Légende</i> , p. 103	<i>poésie etc.</i> , p. 479
<p>Je gagne du temps en écrivant ce livre, comme vous en gagnez en le lisant. Nous nous sommes trouvés. Enfin un roman où il y a des tas de choses à apprendre ! Ça vous change de la déferlante habituelle psycho-sexo-sociale ! L'auteur mérite donc cet éloge de Confucius : « Celui qui sait réchauffer l'ancien pour comprendre le nouveau mérite d'être considéré comme un maître. »</p> <p>La formule rectifiée de Confucius devrait être : « Celui qui sait trouver le nouveau dans le cœur brûlant de l'ancien peut être considéré comme au-dessus des lois. »</p>	<p>II.11. Le sage dit: Celui qui étudie de nouveau ce qu'il savait déjà, pour en tirer des conclusions nouvelles, est digne d'enseigner.</p> <p>L'éloge de Confucius à gauche, est un copié/collé de la traduction dans <i>Philosophes confucianistes</i>, textes traduits, présentés et annotés par Charles Le Blanc et Rémi Mathieu, La Pléiade, Éd. Gallimard, 2009, p.45 :</p> <p>II-11. Le Maître dit: « Celui qui sait réchauffer l'ancien pour comprendre le nouveau mérite d'être considéré comme un maître. »</p>

L'on ne peut nier que Sollers « *gagne du temps en écrivant ce livre* » puisqu'il n'est qu'un bidouillage de poèmes classiques, un montage de bouts de sentences copiés/collés dans un désordre arbitraire pour faire l'original au lieu de respecter l'original. « Tout art » se campe en adepte de la lecture éclair et se convainc que ses collages nous apprendront « *des tas de choses* » tout en nous évitant de lire les textes magistralement traduits où il puise à sa guise. Sollers se couvre d'éloges, fidèle aux préceptes en vigueur dans *L'Infini* et repris dans ses recueils bourrés de litanies et de causeries. Il se prend pour Dieu et le Saint-Esprit en même temps — il s'imagine œuvrer à la transsubstantiation littéraire en transformant les écrits des autres en *ave verum corpus*, alors qu'en réalité son art d'assembler des bribes éparses n'est qu'un piètre ersatz illustrant qu'il se préfère lui-même aux grandes œuvres où il farfouille et fait bombance. Il rectifie la formule de Confucius pour l'adapter à notre temps ; or plutôt que d'inonder le marché en se republiant avec frénésie, « tout entier peinant » aurait dû lire et relire *Les Entretiens* (論語), car les paroles du Maître sont toujours brûlantes d'actualité sans que besoin soit d'y changer un seul caractère :

孔子曰益者三友損者三友友直友諒友多聞益矣友便辟友善柔友便佞損矣, « *Confucius dit : Il y a trois sortes d'amitiés bénéfiques et trois sortes d'amitiés nuisibles : les amis droits, sincères et érudits sont bénéfiques ; les amis flatteurs, opportunistes et beaux parleurs nuisibles.* »

放於利而行多怨, « *Qui n'agit que pour son profit s'attire beaucoup d'antipathies.* »

君子懷刑小人懷惠, « *L'homme de bien embrasse la loi ; l'homme de peu embrasse les faveurs.* »

君子喻於義小人喻於利, « *L'homme de bien estime ce qui est juste ; l'homme de peu son intérêt personnel.* »

不患人之不己知患不知人也, « *Ne t'afflige pas d'être méconnu des hommes ; crains [plutôt] de les méconnaître.* »

君子求諸己小人求諸人, « *L'homme de bien exige de lui-même, l'homme de peu exige des autres.* »

己所不欲勿施於人, « *Ce que tu ne désires pour toi-même ne l'impose pas aux autres.* »

L'éthique de Confucius est universelle et Sollers devrait se dispenser de l'interpréter en fonction de ses lubies, sous le prétexte de « *trouver le nouveau dans le cœur brûlant de l'ancien* » — tout y est bien et sagement dit sans que « *tout entier reniflant* » ne vienne y mettre son groin pour la dénaturer. On peut même affirmer que la dernière citation est l'ancêtre de l'impératif catégorique du « *vieux chinois de Königsberg* » (dixit Nietzsche), coulé dans le béton des *Fondements de la métaphysique des mœurs* : « *Agis comme si ta maxime d'action devait pouvoir par ta volonté être érigée en loi universelle de la nature.* » (« *Handle so, als ob die Maxime der Handlung durch deinen Willen zum allgemeinen Naturgesetze werden sollte.* »)

L'enseignement de Confucius consiste en une éthique pragmatique, utile dans tous les actes quotidiens ayant cours ici-bas, et les commentaires sollersiaques avec tambours et trompettes et grand renfort de tambouilles et tromperies ne servent qu'à l'embrouiller. Cette morale est tournée vers la société et entièrement vouée au souci du prochain ; celle de « *tout entier art* » est recroquevillée sur elle-même et se limite à l'étalage de son moi et à de vagues prétentions politico-sociales. Le Dao de Sollers n'est qu'une posture superficielle pour ses quelques *followers* et réfute les préceptes de Lao zi (老子), qui vécut au même siècle que Confucius et qui, dans *Le Livre de la Voie (Tao) et de la (ou de sa) Vertu (道德經)*, affirme :

自見者不明自是者不彰自伐者無功自矜者不長, « *Celui qui se fait voir ne brille pas ; celui qui s'approuve lui-même ne s'illustre pas ; celui qui se vante n'a point de mérite ; celui qui s'autolâtre ne perdure pas longtemps.* » Par conséquent, conclut-il, 故有道者不處也, « *Celui qui possède la Voie [Dao/Tao] ne se plaint pas dans cet état.* »

Or tout le système Sollers tourne autour d'une fixation narcissique — l'auteur est avant tout hanté par son image, il s'encense à tour de bras et ne respecte en rien les exhortations de Lao zi qu'il s'efforce d'*oublier* ! Le taoïsme prône l'effacement de soi et l'humilité, tandis que « *tout ringart* » chante et fait chanter ses louanges dans tous ses écrits et produits d'entretiens où sa suffisance s'étale à longueur de page.

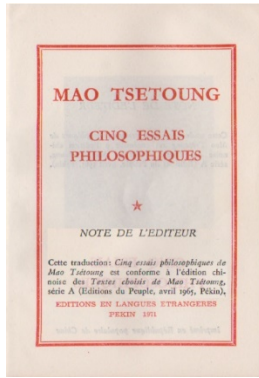
Une autre grande figure du taoïsme, Huainan zi (淮南子, 179-122, de son vrai nom Liu An, 劉安), nous indique dans son ouvrage éponyme la direction à suivre pour s'approcher du Dao, de la Voie :

知此之道不可求於人斯得諸己也, « *Pour connaître ce Dao il ne faut pas le quémander aux autres mais le trouver en soi.* »

Il me semble s'adresser à Sollers lorsqu'il énonce : 能有名譽者必無以趨行求者也, « *Est capable de renommée celui-là seul qui ne court pas après.* » Avant de lui réserver une dernière flèche :

故道術不可以進而求名而可以退而修身, « *Par conséquent, l'art du Dao ne consiste pas à se mettre de l'avant et à rechercher la célébrité, mais à se tenir en retrait afin de se perfectionner soi-même.* »





« Tout entier industriel » mise sur la quantité, en écho aux lignes jadis (sur)volées dans la traduction française en 1971 du petit *Livre Rouge* de Mao... qui lui remâchait Engels (« *Dialectique. Quantité et qualité* », in *Anti-Dühring*), à savoir que l'accumulation quantitative finit par se métamorphoser en un changement qualitatif. Ainsi un *big lie* répété cent fois finit par être pris pour une vérité par ceux qui ne savent pas ce qu'ils lisent, au point que Sollers se permet d'affirmer que sa grande « ingéniosité dans l'action et dans la pensée » lui permet de réchauffer l'ancien pour en faire une fricassée, alors qu'il ne fait qu'enfoncer les portes déjà grandes ouvertes d'une littérature qui se suffit à elle-même sans ses outrages et accommodements.

Dans *Beauté* (Éd. Gallimard, 2017), « tout bobart » parle comme d'habitude de lui-même et, dans le chapitre intitulé INFINI (*what else !*), il s'accoutre (p. 205) d'un bonnet de mathématicien pour commenter *Les principes du Calcul infinitésimal* de René Guénon (1946, réédité en 2016 chez Gallimard) — après quelques pages sur la phénoménologie du maquillage, il conclut : « *La différence entre quantité et qualité s'accomplit par un passage à la limite dans une intégration supérieure. Invisible et imperceptible, ce calcul se poursuit sous le règne de la Quantité, dans lequel la Qualité se fait de plus en plus rare. C'est, comme malgré moi, ce qui a voulu se chiffrer ici.* » Personne n'est mieux placé que lui pour définir le système Sollers : le travail littéraire qu'il effectue le rend tellement subtil qu'il en arrive à transformer de manière (quasi) invisible et imperceptible la quantité extrinsèque des passages plagés en qualité intrinsèque ! Il faut reconnaître qu'il excelle à faire du volume... et que cette méthode illustre encore une fois que le Dao de Sollers contredit celui des taoïstes pour qui la parole doit se faire humble et une fois émise se faire oublier. Zhuang zi dit :

蹄者所以在兔, 得兔而忘蹄. 言者所以在意, 得意而忘言, « *Le collet est ce qui est utilisé pour capturer un lièvre, le lièvre pris, oubliez le collet. La parole est ce qui sert à exprimer l'idée [la signification, l'intention etc.], l'idée comprise, oubliez la parole.* »

Pour à tout le moins être reconnu et gagner le paradis des élus, Sollers compte sur le matraquage publicitaire planifié par les *good guys* édités par ses soins et sur les rééditions à tout-va de ses écrits par la Maison Mère où il a trouvé refuge. Ceux-ci n'étant pas intelligibles, ses affidés se doivent de marteler la bonne nouvelle, car elle est composée de miettes chipées ailleurs qui une fois triturées et remoulues par lui perdent leur substance originelle, d'où le besoin de les republier à plusieurs reprises afin qu'elles soient enfin digérées par ses lecteurs bon enfant. Sollers doit vociférer les mêmes mots à *L'Infini* pour s'assurer qu'à défaut d'être entendu il soit spectaculairement surexposé, dans le fol espoir que, grâce à la formule am stram gram récitée trois fois avant le « *passage à la limite dans une intégration supérieure* », la quantité de ses interventions oiseuses se transforme en intelligibilité qualitative.

Le poète croisé au début de *Légende* semble Li Bai... et l'on croit donc poursuivre la lecture en sa compagnie ! Roy/Savigneau/Fellous/Pivot/Beigbeder/Garcin/Forest et autres roitelets de l'industrie littéraire ne peuvent détromper le barde gallimardien, car ils n'ont pas l'appétence de chercher chez Debord ni les compétences pour repérer chez d'Hervey-Saint-Denys les sources où il s'abreuve. Ces « critiques officiels » publient eux aussi romans et essais, et lorsqu'on est à la fois plumeur/éditeur/critique, les ententes tacites et les délits d'initié littéraire sont la norme. La probité intellectuelle est ici en jeu, et non l'esprit de répartie avec lequel Sollers justifie ses errements. Mais il se SFCDT, il n'en a rien à branler... et heureusement un autre SFCDT ne se prive pas de mettre du sable dans ses vains rouages !

*Toujours est-il que nous en sommes arrivés à un point où n'importe qui, un peu au fait de la façon dont fonctionne le milieu littéraire, est en mesure de prédire avant même qu'un livre soit écrit, en fonction de son auteur, de son éditeur, où et de qui il aura de bonnes ou de mauvaises critiques. Et à ce jeu-là, on tombe juste, disons, trois fois sur quatre.* (Philippe Forest, « Pourquoi je suis un si mauvais critique », in *Les Temps Modernes*, N° 672, Janvier-Mars 2013, p. 112)

Or quand Phil Forest parle de Philou, c'est quatre fois sur quatre, quoi qu'il en dise pour se disculper ! Il lui a consacré deux biographies et moult dithyrambes dans *L'Infini*. Il a même dirigé la thèse de maîtrise d'un certain Yuning Liu ayant pour titre *La Chine chez Sollers* où « l'étudiant » se fourvoie sans que son maître ne repère ses grossières erreurs et méprises. Cette (pro)thèse est mal emmanchée, le but de Forest était de glorifier avec un semblant d'objectivité le maniérisme chinois de son éditeur par le biais d'un « chercheur » du cru... et il lui importait peu que ce binoclard de service se mêle impérialement les pinceaux. En effet, celui-ci affirme dans sa thèse que « *l'idéogramme de touei (兑) constitue non seulement la clé du sinogramme 悦 (joyeux), mais aussi celle du sinogramme 说 (parler).* » ! Il n'en est rien et il se fourre un doigt dans l'œil 目. Voyons cela de plus près.

D'abord, signalons qu'aucun sinologue n'emploie le terme « sinogramme ». Plus grave, la clé sémantique de joyeux 悦 et de parler 说 n'est pas *touei* 兑, mais respectivement le « cœur » 心 (ou 心 selon sa position dans un caractère composé de plusieurs pictogrammes simples, le plus souvent à gauche ou en dessous) et la « parole » 言, 言 en chinois classique où l'on voit bien la bouche 口 en bas du caractère. Qui plus est, *touei* n'est même pas une clé sémantique ! C'est un caractère composé de trois pictogrammes simples, et pour bien voir son étymologie il ne faut pas l'écrire en chinois simplifié 兑, comme le fait le jeune thésard Liu, mais sous sa forme traditionnelle qui fut en vigueur durant plus de deux mille ans avant la réforme de l'écriture de 1957, à savoir 兌. Sa clé sémantique, nous dit Xu Shen dans son *Dictionnaire étymologique*, est le pictogramme simple en dessous, 儿 « deux jambes », avec au-dessus 八 « huit » et 口 « bouche », donc 儿+八+口 = 兌. Aujourd'hui, cette clé sémantique isolée 儿 signifie « fils/enfant », mais à l'origine nous dit Xi Shen ce caractère 儿仁人也 désignait « une bonne personne ». En effet, le deuxième caractère 仁, composé de 二 « deux » et 亻 « être humain », est l'un des principes cardinaux de Confucius, généralement traduit par « bienveillance ou humanité ». Ainsi, dans le Yi King (*Livre des Transformations*), *touei* 兌 (*dui* dans la transcription phonétique chinoise officielle) est l'un des huit trigrammes et il signifie « joie/joyeux », ou pour le dire d'une manière imagée comme celle des idéogrammes, il signifie joie parce qu'il y a « huit bouches bienveillantes debout ensemble ». Et avec la création de nouveaux caractères pour exprimer différentes facettes du réel, la clé sémantique du cœur 心 a été accolée à 兑 pour former 悦, car on dit logiquement « avoir le cœur joyeux » ! Mes lecteurs en ont maintenant le cœur net et savent que Forest ne savait pas ce qu'il lisait dans cette *fouthèse* sur Sollers, l'important était d'étayer la sinité frelatée de celui-ci avec ingéniosité dans la rédaction et pauvreté dans la pensée. Pour des détails complémentaires sur la *prothèse* de Liu, [voir page 8 et 9 de Ce dont Philippe Sollers et Josyane Savigneau ne parlent pas](#) et [page 2 de Le Dao de Philippe Sollers : Profession de Moi, Tapages et Dérapages](#).

Pourquoi « tout art » cite-t-il un aphorisme de Debord sur la 4<sup>e</sup> de couverture de *Légende* (« *Pour savoir écrire il faut savoir lire, et pour savoir lire il faut savoir vivre.* »). Et pourquoi prend-il la liberté de lui injecter une dose de vitasollersine : « *Pour savoir vivre, il faut savoir lire. Pour savoir lire il faut savoir écrire. Et pour savoir écrire, il faut savoir être mort.* ». Et pourquoi fait-il passer ce détournement pour le distique d'un poète chinois du VIII<sup>e</sup> siècle sans le nommer ? La réponse à ces questions, si l'on sait ce qu'on lit, peut se résumer en deux temps trois mouvements Sollers.

Les deux encadrés ci-dessous proviennent de *poésie etc.*(pp. 418 et 420 ) où « tout roublart » a chipé des bouts de distiques à l'envi pour les recoller dans le désordre de *Légende*. Debord s'appuie notamment sur un commentaire de Leplae dans *Chant sur la rivière*, un essai sur la poésie chinoise écrit en collaboration avec G. Van den Bos et précédé d'une étude sur la poésie T'ang par Luc Haesaerts (Éd. des Artistes, 1945). Dans cet ouvrage, Leplae nous offre des extraits de poèmes tirés de la traduction du marquis d'Hervey-Saint-Denys et aussi de celle de Sung-Nien Hsu dans *Anthologie de la littérature chinoise, des origines à nos jours* (Librairie Delagrave, 1933), pour en arriver à la conclusion que « *ce qui nous paraît du plagiat est considéré (...) comme la marque du meilleur goût littéraire.* » Le commentaire suivant surligné en gras est de Debord et précède une citation de Leplae dans ses fiches :

La question de donner un équivalent des détournements internes de la poésie chinoise doit être cherchée dans l'emploi aussi étendu que possible de l'allusion-détournement à la poésie française.

On cite dans un poème jusqu'à des vers entiers d'une poésie de jadis. Ce qui nous paraît du plagiat est considéré (...) comme la marque du meilleur goût littéraire. Charles Leplae  
<p. 136>

Notons d'abord que cette remarque de Leplae fait référence à une particularité bien ancrée dans la littérature classique en général et dans le système des examens mandarins : citer et commenter les écrits des anciens. Ce système pour le recrutement des fonctionnaires (mis en place par l'empereur Yangdi 煬帝, 605-617, et affiné sous la dynastie Song, 宋 960-1279) a perduré jusqu'en 1912 et insistait sur l'exégèse des textes confucéens — tout candidat devait maîtriser une technique appelée *bagu* 八股 (litt. « huit cuisses »), le caractère *gu* étant aussi un spécificatif qui indique une « section/partie/subdivision » (en chinois moderne, par ex., *gupiao* 股票, litt. « cuisse/ticket », signifie une « action/un titre boursier d'une entreprise »). Ainsi durant plus de mille ans, le *bagu* (latinisé, le « u » chinois se prononce « ou » et se jacte « bagou » !) désignait les huit sections composées chacune des deux parties symétriques d'une dissertation d'examen sur les classiques confucéens selon des procédés de développement et un cadre imposé qui faisaient la part belle à l'assimilation des textes anciens mais laissaient peu de place à la créativité. Le formatage des esprits était la clé (pédagogique !) de la formation de tous ceux qui aspiraient à devenir cadres/mandarins du gouvernement ; répéter la bonne parole des anciens était donc en Chine une marque de bon goût et de savoir-faire.

Bref, cette ÉNA aux couleurs impériales avait elle aussi ses « éléments de langage », sa langue de bois, ses phrases toutes faites et stéréotypées ! Mais l'on ne peut nier que Debord lui-même, à la fin de *La Société du Spectacle* (1967), cite mot pour mot, dans la 207<sup>ième</sup> de ses 221 thèses, l'une des plus célèbres tirades d'Isidore Ducasse dans *Poésies II* (1870), sans en mentionner l'origine :

Comte de Lautréamont, <i>Œuvres complètes</i> , Éd. Gallimard, 1973, p. 306	Guy Debord, <i>La société du spectacle</i> folio n°2788, Éd. Gallimard, 1992, p.198
Les mots qui expriment le mal sont destinés à prendre une signification d'utilité. Les idées s'améliorent. Le sens des mots y participe. Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fausse, la remplace par l'idée juste.	207 Les idées s'améliorent. Le sens des mots y participe. Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fausse, la remplace par l'idée juste.

Sollers a-t-il puisé la justification théorique de ses innombrables détournements et col-lages chez Lautréamont et Debord ? En partie, indubitablement. Voici quelques extraits d'un texte de Debord et Wolman publié en mai 1956 dans la revue *Les lèvres nues* n°8 et intitulé « *Mode d'Emploi du Détournement* » :

*Il va de soi que l'on peut non seulement corriger une œuvre ou intégrer divers fragments d'œuvres périmées (mon pinceau !) dans une nouvelle, mais encore changer le sens de ces fragments et truquer de toutes les manières que l'on jugera bonnes ce que les imbéciles s'obstinent à nommer des citations. [...] On sait que Lautréamont s'est avancé si loin dans cette voie qu'il se trouve encore partiellement incompris par ses admirateurs les plus affichés. [...] Un mot d'ordre [de Lautréamont] comme « la plagiat et nécessaire, le progrès l'implique » est encore aussi mal compris, et pour les mêmes raisons, que la phrase fameuse sur la poésie qui « doit être faite par tous ». [...] On peut d'abord définir deux catégories principales pour tous les éléments détournés, et sans discer-*

*ner si leur mise en présence s'accompagne ou non de corrections introduites dans les originaux. Ce sont les **détournements mineurs**, et les **détournements abusifs**. [...] Les œuvres détournées d'une certaine envergure se trouveront donc le plus souvent constituées par une ou plusieurs séries de détournements abusifs-mineurs. (Les derniers mots en gras sont de Debord, in *Œuvres*, op. cit., pp. 222, 223)*

Debord et Wolman continuent en donnant plusieurs exemples de diverses formes de détournements. Il existe cependant des différences fondamentales entre le mode d'emploi du détournement littéraire qu'ils prônent et celui pratiqué industriellement par Sollers. Premièrement, Debord parle bien « *d'œuvres périmées* ». Or Sollers modifie en 1970 les poèmes de Mao Zedong traduits en 1969 par Guy Brossolet et les fait passer pour sa propre traduction ; il revient à la charge dans *Mouvement* en 2016 et pille *L'Anthologie de la poésie chinoise* publiée en 2015 ; il récidive dans *Légende* en 2021 avec la traduction inédite de Guiguizi parue en 2019 (voir *supra* pp. 3-5). Ces trois ouvrages n'étaient en aucun cas périmés, puisqu'ils avaient été publiés peu avant que notre magouilleur n'y jette son dévolu.

Deuxièmement, il est évident qu'il prend dans *Légende* un malin plaisir à rafistoler les poèmes chinois cités dans les fiches de lecture de Debord et à passer sous silence leur origine. Sollers exècre le situationniste et se venge de ses diatribes à son égard (voir *Addenda*). Il en a pris plein la poire mais il peut maintenant faire preuve de magnanimité et se référer au mode d'emploi du détournement de celui-là même qu'il détrouse. Mais derrière ces fiches de lecture, il y a un énorme travail de recherche, s'étalant sur plusieurs années, de la conservatrice Laurence Le Bras qui a la responsabilité du fonds Guy Debord au département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de France. En pillant ces fiches, Sollers dévalise L'Échappée et bafoue tous les collaborateurs de cette maison.

Troisièmement, faire passer Debord pour un poète chinois du VIII<sup>e</sup> est carrément une mauvaise blague. À quoi cela rime-t-il ? « Tout bazart » a beau s'en foutre (SFCDT), ses manières de matou en maraude laissent pantois. Il joue à l'étudiant surfant sur Internet pour rassembler de-ci de-là des bouts de commentaires éculés. Mais l'autre SFCDT a découvert le pot aux roses... et l'a recalé !

Quatrièmement, vous aurez remarqué que Debord, lorsqu'il plagie Lautréamont, ne change aucun mot et ne s'adonne à aucune altération, même de ponctuation. Il utilise, certes sans le nommer, mais dans sa plus parfaite intégrité, la fulgurance de Ducasse. Il n'a pas la prétention d'améliorer l'original, malgré ce qu'il affirme au sujet de « *l'efficacité supérieure* » du détournement. Sollers lui, ingénieux dans l'action clandestine et dans les arrières-pensées, se croit le héraut envoyé par le VIP (Verbe Incarné à Paris) pour « *trouver le nouveau dans le cœur brûlant de l'ancien* ». La grenouille a beau coasser, l'ancien est mal digéré et fait éclater le bœuf. Le fat « tout entier *fat* » se brûle la langue et les cendres de son sac s'éparpillent en poudre de perlimpinpin aux quatre vents.

Enfin, lorsque Debord et Wolman publient leur *Mode d'Emploi du détournement* en 1956, le contexte est bien différent. Il s'agit d'un acte militant, politique, anticapitaliste. Chez Sollers, rien de tout cela, son art tout entier centré sur sa personne ne s'inscrit pas dans une démarche subversive visant à ébranler ou changer la réalité. Le vrai réfractaire n'a pas besoin de s'époumoner dans les médias, il s'affirme par ses actions et/ou ses mots acérés et il se refuse la facilité du toilettage en trompe-l'œil. Bref, « tout flambart » ressemble de plus en plus à cette carpe qui prétendait être un dragon (鯉假作龍) ou encore à ce crapaud qui voulait déguster de la chair de cygne (癩蛤蟆想吃天鵝肉)... et il est recommandé, pour éviter toute indigestion, de se gausser du nouveau sans queue ni tête qu'il nous propose.

*In vitro*, ce *Mode d'Emploi* est une bonne recette, mais *in vivo* lorsqu'il est question de recettes, Debord n'était pas disposé, à l'instar de Barthes et Foucault, à déclarer « la mort de l'auteur ». Il prescrit donc très clairement ses conditions, dans une lettre à Brigitte Cornand dont il avait approuvé le projet « *de réaliser une émission historique d'une heure, touchant mon art et mon temps* » (lettre du 27 mars 1993, in *Œuvres*, op. cit., p. 1878) :

Vous veillerez aussi à ce que la production s'engage au préalable avec une précision, et à une hauteur suffisantes sur la question des droits d'auteur.

Bien amicalement à vous,

Guy Debord

« Apte à tout siphonner » ne fait pas mystère de la source vive de son inspiration en matière de détournement et plagiat. Il cite Debord, deux fois plutôt qu'une, sans changer le moindre mot au texte ci-dessous puisque ce matériau est fin prêt pour l'assemblage de ses constructions littéraires :

Philippe Sollers, <i>Fleurs</i> , Éd. Hermann, 2006, p.65	Philippe Sollers, <i>Discours parfait</i> , Éd. Gallimard, 2010, p.61
<p><i>Citations</i></p> <p>La misère des temps est telle que la plupart des critiques croient qu'on peut se débarrasser d'un livre en disant qu'il comporte beaucoup de citations. Sur ce sujet, Debord, dans <i>Panegyrique</i>, dit ce qu'il faut :</p> <p>« Les citations sont utiles dans les périodes d'ignorance ou de croyances obscurantistes. Les allusions sans guillemets, à d'autres textes que l'on sait très célèbres, comme on en voit dans la poésie classique chinoise, dans Shakespeare ou dans Lautréamont, doivent être réservées aux temps plus riches en têtes capables de reconnaître la phrase antérieure, et la distance qu'a introduite sa nouvelle application. On risquerait aujourd'hui, où l'ironie même n'est plus toujours comprise, de se voir de confiance attribuer la formule, qui d'ailleurs pourrait être hâtivement reproduite en termes erronés. La lourdeur ancienne du procédé des citations exactes sera compensée, je l'espère, par la qualité de leur choix. Elles viendront avec à-propos dans ce discours : aucun ordinateur n'aurait pu m'en fournir cette pertinente variété. »</p>	<p style="text-align: center;">CITATIONS</p> <p>La misère des temps est telle que la plupart des critiques croient qu'on peut se débarrasser d'un livre en disant qu'il comporte beaucoup de citations. Sur ce sujet, Debord, dans <i>Panegyrique</i>, dit ce qu'il faut :</p> <p>« Les citations sont utiles dans les périodes d'ignorance ou de croyances obscurantistes. Les allusions sans guillemets, à d'autres textes que l'on sait très célèbres, comme on en voit dans la poésie classique chinoise, dans Shakespeare ou dans Lautréamont, doivent être réservées aux temps plus riches en têtes capables de reconnaître la phrase antérieure, et la distance qu'a introduite sa nouvelle application. On risquerait aujourd'hui, où l'ironie même n'est plus toujours comprise, de se voir de confiance attribuer la formule, qui d'ailleurs pourrait être hâtivement reproduite en termes erronés. La lourdeur ancienne du procédé des citations exactes sera compensée, je l'espère, par la qualité de leur choix. Elles viendront avec à-propos dans ce discours : aucun ordinateur n'aurait pu m'en fournir cette pertinente variété. »</p>

Sollers se fait illusion sur sa capacité à intégrer citations et allusions — il confond sagacité, authenticité et véracité avec duplicité, opacité et publicité. Sa voracité à dépouiller les textes n'a d'égale que son impudicité dans la tricherie / et sa pugnacité à faire accroire que sa capacité à phagocyter des lettrés ayant une plus grande perspicacité que lui peut le rehausser repose sur l'illusion que ses escamotages feront reluire son unicité. Mais à trop citer (atrocité !) des formules tronquées il révèle la caducité de son *modus operandi*.

Dans *Une vie divine*, je n'avais pas d'autre objectif en me saisissant du nom propre de Nietzsche. Il me semble que deux livres : un roman et un essai, manifestent la même préoccupation. Il s'agit de *Cercle* de Yannick Haenel et de *De l'extermination considérée comme un des beaux-arts* de François Meyronnis. Il serait logique que la critique ne tienne pas vraiment compte de cette énorme accumulation de plus-value. Il est vrai qu'elle ne cherche pas à connaître de près le travail que nous effectuons depuis vingt-cinq ans à *L'Infini*, où nous venons de publier le centième numéro; et pas davantage celui qui met en évidence, depuis maintenant dix ans, la revue *Ligne de risque*.


On ne peut pas s'acheminer vers la parole en se fermant à l'historique. C'est ce que démontrent à la fois *Cercle* et *De l'extermination considérée comme un des beaux-arts*. Ces livres auraient-ils pu être écrits depuis une autre langue que le français? Je ne crois pas. De même, sur un autre bord, les symptômes que sont Jonathan Littell et Michel Houellebecq se sont déposés dans le français, et pas dans une autre langue. Ces phénomènes : Haenel, Meyronnis, Littell, Houellebecq, vous me permettez d'ajouter Sollers, sont exactement contemporains. Qui arriverait à se rendre compte d'une telle contemporanéité saisirait la littérature dans son point le plus vif, non pas la piteuse «littérature-monde» francophone, mais une littérature-esprit.

*Fleurs* est en entier repris dans *Discours parfait* (smell it again Phil !). Les deux extraits ci-contre (pp. 890 et 907) proviennent de « *Il faut parler dans toutes les langues* », un « entre-soi cosy » avec *Ligne de risque*, « recueilli/retranscrit » par Haenel & Meyronnis. C'est tellement gros que ces passages méritent d'être surlignés en rouge. Nous retrouvons ici la marque de fabrique des produits d'entretiens de l'usine Sollers. Haeronnis, tous les deux publiés dans la collection *L'Infini*, ont un *briefing* stratégique avec leur chef de bureau, qui s'autoféli(cite) et considère que les écrits de ses deux protégés et les siens sont un enrichissement culturel inestimable et constituent, avec ceux de Littell et Houellebecq (gros vendeurs qui assurent le salaire de leur éditeur), une littérature-esprit. Les bronzés / pardon les encensés ne se sentent pas de joie / se rengorgent / se goinfrent de ce fromage ! Je suis donc d'accord avec « tout art » lorsqu'il nous ressort le constat de Hegel : « À voir ce dont l'esprit se contente [la littérature-esprit de clocher], on mesure l'étendue de sa perte ».

Haeronnis adorent picorer en compagnie du coq de leur basse-cour, lustrer ses plumes et faire entendre leurs cocoricos à chaque parution de leur revue. À chaque saison réciter une oraison, voilà la ligne éditoriale des gentils animateurs de *Ligne de Risque* vantant l'avant-gardisme de leur paroisse :

<p><i>Lautréamont au laser</i>, in <i>L'Infini</i> n°110, printemps 2010, p.12 à 29</p>	<p><i>Lautréamont au laser</i>, in <i>Fugues</i>, Éd. Gallimard, 2012 et 2014, p. 35 à 67</p>
<p>Mise en bouche de Haenel et Meyronnis pour que leur éditeur puisse auréoler solo ses fulgurances métaphysiques durant les 17 pages suivantes :</p> <p style="text-align: center;"><b>LAUTRÉAMONT AU LASER</b> <i>Entretien avec Philippe Sollers</i></p> <p>LIGNE DE RISQUE : 1 — Dans La Science de Lautréamont, vous définissiez — en 1967 — les Chants de Maldoror et Poésies comme une « effraction lente » entrant dans le « champ d'une lisibilité difficilement acquise ».</p> <p>2 — Qu'implique chez Lautréamont le geste, dans les Poésies, de « corriger » les textes d'autrui, de les retourner en transformant chaque signe en son contraire ? Conçoit-il le lan-</p> <p style="text-align: center;">Ou lorsqu'il formule en deux paragraphes sa fameuse théorie du plagiat : — « Les mots qui expriment le mal sont destinés à prendre une signification d'utilité. Les idées s'améliorent. Le sens des mots y participe. » « Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un autre, se sert de ses expressions, efface une idée fausse, la remplace par l'idée juste » ?</p> <p>Réponse « d'ingéniosité dans l'action et dans la pensée » :</p> <p>Voici les principaux moments où Lautréamont est lu : 1917, <u>Aragon-Breton</u>; années cinquante, Blanchot; 1967, <u>Plevnet-Sollers</u>; 1997, <u>Meyronnis-Haenel, Sollers</u>; 2009, de nouveau <u>Meyronnis, Haenel, Plevnet, Sollers</u>.</p>	<p style="text-align: center;"><i>Lautréamont au laser</i></p> <p>LIGNE DE RISQUE : 1 — Dans La Science de Lautréamont, vous définissiez — en 1967 — les Chants de Maldoror et Poésies comme une « effraction lente » entrant dans le « champ d'une lisibilité difficilement acquise ».</p> <p>2 — Qu'implique chez Lautréamont le geste, dans Poésies, de « corriger » les textes d'autrui, de les retourner en transformant chaque signe en son contraire ?</p> <p style="text-align: center;">Ou lorsqu'il formule en deux paragraphes sa fameuse théorie du plagiat : — « Les mots qui expriment le mal sont destinés à prendre une signification d'utilité. Les idées s'améliorent. Le sens des mots y participe. » « Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un autre, se sert de ses expressions, efface une idée fausse, la remplace par l'idée juste » ?</p> <p>Voici les principaux moments où Lautréamont est lu : 1917, <u>Aragon-Breton</u>; années 1950, Blanchot; 1967, <u>Plevnet-Sollers</u>; 1997, <u>Meyronnis-Haenel, Sollers</u>; 2009, de nouveau <u>Meyronnis, Haenel, Plevnet, Sollers</u>.</p>

Seul Sollers sait ce qu'il lit, ainsi que les échetiers qui disent du bien de lui, car allant à l'école de « tout industriel » ils sont habitués à ses gribouillages ! Curieusement, il prend soin d'oublier Debord qui a bien avant lui singé Lautréamont... Sa devise n'est plus SFCDT, mais *Bis repetita placent* Sollers. Donc il continuera de prétendre qu'il veut sauver la littérature, avant tout la sienne, afin de s'assurer que ceux qui ne savent pas lire aient la chance de le relire car ils sont durs de comprenette et il n'y a que lui qui peut leur apprendre à lire ses délires. Ainsi le produit d'entretien de Roy intitulé « Lautréamont nous fait une révélation : Dieu est homosexuel », initialement publié dans la revue *Transfuge*, a pris la forme d'une resucée magistrale dans la chapelle PileVase, puis dans *L'Infini* et encore une fois dans *Fugues*, sous le titre de « *Ducasse et Manet* » :

<p><i>Transfuge</i> n°50 (juin-juillet 2011, pp. 52 à 55), avec une grande photo plein pied de « moi transformé sans arrêt par la relecture systématique de Lautréamont. »</p>	<p style="text-align: center;"><b>LAUTRÉAMONT NOUS FAIT UNE RÉVÉLATION : DIEU EST HOMOSEXUEL</b></p> <p>Pour l'écrivain Philippe Sollers, qui défend Lautréamont depuis les années soixante, la compréhension du génie de l'auteur n'en est qu'à ses débuts. Eclaircissements.</p> <p style="text-align: center;"><small>propos recueillis par Vincent Roy / photo Thomas Laisné</small></p> <p><b>EXISTE-T-IL, AUJOURD'HUI, LE LECTEUR DONT PARLE LAUTRÉAMONT DÈS LA PREMIÈRE LIGNE DES CHANTS DE MALDOROR ?</b></p> <p>Sûrement et ça peut être moi transformé sans arrêt par la relecture systématique de Lautréamont.</p> 
<p>Reproduit <i>ipso facto</i> sur le site PileFèces / pardon PileFace le 12 juin 2011.</p>	<p>Vincent Roy : <b>EXISTE-T-IL, AUJOURD'HUI, LE LECTEUR DONT PARLE LAUTRÉAMONT DÈS LA PREMIÈRE LIGNE DES CHANTS DE MALDOROR ?</b></p> <p>Philippe Sollers : Sûrement et ça peut être moi transformé sans arrêt par la relecture systématique de Lautréamont.</p>
<p><i>L'Infini</i> n°116, automne 2011 (22 septembre), pp. 12-16.</p>	<p style="text-align: center;"><b>DUCASSE ET MANET</b> <i>Entretien avec Vincent Roy</i></p> <p>Vincent Roy : Existe-t-il, aujourd'hui, LE lecteur dont parle Lautréamont dès la première ligne des Chants de Maldoror ?</p> <p>Philippe Sollers : Sûrement et ça peut être moi transformé sans arrêt par la relecture systématique de Lautréamont.</p>
<p><i>Fugues</i>, 2012 (11 octobre), p. 322 à 328.</p>	<p style="text-align: center;"><i>Ducasse et Manet</i></p> <p>VINCENT ROY : Existe-t-il, aujourd'hui, LE lecteur dont parle Lautréamont dès la première ligne des Chants de Maldoror ?</p> <p>PHILIPPE SOLLERS : Sûrement et ça peut être moi transformé sans arrêt par la relecture systématique de Lautréamont.</p>

Oui je sais, cette redondance donne le tournis, mais ce *Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire* se doit de faire voir aux lecteurs ayant une *libido sciendi* développée comment fonctionne le moteur qui fait tourner la machine textuelle du système Sollers. Ainsi Roy le bien mal nommé permet à son souverain, dès sa première éructation, de se grandir avec un « LE » majuscule, Sollers possédant LA seule lecture universelle et exhaustive de Lautréamont — or « le lecteur » est décrit dans l'incipit des *Chants de Maldoror* :

Plût au ciel que le lecteur, enhardi et devenu momentanément féroce comme ce qu'il lit, trouve, sans se désorienter, son chemin abrupt et sauvage, à travers les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison ; car, à moins qu'il n'apporte dans sa lecture une logique rigoureuse et une tension d'esprit égale au moins à sa défiance, les émanations mortelles de ce livre imbiberont son âme comme l'eau le sucre. Il n'est pas bon que tout le monde lise les pages qui vont suivre : quelques-uns seuls savoureront ce fruit amer sans danger. (Isidore Ducasse, *op. cit.*, p.17 )

Lautréamont n'emploie pas ci-dessus un « LE » majuscule ; cette boursoufflure provient du valet Roy astiquant la pomme du roi Sollers... qui jouissivement répond : LE c'est Moi ! Lui seul a tout pigé et les lèche-bottes qui boivent ses paroles itou, tous les autres restent piégés dans les limbes. Quant à moi, je m'emploie à tout simplement ausculter l'(ab)surdité abyssale de leurs positions. J'ajoute que ce prospectus publicitaire paraît en compagnie d'autres articles sur Lautréamont de la part des deux transfugeurs voués à la maintenance de leur revue satellite qui retransmet sur cette terre en goguette les messages du prophète.

La dévotion à leur guide spirituel étant leur principale prérogative, Haeronnis ne font pas dans la dentelle et flattent le fastidieux au péril de leur santé physique et morale. Les deux rayons Sollers ci-dessous sont tirés de deux numéros différents où « tout fumart » prend une pose à la Sartre et comme dans un magazine de mode se pose en figure de proue de 1968 !



Le sempiternel Roy, dans un article du n°107 (mars 2017), réussit à caser, dès la première phrase de son exercice de lèche-cul considéré comme l'un des beaux-arts, deux titres du pontife adoré, mais en étudiant médiocre il copie mal *Fugues* (voir l'encadré bleu ci-dessous). Sollers a reproduit dans *L'Infini* (n°139, printemps 2017, sous le titre « Beauté politique») ET sur son blog-haus le même produit royal d'entretien et a lui aussi omis ce satané « s » — une nouvelle preuve, si tant besoin était, que le fichier a changé de main pour être *subito presto* copié/collé sur un nouveau support papier ET numérique. Ajoutons que Sollers a mis trois fois la couverture de ce livre sur son blog-haus (encadré rouge ci-dessous), sans doute pour s'assurer que tous ceux qui ne savent pas lire parviennent au moins à en oublier le titre et l'associe à sa tronche d'enfumeur. Notons que le premier cor Roy connaît la corde sensible du *maestro* de « la science de la lyre » et ne manque pas de lui chatouiller l'ouïe à coups de métaphores musicales (voir *supra lyrae sollers*, et *infra* pp. 58 et 60).

*Transfuge* (n°107, mars 2017, pp. 34 à 37), « entretien » où « *Fugue* » (sic) est mal orthographié.

Philippe Sollers revient avec *Beauté*, roman d'amour et de musique. Rencontre avec un observateur grave du monde contemporain

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT ROY

Philippe Sollers est un fabuleux musicien et le roman est sa partition. Dernière composition : *Beauté*. Écoutez-la, l'auteur de *Fugue*, écrit à l'oreille :

Le monde est-il si laid que vous ressentiez le besoin de pointer l'endroit où, peut-être, il devient beau ? Ya-t-il urgence ?

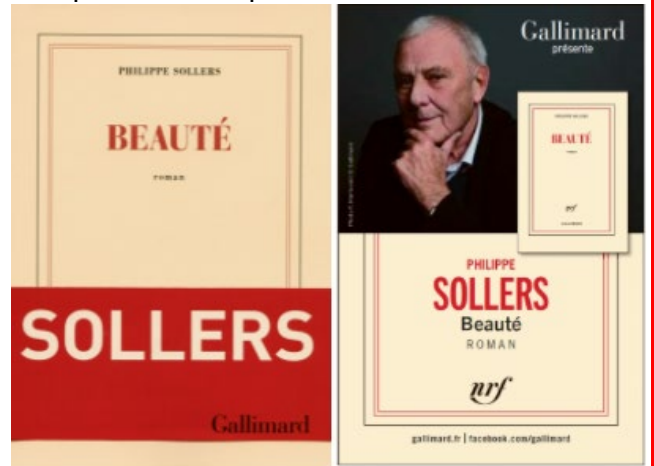
D'abord nous ne sommes plus dans un monde mais dans une mondialisation de l'immonde.

L'article de *Transfuge* trouve rapidement refuge dans la revue de Philou (n°139, avril 2017, pp. 14-19) sous le titre de « Beauté Politique », sans l'intro avec « *Fugue* » sans « s ». Mais il s'agit bel et bien du même article d'autolâtrie où Roy lèche Sollers à *L'Infini* — obséquiosité et égo manie, le tango se danse à deux, entre un maniaque et un ego !

Le monde est-il si laid que vous ressentiez le besoin de pointer l'endroit où, peut-être, il devient beau ? Ya-t-il urgence ?

D'abord nous ne sommes plus dans un monde mais dans une mondialisation de l'immonde. À partir de là, s'offre à vous deux solutions à titre personnel : soit,

L'article de *Transfuge* est immédiatement copié/collé par Philou sur son blog-haus en mars 2017, avec la même erreur, « *Fugue* » et non « *Fugues* ». C'est bien là la preuve que le fichier a été vite et royalement transmis par le vassal à son maître qui est tellement assuré de sa soumission qu'il ne s'est pas donné la peine de le relire :



Philippe Sollers est un fabuleux musicien et le roman est sa partition. Dernière composition : *Beauté*. Écoutez la, l'auteur de *Fugue*, écrit à l'oreille:

VINCENT ROY : Le monde est-il si laid que vous ressentiez le besoin de pointer l'endroit où, peut-être, il devient beau ? Ya-t-il urgence ?

PHILIPPE SOLLERS : D'abord nous ne sommes plus dans un monde mais dans une mondialisation de l'immonde. À partir de là, il s'offre à vous deux

Dans ce même numéro de *Transfuge* se trouve (par mégarde ? ou comme brevet d'objectivité ?) un article intitulé « Gallimard est-il toujours Gallimard ? » (p. 71). Un critique littéraire en ayant ras le bol de tous ces pions/couillons/troufions crache dans la soupe un gros graillon. En effet, les directeurs de *Le Figaro Littéraire/Le Monde des Livres/Le Nouvel Obs/Le Masque et la Plume*, respectivement Étienne de Montety/Jean Birnbaum/Jérôme Garcin (un bicéphale !) sont tous publiés chez Gallimard. Honni soit qui oserait penser comme cet ingrat que ces distingués personnages sont à la solde du même cartel et mangent dans la main du parrain !

**« ANTOINE GALLIMARD EST TOUT SIMPLEMENT UN INDUSTRIEL, OBSÉDÉ PAR LES CHIFFRES, LES PERFORMANCES ET LES AUTEURS À SUCCÈS. ACHAT D'UN GRAND NOMBRE DE RÉDACTEURS EN CHEF DE MAGAZINES, PAR LA PUBLICATION DE LEURS ESSAIS ET DE LEURS ROMANS »**

**critique littéraire (désirant rester anonyme)**

Le métier d'artiste a toujours favorisé le narcissisme. Beaucoup de génies, de Dylan à Eminem, sont aussi connus pour leur ego démesuré. Mais chez ces *songwriters*, la mégalomanie est une conséquence, celle liée à leur folle exigence artistique – à ma connaissance, ils n'ont jamais écrit « j'émerveille, je suis un 10 », leurs paroles creusent davantage les affres de leur génération. Aujourd'hui, la mégalomanie est une stratégie : je me survends pour faire croire à ma propre importance. Et le plus saugrenu, c'est que ça plaît. Pourtant... Narcisser plus pour gagner plus ? L'échec artistique est flagrant : vivement un changement de programme.



L'énergie Sollers a dû subir une chute spectaculaire suite à ces quelques lignes édifiantes de Benoît Sabatier (p. 82). Wang Fu (王符, 78-163), l'un des trois sages des Han Orientaux (後漢三賢, les deux autres étant Wang Chong, 王充, 27-97, et Zhongchang Tong, 仲長統, 180-220), nous invite, dans son *Traité d'un reclus* (潛夫論, *Propos d'un ermite*, traduit par Ivan P. Kamenarovic, Éd. Le Cerf, 1992), à méditer dès l'aube ce précepte en vérité confucéen tiré du chapitre « *Lumière et obscurité* » (明闇) : 君之所以明者兼聽也其所以闇者偏信也, « *Ce par quoi l'homme de bien est éclairé consiste à écouter les deux [ou tous les] côtés [des avis et opinions] et ce par quoi il est dans l'obscurité consiste à ne faire confiance qu'à un seul côté.* » Ce conseil d'un ami d'outre-tombe est devenu proverbial sous la forme 兼聽則明, 偏信則闇, litt. « deux [ou tous les] côtés/écouter/alors/clair, un côté/croire/alors/obscur ».

On l'aura compris, la culture chinoise nous enseigne depuis deux mille ans que qui ne prête l'oreille qu'à une cloche fêlée ne perçoit qu'un son... comme « tout bobart » qui s'est érigé un beffroi d'où retentit à l'unisson son nom beuglé tous azimuts par son cercle d'abonnés. L'étymologie, en réduisant les mots à leurs éléments les plus simples, est un précieux atout pour bien comprendre toutes les subtilités d'une langue. Le caractère 闇 *an* « obscurité » est composé de 門 *men* « porte » avec le « son » 音 *yin* qui en chinois ancien signifie aussi « bruit/parole/note de musique », engoncé sous les deux battants et ne pouvant donc pas se répandre ; le « son » est lui-même composé de 日 *ri* « soleil » surplombé par 立 *li* « une personne qui se tient debout ». Xu Shen, dans son *Dictionnaire*, nous apprend que 生於心有節於外謂之音, « *ce qu'on appelle le son 音 naît du cœur [donc du centre vital] et se module à l'extérieur* ». Il s'ensuit que si la porte est close, la parole et la lumière ne peuvent s'échapper... hors de la forteresse Sollers. Notons enfin que 音 « son », en chinois ancien, sans 門 et répété (音音, *yinyin*) signifie « bonne renommée/paroles pleines de sagesse ».

Le détournement/plagiat/*cut-up* a acquis ses lettres de noblesse avec Kristeva-Joyaux et Genette. Madame K parle « *d'intertextualité* » (« *des textes d'auteurs différents intégrés par l'écrivain* », *Séméiotikè*, Éd. du Seuil, 1969), une transposition du concept de « *dialogisme* » dû au théoricien russe Mikhaïl Bakhtine (1895-1975) dans *Problème de la poétique de Dostoïevski* (1929). Monsieur G décrit « *un parchemin dont on a gratté la première inscription pour en tracer une autre, qui ne la cache pas tout à fait, en sorte qu'on peut y lire, par transparence, l'ancien sous le nouveau (...)*, il analyse « *toutes les œuvres dérivées d'une œuvre antérieure, par transformation ou par imitation* » et appelle « *hypertexte tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple (nous dirons désormais transformation tout court) ou par transformation indirecte : nous dirons imitation.* » (*Palimpsestes*, Éd. du Seuil, 1982, p.16).

Il me semble que la pratique de l'intertextualité ou de l'imitation sous une forme ou une autre se retrouve dans le concept de *Mimésis* de Platon (vers -428 à -348) et dans le traité *Sur l'imitation* du rhéteur Denys d'Halicarnasse (vers -80 à -8). Il n'y a donc rien de nouveau sous le Sollers — tous ces concepts ne sont que des termes techniques répandus à une époque où la déconstruction était à la mode et ils décrivent tout aussi bien le traitement des fables d'Ésope (-VI<sup>e</sup>) par La Fontaine (1624-1695) que le travail de Racine (1639-1699) sur *Phèdre* inspiré des œuvres d'Euripide (-480 à -406) et de Sénèque (-4 à +65).

Rappelons par ailleurs que « tout canulart » a édité *Apologie du plagiat* de Jean-Luc Henning ! Flagorneur dans toute sa splendeur, celui-ci y déclame du Sollers à plusieurs reprises. Or cet auteur ignore qu'il cite son éditeur qui a lui-même piraté un traducteur ! En effet, le soi-disant « *vieux traité chinois* » auquel se réfère « tout chopart » est la traduction de *Les trente-six stratagèmes* de François Kircher. Les trois encadrés ci-dessous illustrent que Henning transcrit sans s'en rendre compte un passage de *Studio* (1997), lequel contient les mêmes modifications que celles apportées par le copiste à la traduction originale :



<p><i>Les trente-six stratagèmes : traité secret de stratégie chinoise</i>, traduit et commenté par François Kircher, calligraphies d'André Huchant, Éd. Lattès, 1991, p. 59</p>	<p><i>Tromper vraiment consiste d'abord à tromper puis, ensuite, à cesser de tromper.</i></p> <p><i>L'illusion croît et atteint son sommet pour laisser place à une attaque en force.</i></p> <p><i>Un coup faux, un coup faux, un coup vrai.</i></p>
<p>Philippe Sollers, <i>Studio</i>, Éd. Gallimard, 1997, p. 39</p>	<p>Que dit mon vieux traité chinois ? « Tromper vraiment consiste à tromper, puis à cesser de tromper. L'illusion croît et atteint son sommet pour laisser place à une attaque en force. Un coup faux, un coup faux, un coup vrai. »</p>
<p>Jean-Luc Henning, <i>Apologie du plagiat</i>, coll. <i>L'Infini</i>, Gallimard, 1997, p. 40.</p>	<p>S'il n'est pas découvert, non seulement le plagiaire aura copié un auteur, mais il aura attrapé le lecteur aussi. (« Tromper vraiment consiste à tromper, puis à cesser de tromper, disaient les Chinois. Un coup faux, un coup faux, un coup vrai. »)</p>

Le scribe Sollers feuillète un « texte ancien » et son naturel revient au grand galop. Il sacrifie Kircher sur l'autel de son opus et « *textshope* » à tour de bras : il plagie / supprime deux mots (« d'abord » et « ensuite ») / rejointoie non pas la traduction mais l'un des commentaires du traducteur, dupant celui-ci et le lecteur. J'informe donc ceux désirant savoir ce qu'ils lisent que ce traité anonyme a été découvert et publié en Chine en 1941 et que l'on ignore la date précise de sa composition. Selon les experts, cet ouvrage apocryphe daterait de la fin de l'époque Qing (清, 1644-1911), peu de temps donc avant la fondation de la RPC en 1912. Pourquoi dès lors parler d'un « *vieux traité chinois* » ? Comme à l'accoutumée, « tout artificieux » se contente d'altérations mineures (ponctuation/adverbe/synonyme) et nous rePhil un copié-collé — un coup faux-semblant, un coup faux-fuyant, à coup sûr Sollers vrai faux-cul ! Henning peut se disculper car il a de bonne foi resucé son menteur de mentor, le piller infatigable de tout texte passant entre ses doigts crochus.

*Renversant une formule fameuse de Hegel, je notais déjà en 1967 que « dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux ». [...] Le faux forme le goût, et soutient le faux, en faisant sciemment disparaître la possibilité de référence à l'authentique. On refait même le vrai, dès que c'est possible, pour le faire ressembler au faux. (Guy Debord, *Commentaires sur La Société du Spectacle* (1988), Éd. Gallimard, 1992, pp. 71-72)*

Au lieu de répéter bêtement ce que son éditeur a introduit en fraude dans son *Studio*, Henning aurait mieux fait de consulter la traduction de Kircher des *Stratagèmes*, à tout le moins le tout premier qui s'applique à la lettre au Maître de *L'Infini* : 瞞天過海, « duper 瞞 le Ciel 天 pour [faire] traverser 過 la mer 海 » est une référence à l'empereur (donc au Fils du Ciel) Tai Zong (太宗, 599-649), qui lors d'une campagne militaire hésitait à franchir un bras de mer avec sa flotte. Quelques officiers, raison d'état oblige, le firent boire en charmante compagnie puis l'embarquèrent en état d'ébriété, si bien qu'envouté par le parfum et le doux chant des sirènes il arriva à bon port sur un nuage. Bref, il a été mené en bateau, tout comme ceux qui ne savent pas ce qu'ils lisent en parcourant Sollers !

À bâbord Philou apporte des retouches injustifiées au travail des traducteurs de Guiguzi et à tribord il furète dans les fiches de lecture de Debord qu'il modifie/détourne/plagie sans ambages. Lorsqu'il butine ces fiches, il agglutine des distiques tronqués de différents poèmes et apparie des auteurs parfois séparés de mille ans ! Il se livre à ce jeu parce qu'il voue Debord aux gémonies qui lui « sait ce qu'il lit » (voir [Philippe Sollers : la cavalerie médiatique spectaculaire du Bernard Tapie des lettres françaises](#)). Il suffit de se remémorer les propos assassins de Debord à son égard (voir *Addenda*) pour comprendre le courroux de « Sollart ».

Mais alors, pourquoi affirme-t-il dans *Agent Secret* que Debord est un lecteur formidable ? D'une part, la justesse de l'analyse et l'immense succès (qui lui est refusé) de *La Société du Spectacle* l'ont poussé à cette flatterie ; d'autre part parce que, comme la plupart des détrousseurs, il est astucieux — il sait fort bien que la meilleure façon de rendre un vrai critique moins audible est d'endosser les habits d'un admirateur, avant de le déboulonner en lui assénant au moment opportun un coup bas, ce qu'il fait en catimini dans *Légende*. Comme le dit si bien Abraham Lincoln : « *C'est détruire mes ennemis que d'en faire mes amis.* »

Telle fut la tactique employée par Mao Zedong avec Lu Xun afin d'amenuiser l'influence de cet homme de lettres réfractaire, mort depuis treize ans lors de la fondation de la RPC en 1949 ; ayant lu et compris l'original, il savait que son contenu subversif serait utilisé contre son régime, par exemple lors de la campagne révolutionnaire de 1958 du Grand Bond en Avant 大躍進 — dont les mesures économiques devaient accélérer le développement industriel du pays... et entraînaient la mort par famine de quelque vingt millions de personnes.

Et qu'aurait dit Lu Xun pendant la Grande Révolution Culturelle 文化大革命 (1966-1976) ? Elle voulait libérer la Chine des vestiges de son passé féodal pour la faire entrer dans le monde moderne, mais elle aboutit à une vingtaine de millions de détenus dans des camps de « rééducation par le travail » (劳动改造). Contrairement aux maoïstes français des années 60' et 70' (notamment autour de *Tel Quel*), Lu Xun se serait élevé contre les mesures insensées des politiques de Mao, tout comme il le ferait aujourd'hui contre le capitalisme d'état du nouvel empereur Xi Jinping.

D'ailleurs, Lu Xun a été depuis l'intronisation de Xi progressivement banni des programmes littéraires des collèges et lycées, pour éviter que sa liberté d'esprit n'inspire la jeunesse, comme lors du Printemps 1989. Avant le massacre de la place Tiananmen, des citations de Lu Xun sur la légitimité du peuple à piétiner les barbelés de l'obscurantisme étaient en effet affichées partout dans les *dazibaos* 大字报... et personne n'aurait songé à en changer un seul caractère afin de faire surgir le nouveau de son cœur brûlant !

Sollers prétend même avoir rencontré Debord, dans l'espoir que sa renommée rejaille un jour sur lui ! Or le situationniste n'avait que mépris pour cet hurluberlu et le fuyait comme la peste, ainsi que l'atteste sa correspondance (voir l'*Addenda*). En guise d'amuse-gueule, en voici un court extrait :

*Vous devez n'avoir rien à discuter avec les subalternes : la Cremisi [collaboratrice d'Antoine G.], ce pauvre bouffon de Sollers, etc. Vous pourriez conclure en lui [Antoine G.] disant que j'ai été choqué d'apprendre qu'un éditeur pouvait être « si bête et si malheureux » qu'il se laisse conter que je pouvais avoir fréquenté un Sollers (et pourquoi pas Mao, Castro, Gorbatchev ?) (Lettre à Jean-Jacques Pauvert)*

Guiguzi et Debord ne suffisant cependant pas à satisfaire l'appétit vorace de « apte à tout (re)produire », voici d'autres extraits de *Légende* choisis parmi la multitude de larcins que j'ai pu repérer. À gauche ci-dessous, Sollers joue au pékinologue du dimanche en compagnie de Lu Jia (陸賈, vers -250 à -170), un penseur politique d'obédience confucéenne teintée de taoïsme ; à droite se trouve un passage des *Nouveaux Discours* (新語) que « tout babart » altère selon ses humeurs (texte traduit et présenté par Jean Levi sous le titre *Nouveaux principes de politique*, Éd. Zulma, 2003). Inutile de préciser qu'il se polit le chinois sans donner la moindre précision sur le traducteur qu'il trahit ni sur la maison d'édition qu'il spolie.

Légende, 2021, op.cit., pp.101-102	Nouveaux principes de politique, op. cit., pp.108-109,105-106
<p>Reprenons, avec Lu Jia, un penseur politique du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les principes fondamentaux :</p> <p>« L'homme accompli profite des troubles pour accomplir son œuvre. Il sait tirer parti du mal qu'il voit au-dehors pour s'améliorer au-dedans. »</p> <p>Voici son portrait :</p> <p>« Qui est versé dans les retournements ne se laisse pas abuser par les mensonges, qui a pénétré la Voie n'est pas déconcerté par les phénomènes insolites, qui a étudié l'art rhétorique ne se laisse pas séduire par l'éloquence, qui a compris la rectitude ne se laisse pas appâter par le profit. Celui-là a de vastes pensées et des connaissances étendues. Il ne reniera pas sa conduite en échange de la longévité. S'appliquant tout entier à la Voie, et ferme dans ses choix, il accomplit des prouesses. » et remporte des succès.</p>	<p><u>Le saint</u> profite des troubles pour accomplir son œuvre. Les prodiges lui servent à procurer la Grande Paix. Yao et Shun tirèrent la leçon des erreurs de Cheyou et inaugurèrent le règne de la vertu, du zèle et de la perspicacité**. <u>Le sage</u> sait tirer parti du mal qu'il voit au-dehors pour s'améliorer au-dedans. Si les tyrans Jie et Zhou</p> <p>Qui est versé dans les retournements ne se laisse pas abuser par les mensonges, qui a pénétré la Voie n'est pas déconcerté par les phénomènes insolites, qui a étudié l'art rhétorique ne se laisse pas séduire par l'éloquence, qui a compris la rectitude ne se laisse pas appâter par le profit. <u>Le sage</u> a de vastes pensées et des connaissances étendues. Il se conforme toujours à la loi</p> <p>Les 12 lignes ici biffées, là où j'ai mis une barre horizontale rouge à gauche entre « étendues. » et « Il », se trouvent page suivante.</p> <p>ne trouble pas son ouïe. On aura beau l'appâter par toutes les richesses de Qi et de Lu, sa résolution sera inébranlable ; il ne reniera pas sa</p> <p>conduite en échange de la longévité de Wang Qiao ou de Sapin rouge. S'appliquant tout entier à la Voie et ferme dans ses choix, il accomplit des prouesses et remporte des succès.</p>

Il trompe le lecteur lorsqu'il dit « *Reprenons avec Lu Jia* », alors que celui-ci interrompt son propos pour faire apparaître un nouveau personnage. Le texte de *Légende* est d'un seul tenant et reproduit *quasi verbatim* trois passages de la traduction, mais dans le sens inverse de leur apparition dans l'original. J'ai surligné et entouré les diverses modifications tout à fait inutiles. Sollers a-t-il consulté le texte source et ainsi corrigé les « erreurs » de Levi ? S'il l'avait fait, il aurait constaté que les termes « saint » et « sage » sont très bien rendus :

聖人 (*shengren*, « saint », et non pas « l'homme accompli ») 因變而立功, 由異而致太平, 堯、舜承蚩尤之失, 而思欽明之道. 君子 (*junzi*, « sage », ou « homme de bien ») 見惡於外, 則知變於內矣.

Mais oyez oyez, il y a des lecteurs qui savent lire, entre autres Debord et Taelman ! Pour démonter la « maChine textuelle » de « tout art », il faut souligner son irrespect du travail de Levi... mais aussi pointer du doigt l'omission des douze lignes de la traduction originale, là où est tracée la barre horizontale rouge ci-dessus à gauche. « Tout caviart » ne recopie pas le passage ci-contre car il s'accorde mal à son image de rebelle sans cause :

« *se montrer circonspect* » /  
 « *se conduire avec franchise* » /  
 « *la flatterie ne trouble pas son ouïe* », etc.

profit. Le sage a de vastes pensées et des connaissances étendues. Il se conforme toujours à la loi dans ses actes et le moindre de ses gestes est en accord avec la norme ; tout en cherchant à multiplier les occasions pour apprendre, il s'inquiète de se montrer circonspect dans ses choix ; il aspire à étendre ses connaissances, et s'emploie à se conduire avec franchise. Le spectacle de la perversité lui fait connaître la droiture et l'ornement de la forme ne lui cache pas le fond. Le chatouillement des couleurs n'éblouit pas sa vue, la flatterie ne trouble pas son ouïe. On aura beau l'appâter par toutes les richesses de Qi et de Lu, sa réso-

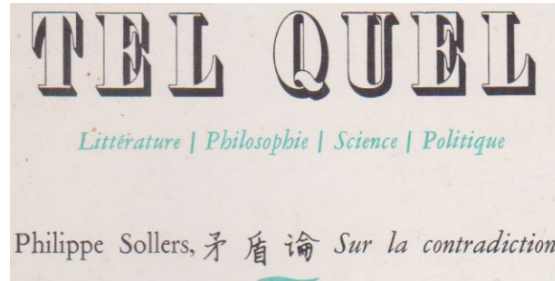
Cependant il cite mot à mot Lu Jia (« *Il ne reniera pas sa conduite en échange de la longévité* ») lorsque cela lui permet de ramener encore tout à lui, avide de nous convaincre que lui, Sollers, quoique rendu à un âge avancé et même si on lui offrait l'immortalité, ne renierait pas sa conduite passée et ses errements. Il souligne souvent cette position dans *Légende* et *Agent Secret*, comme il l'avait fait auparavant dans ses *oublies* / pardon *Mémoires* :

<i>Agent Secret</i> , op. cit., p. 56	<i>Un Vrai Roman - Mémoires</i> , op. cit., p. 236
Il faut la preuve qu'une action en général très dissimulée, très secrète, très bien informée, très contradictoire en apparence mais pas forcément en réalité, a fait son travail au moment où il le fallait. Point. Donc là-dessus, pas d'autocritique, ni de retour. <i>Tel Quel</i> .	Pour Mao, je l'ai déjà dit, aucun regret, aucune culpabilité, aucun crime, folie passagère, passion pour la Chine mal contrôlée. J'ai d'ailleurs appliqué une règle de Mao lui-même : si une erreur a été commise, on doit l'aggraver, car si on ne l'aggrave pas, on ne peut pas la rectifier.

*Agent Secret* n'est que l'énième collage des mêmes autolâtries — ainsi quelques lecteurs sachant encore lire ne rateront pas l'occasion de se marrer, dont l'auteur de ces lignes, qui s'en voudrait de ne pas enfoncer le clou ! Je confesse ma « contradiction »... que Sollers nous ramène pour la dix-millième fois dans cette œuvre (p. 54) :

Le problème est de toujours savoir ce qui s'achemine là-dedans. Il y a un texte de Mao qui s'appelle *De la contradiction*, admirable texte que j'ai commenté. Lisez-le, il est magnifique, il a été publié au moment

L'histoire de l'humanité fit un grand bond en avant lors de la parution de cet essai incandescent en 1937 et je tiens à éclairer de nouveau les lecteurs inconscients de la portée de cet événement épopéal ! Pressé d'enivrer la Grande Nation et de promouvoir la Révolution avec sa sinité frelatée, le brave artilleur Sollers ne recula pas devant la tâche de se prosterner devant le progrès en marche dans la revue de masse *Tel Quel* (n°45, 1971). Un aveuglement propre à dilater la rate lui fut d'un grand secours pour en mettre plein la vue à ses lecteurs en quête d'altérité transcendante et « tout art », surnommé le litchi ou plutôt l'entéléchie léchée (rouge au dehors, blanc en dedans), mit donc toute son « ingéniosité dans l'action et dans la pensée » au service du Grand Timonier, allant même jusqu'à orner en grande pompe la page couverture de *Tel Quel* avec un caractère (le troisième) qui n'existe pas tel quel... et qui malheureusement guide son commentaire animé de la foi d'un prosélyte (p. 8) :



signification. Le chinois, nous le savons, utilise, plutôt que des “ concepts ” à proprement parler, ce qu'il vaudrait mieux appeler — en tenant compte des particularités de son écriture — des “ catégoriogrammes ” dont le fonctionnement communique plus directement avec ce que nous cernons désormais comme économie inconsciente. C'est ainsi que le titre même du texte de Mao Tsé-toung, *De la contradiction*, se prononce máo dùn lùn, et s'écrit 矛盾論 c'est-à-dire : javelot-bouclier-traité (le caractère “ traité ” étant lui-même composé de “ parole ” — à l'intérieur duquel on reconnaît le dessin de la bouche — et de “ roue qui tourne ”). Les “ catégorio-

Aucun sinologue n'utilise le terme « catégoriogrammes », mais Sollers veut faire rayonner son moi et se doit de marquer son territoire avec un terme de son cru. Idéogramme et pictogramme sont les deux termes techniques décrivant les plus petites unités sémantiques de cette écriture, ils sont appelés clés ou radicaux, ou encore monèmes (« un élément minimum pouvant correspondre à un contenu de signification » dit le *Grand Robert*). Un pictogramme simple peut être utilisé seul ou combiné avec d'autres pour former un caractère. Aujourd'hui, la plupart des dictionnaires chinois classent les caractères selon 214 pictogrammes simples, mais le plus vieux dictionnaire étymologique, le *說文解字* (litt. « Explication des traits et dissection des caractères », du fameux philologue Xu Shen, 許慎, 58-147) en dénombrait 540, lesquels sont encore très utiles pour comprendre l'origine du vocabulaire chinois et son évolution. Les actuels 214 pictogrammes de base peuvent donc se combiner de nombreuses manières pour former des caractères composés (et complexes, avec deux pictogrammes simples, ou plus) et ainsi décrire tout le réel et l'irréel.

Un dictionnaire courant contient de 5 à 6000 caractères ; le *Dictionnaire Ricci de caractères chinois* (Association Ricci – Desclée de Brouwer, 1999) en compte 13 500 et le fameux *Dictionnaire de caractères Kangxi* (康熙字典, 1716, du nom du règne de l'empereur d'origine mandchoue Aisin Gioro hala-i Hiowan Yei, sinisé 愛新覺羅·玄燁, Aixin Jueluo Xuanye, 1654-1722) en contient plus de 49 000. À l'origine, l'écriture chinoise est monosyllabique : un pictogramme simple ou un caractère composé indique une seule chose, concrète ou abstraite. De nos jours, deux caractères individuels (ou plus) peuvent être associés pour créer les nombreux mots composés du vocabulaire moderne, par ex. : « avion » 飞机 *feiji* voler/machine / « ordinateur » 电脑 *diannaoy* électricité/cerveau / la « toile » World Wide Web 万维网 *wanweiwang* dix-mille/maintenir/filet — notons la créativité des néologues chinois qui ont proposé trois caractères, donc trois syllabes (*wanweiwang*), dont la prononciation de chacune commence par le son « W », comme dans l'immanent WWW qui maintient en place le filet captant la multitude d'informations et désinformations voguant dans l'éther.

Dans l'extrait où aveuglé par le Sollers il explique le sens du mot « traité », le gourou de *Tel Quel* voit une « roue qui tourne » dans le caractère 论 *lun* et croit y reconnaître « le dessin de la bouche ». La vérité est que tout tourne autour de son ignorance et qu'il se fout de notre gueule ! Si bouche il y avait, *lun* serait écrit en chinois classique, 論, la bouche étant le pictogramme simple en forme de petit carré □ *kou* situé en bas du caractère 言 *yan* « parole », lequel constitue à gauche la clé sémantique du caractère *lun* 論, traité. Or la partie de gauche est ici reproduite dans sa forme simplifiée, soit 讠 au lieu de 言, donc sans bouche □, tandis que sa partie de droite est écrite en chinois traditionnel, soit 侖 au lieu de 仑. Bref, 讠 + 侖 est sorti du chapeau de Sollers et n'existe pas ! N'existe que 論 (言+侖) en chinois classique ou 论 (讠+仑) en chinois moderne, mais en aucun cas une combinaison des deux. Même en état d'ébriété, on ne peut voir □ dans 讠 ! Vous êtes bouche bée ? Moi aussi...

La « roue qui tourne » vue par Sollers dans « traité » est elle aussi un mirage ! « Traité » s'écrit 论 simplifié (ou 論 classique), alors que « roue » s'écrit 轮 (ou classique, 輪). La fonction de la partie de droite 侖 de 論 *lun* « traité » n'est pas sémantique, mais phonique et est donc sans lien avec une « roue ». Cette catégorie de caractères s'écrit 諧聲, *xiesheng* (ou 形聲, *xingsheng*, « complexe phonique »), et compte un sème et un phonème, un idéophonogramme donc ; il en existe plusieurs milliers, c'est le plus fréquent des six modes de formation des caractères et il se compose de deux ou plusieurs pictogrammes simples — un pictogramme (le plus souvent situé à gauche) forme la partie du caractère indiquant le champ sémantique, l'autre partie donnant le son (précis ou approximatif). C'est ici le cas avec 輪 *lun* « roue » : à gauche on y distingue la clé, le monème sémantique pour « voiture », 車 (ou 车 simplifié, et non pas celui de la parole 言 ou 讠), avec la caisse au centre du char et ses deux essieux 車.

La partie de droite de *lun* 論 « traité » est composée par les monèmes 亼 *ji* et 冊 *ce*. 亼 *ji* est défini dans le *Dictionnaire* de Xu Shen comme 三合也 « assembler trois [choses ensemble] » ; 冊 *ce* est « le mot le plus ancien qui désigne en chinois un document écrit » (Léon Vandermeersch), soit à l'origine une série de pièces inégales (des os ou des écailles, plus tard des languettes de bambou enfilées sur un fil) avec des inscriptions oraculaires réunies par un lien, d'où le trait transversal qui unit les trois éléments verticaux représentant ces supports pour l'écriture. Ainsi, la partie de droite (侖) dans 輪 « roue » est un « complexe phonique » qui ne donne que la prononciation *lun* du caractère et ne contribue pas à sa signification. La particularité de « *lun* » 論 « traité » est intéressante — 侖 *lun* est non seulement un « complexe phonique », mais en outre il contribue directement à la signification du terme « traité » et est donc aussi un « agrégat logique » (會意 *huiyi*, litt. « association de sens »), un autre des six modes de formation des caractères réunissant deux ou plusieurs pictogrammes simples dont chacun contribue à la signification du caractère composé.

Continuons notre dissection. La partie inférieure 冊 du pictogramme 侖 à la droite de 言 pour former 論 *lun* « traité » est le pictogramme simple 冊 *ce*, le plus ancien mot pour désigner un document écrit. C'est pourquoi il est devenu dans la grammaire chinoise un spécifique (*i.e.* un déterminant), afin de désigner un volume (一冊, *yi ce*), par ex. « un tome »

d'une encyclopédie, ou « un exemplaire » d'une revue. 冊 ce fait partie des nombreux caractères courants liés à « écriture » et à son champ sémantique, entrant notamment dans la composition du spécificatif commun 篇 *pian*, quand on parle d'une dissertation, d'un essai, d'une composition littéraire, d'un chapitre. La combinaison de ce avec les pictogrammes 戶 *hu* « porte/métier/profession » et 糸 *si* « soie » (support sur lequel on écrivait jadis) forme un agrégat logique. Les trois derniers monèmes (clés ou radicaux sémantiques), 糸 « soie » + 戶 « porte » + 冊 « livre » se retrouvent tous dans le caractère 編 *bian* « compiler/rédiger/éditer », lequel concourt à la formation de termes ayant tous un rapport au domaine de l'édition et de la publication : « rédiger » 編著 / « mettre en page » 編頁 / « imprimer » 編印 / « éditer » 編訂 / « éditeur » 編者 / etc. Dans le même ordre d'idées, en adjoignant un couteau 刀 *dao* à livre 冊 ce, l'on obtient le caractère 刪 *shan*, couper/retrancher 刀 des mots d'un livre 冊, i.e. réviser/préparer un texte pour l'édition.

Ce caractère 冊 ce aurait dû se graver dans la mémoire d'un écrivain/éditeur, mais de toute évidence « tout mnésique », envoûté par le bouquet d'un grand cru bordelais ou enivré par les chants patriotiques de gardiennes rouges parfumées à l'Opium et agitant *De la contradiction*, s'est initié au chinois sur les chapeaux de roue. Une fois réunis, les deux monèmes 亼 *ji* « trois choses ensemble » et 冊 ce « livre » (i.e. « os/écailles », et plus tard « languettes de bambou », le « papyrus » de la Chine antique) nous donnent un caractère des plus suggestifs, une séquence logique et cohérente qui n'a absolument rien à voir avec une « roue qui tourne » : 亼 + 冊 = 論 *lun*, que Xu Shen définit ainsi : 論思也。从亼从冊, « *Lun* 論 c'est 也 penser 思 [réfléchir etc.]. Il s'écrit à partir 从 de trois 亼 tablettes de bambous enfilées 冊 » — et force est de constater que notre maolâtre ébloui mit la réflexion sous le boisseau pendant la rédaction de son essai sur la contradiction.

Bref, 論 *lun* est un agrégat logique : il est composé à sa gauche de la clé sémantique parole 言 qui est elle-même composée de trois pictogrammes simples (bouche 口+ deux 二+ tête 亠 = 言) et à sa droite de deux pictogrammes qui représentent trois choses liées ensemble, 亼+livre 冊 = 論, ce dernier caractère pris isolément signifiant « réfléchir/penser ». Tous ces pictogrammes simples assemblés en deux caractères distincts (parole 言+ réfléchir 論) donnent au bout du compte *lun* 論 (言 [口+ 二+ 亠] + 論 [亼+冊] = 論), soit « traité », et aussi « thèse/théorie/discuter ». Il est par ex. utilisé dans le titre des *Entretiens* de Confucius (論語 *Lun Yu*) — où l'on peut voir beaucoup de bouches et de livres, mais aucune « roue qui tourne » ! Sollers était mal *luné* et, dans sa hâte brouillonne de vendre sa camelote, il a perdu le contrôle de son baratin blindé de certitudes et fait une embardée au pied d'un moulin à vent.

Dans son « roman » *Mouvement* (Éd. Gallimard, 2016, p. 224), voulant encore prouver qu'il est vraiment devenu Chinois, il commet une nouvelle bourde :

Le mot « contradiction », en chinois, s'écrit avec deux idéogrammes. Le premier signifie « bouclier », le second « lance ». La lance est censée percer tous les boucliers,

Faux ! C'est l'inverse : « contradiction » est formé de 矛 *mao* « lance », puis de 盾 *dun* « bouclier ». Ainsi se multiplient les contradictions 矛盾 lorsqu'on plagie à la va-vite ! Dans le n° 90 de *L'Infini* (Printemps 2005, p. 95), consacré à la Chine et où heureusement la majorité des articles sont écrits par des sinologues qui savent de quoi ils parlent, Sollers se dresse sur ses ergots et, dans un style devenu sa marque de fabrique, il parle comme d'habitude de lui-même et de l'œuvre inoubliable et approuvée à l'unanimité par le comité de lecture qu'il a publiée en 1972 dans *Tel Quel* dont il était alors le directeur. J'imagine le fou rire ou la stupéfaction des sinologues apercevant le caractère *fa* sur la page couverture de son roman *Lois* qui les informait que *Fa-guo* est la clé de « France » :

En 1972, paraît celui qui s'appelle *Lois*, et dont l'idéogramme sur la couverture est « Fa », c'est-à-dire la loi en chinois. « Fa-guo, » c'est aussi la clé de l'idéogramme qui veut dire la France.

法

Quand un fat germanopratin rencontre un *fa* majeur, cela sonne archifaux ! *Fa-guo* est un binôme dont chacun des idéogrammes est composé de divers pictogrammes simples. La clé de l'idéogramme 法 qui sert à émettre le son *fa* de « France » 法國 *faguo* est le pictogramme simple 冫 « eau », trois petits traits verticaux ressemblant à une éclaboussure sur la partie gauche de 法 *fa*. Cette clé est composée de deux petits traits descendants appelés 側 « incliné » (ou *dian* 点 « point ») et d'un trait oblique montant vers la droite qui se prononce également *ce*, mais s'écrit différemment 策 (aussi appelé *tiao* 挑 « trait droit incliné montant vers la droite »). En chinois, « France » n'a rien à voir avec « loi » — ce caractère *fa* est tout simplement la transcription phonétique de ce mot prononcé à l'anglaise, *falansi* 法蘭西. Pris isolément, *fa* peut signifier « loi », mais dans le cas présent il n'a qu'un rôle phonique, comme dans la composition de nombreux mots étrangers (grecs, latins, italiens, anglais, arabes, français, etc.) importés en chinois où il sert à indiquer la prononciation approximative du son *fa*. Par exemple, la transcription phonétique de « alpha » est *a er fa* 阿尔法 / celle des papes Boniface *bo ni fa si* 博尼法斯 / celle de la ville Buffalo *bu fa luo* 布法罗 / celle de Lafayette *la fa yi te* 拉法夷特 / celle de l'ex-leader Arafat *a la fa te* 阿拉法特. Notons ici la superbe traduction de ce nom de famille : le chinois étant dépourvu du son « R », le son « L » s'y est substitué, de sorte que « Ara » a été rendu avec les caractères 阿拉 *a la* qui signifient justement Allah... (clin d'œil culturel ou humour au second degré ?) Dans toutes les transcriptions des noms propres ci-dessus, dont bien sûr celle de « France » 法国 *fa guo*, 法 *fa* est un simple préfixe sonore et n'a rien à voir avec « loi », quoi qu'en dise Sollers, égaré peut-être par le son de cloche de du Bellay : « *France, mère des arts, des armes et des lois.* »

Il faut noter qu'à l'origine le caractère *fa* ne signifiait pas « loi » mais « sanction/châtiment/punition/peine ». Et il ne s'écrivait pas 法, mais 灋. Xu Shen en donne la définition suivante, étonnante au premier abord : 灋刑也. 平之如水. 从水廌. 所以觸不直者, 去之. 从去, « *fa* 灋 est 也 [la même chose que] sanction 刑. [La sanction doit être] plane comme de l'eau [i.e. proportionnée, juste et équitable]. [Le caractère est composé des pictogrammes] 水 Eau [s'écrit 水, mais 冫 lorsqu'il est en position de clé sémantique] et 廌 licorne. C'est ce par quoi 所以 est frappé 觸 celui qui n'est pas droit 不直者, il est chassé 去, expulsé ou évincé 去 ». Cette définition, haute en couleur et à première vue tirée par la tresse, mérite qu'on s'y attarde car elle nous permet d'illustrer l'évolution sémantique des caractères chinois. Lorsque Xu Shen affirme que 灋 *fa* signifie « sanction » 刑, il définit ce terme d'une manière crue : 刑剗也 « couper la gorge », dit-il dans son *Dictionnaire*. Par contre, le dictionnaire des *Rimes étendues* (廣韻, compilé en 1007-1008 lors du règne de l'empereur Zhenzong, 真宗, 968-1022, dynastie Song, 宋朝, 960-1279, qui compte près de vingt mille caractères classés non pas d'après les clés sémantiques comme dans le *Dictionnaire* de Xu Shen ou le *Kang Xi*, mais par rimes et tons du chinois médiéval) définit 剗 « couper la gorge » par 剗斷首 « couper la tête », nuance peu appréciée par le prévenu concerné !

« Couper la gorge » 剗 était à l'époque de Xu Shen l'un des « cinq châtiments » 五刑 prévus par les premiers textes législatifs : l'encre 墨 (i.e. incisions sur le front garnies d'encre noire, un tatouage distinctif !), l'ablation du nez 劓, l'ablation des pieds 剕, la castration et la réclusion (ou occlusion de l'utérus) 宮, et la peine capitale 大辟, exécutée le plus souvent par décollation, décapitation ou démembrement. Avec le temps et l'évolution de la société, les caractères ont eux aussi subi des transformations ou glissements sémantiques, mais le sens originel reste toujours présent directement ou indirectement — on parle alors de l'extension du sens primitif qui est désignée dans les six modes de formation des caractères sous l'appellation 轉注, *zhuan zhu* (litt. « tourner/annoter », i.e. un transfert de signification, une interprétation dérivée). Ainsi le caractère 轉 « tourner » a pour clé sémantique 車 « char/voiture/tout véhicule sur roues », puisque l'on « déplace » la signification d'un mot ! *Fa*, qui signifiait d'abord la punition d'un méfait, a pris au fil du temps le sens de « loi », remplaçant par métonymie la peine, la sanction, le châtement prévu par la loi, ce par quoi est « frappé » 觸, dit Xu Shen, « celui qui n'est pas droit ». Or, le caractère ici utilisé pour « frappé » signifie



d'abord « être frappé avec des cornes », et c'est pourquoi la clé sémantique, dans la partie gauche de ce caractère, est le pictogramme « corne » 角, les « cornes des animaux » 角獸角也, puisque, ajoute Xu Shen, « elles ressemblent aux choses [aux cornes] elles-mêmes » 象形.

Puis il précise sa pensée en faisant une analogie entre « corne et couteau » 角與刀 : le petit trait au-dessus du caractère 角 « corne » et du caractère 魚 « poisson », est une sorte d'excroissance frontale (ou de tentacule, ou d'antenne) qui ressemble à un couteau et rappelle vaguement 相似 la forme d'une corne. Or ceci n'est pas selon Xu Shen un hasard, car le caractère 灋 *fa* qui signifie « sanction/châtiment » 刑, est composé de « eau » 水 (氵 en position sémantique) et « licorne » 廌 et que « celui qui n'est pas droit » 不直者 doit être « frappé » 觸 [d'une sanction]. Or ce dernier caractère signifiait justement à l'origine « être frappé par des cornes », « recevoir un coup de bélier », être « expulsé » et « éliminé », soit le pictogramme 去 sous le pictogramme 廌 dans le caractère 灋, dont les extensions sémantiques incluent le sens de « enlever/expulser/chasser/écarter ». C'est un peu comme si on disait que celui qui a enfreint la loi n'est pas droit comme une corne de licorne ! Rappelons que plusieurs animaux mythiques chinois (le dragon/le phéni/la licorne) possèdent des pouvoirs surnaturels et sont en mesure d'exercer une sorte de jugement sur le monde des hommes. Ainsi au fil du temps, le caractère 灋 s'est simplifié, l'image d'une possible forme d'ordalie par une licorne 廌 a disparu et l'on n'a retenu que 氵 « eau » et 去 « enlever/partir », l'extension de son sens original « sanctionner » par un châtement aboutissant à ce par quoi est puni celui que n'est pas droit : la « loi » 法.

Le lecteur pressé de maudire les pillages littéraires de Sollers est prié faire un grand bond en avant vers la page 55. Si l'étymologie des caractères pour « plagier » et « copier » l'intrigue ou titille, il peut se détendre en consacrant quelques minutes aux pages qui suivent.

## DIVERTIMENTO

Le chinois moderne exprime de plusieurs façons « plagier » et « copier » : les deux plus courantes sont *piaoqie* 剽竊 et *chaoxi* 抄襲, le premier binôme est plus ancien et signifie « plagier/plagiat », mais non « copier » ; le second se traduit par « copier/ plagier/plagiat ». De plus, *chao xi* 剿襲 et *chao xi* 勦襲 figurent au tableau — les trois derniers binômes *chaoxi* se prononcent tous de la même façon, tons inclus ; *xi* 襲 leur est commun, mais le premier caractère diffère, 抄, 剿 et 勦. J'y reviendrai plus loin.

Je me permets de rappeler que l'écriture chinoise a été monosyllabique durant environ quatre mille ans et que, aujourd'hui encore, une pléthore de mots courants l'est toujours. Ainsi le verbe « écrire » se dit avec le seul caractère 寫 *xie* (ou 写 simplifié). Il est intéressant d'examiner la signification des pictogrammes individuels qui entrent dans l'écriture des caractères qui composent *piaoqie* et *chaoxi*, car ils sont très évocateurs, des pictogrammes et caractères anciens ayant été assemblés pour créer de nouveaux binômes. Le dictionnaire *Ciyuan* (辭源, 1915, litt. *Origine des mots*) retrace l'origine 源 des termes 辭 et locutions avec deux caractères (un binôme) ou plus, et non pas uniquement celle des caractères individuels 字, comme dans le *Dictionnaire étymologique* (說文解字) de Xu Shen du 1<sup>er</sup> siècle, qui lui explique les traits 說文 des caractères disséqués ou démembrés 解字, i.e. les radicaux, ou clés sémantiques, au nombre de 540 à son époque, aujourd'hui réduit à 214.

Dans le *Ciyuan*, *piaoqie* 剽竊 est défini : 竊取別人的文章以為己作, « Prendre furtivement/à la dérobée 竊取 les écrits d'autrui 別人的文章 pour les [faire] considérer comme 以為 son propre travail 己作. » Remarquons que le premier caractère 竊 *qie* de cette définition est le même que le deuxième dans le binôme *piaoqie* 剽竊. Voici comment Xu Shen le décrit : 竊盜自中出曰竊. 从穴从米, 离廿皆聲. 廿古文疾. 离古文僕, « *Qie* 竊 est extrait 出 à partir 自 du centre 中 de 竊 [qui signifie] voler 盜, ou dérober. Il s'écrit à partir de 从 trou 穴 et à partir de 米 riz avec

la consonnance de 离 *xie* et avec 廿 *nian*. *Nian* 廿 est un ancien mot 古文 pour malade 疾 ou rapide et *xie* 离 un ancien mot pour *Xie* 偃. »

Cette définition en apparence obscure est typique de la formation des caractères combinant le sens direct ou allusif de caractères plus anciens pour déterminer une signification nouvelle. Si je précise que ce *Xie* 偃 (équivalant à 离, dit Xu Shen, l'un des composants de *qie* 竊) est le nom d'un ministre du légendaire empereur Shun (舜, qui aurait régné de -2257 à -2208), dont l'un des descendants fonda la dynastie Shang (商, de -1765 à -1122), les choses commencent à s'éclaircir... à condition de savoir que Shun est honoré par tous les lettrés de l'antiquité chinoise comme un parangon de sagesse et de vertu. On peut donc en déduire qu'un descendant du ministre *Xie* 偃 (ou 离) qui fonda la dynastie Shang est également un homme de bien. Si j'ajoute à cela que 穴 « trou » est la clé sémantique de nombreux caractères ayant un lien direct ou indirect avec tous les termes signifiant « cavité » ou « cacher/être caché », et qu'en outre 米 « riz » dans *qie* 竊 est aussi un pictogramme faisant office de clé sémantique dans la composition de très nombreux caractères appartenant au champ sémantique de la nourriture, nous trouvons dans ce caractère *qie* les composants suivants :

穴 trou + 米 riz + 离 un ministre d'un empereur vertueux = 竊 *qie*

*Qie* 竊 signifie 盜 « voler/dérober », dit Xu Shen — avec un peu d'imagination, l'on entrevoit un voleur dérobant du riz à une personne vertueuse pour le cacher dans quelque obscure cavité. Ce sésame exégétique nous fait penser à Ali Baba et à « tout entier art » ! Ainsi l'on comprend comment le caractère 竊 *qie*, par association métaphorique, a évolué au fil du temps pour en venir à aussi signifier « plagier ».

*Qie* est un caractère ancien, utilisé déjà par Confucius. Lorsque le chef de clan Ji Kangzi lui fait part du nombre grandissant de voleurs dans la principauté de Lu (province de Confucius), il lui répond : 苟子之不欲, 雖賞之不竊 *bu qie* : « Si [toi-même] tu ne convoites pas, alors même en rétribuant les brigands ils ne voleront pas 不竊 *bu* [négation] *qie*. » Confucius se range du côté des taoïstes de cette époque (Lao zi et plus tard Zhuang zi) pour qui la cause de la convoitise réside dans la possession excessive de richesses : faute de biens à convoiter, les voleurs cesseront leur activité. L'on retrouve par ailleurs dans ce même chapitre des *Entretiens* sa fameuse règle d'or de « réciprocité » : « Ce que tu ne désires pour toi-même, ne l'impose pas aux autres », une variation de la réponse faite ici à Ji Kangzi.

Lorsque son disciple Yan Yuan lui demande comment gouverner un pays, le Maître comme souvent répond avec une formule rhétorique : 臧文仲其竊位 *qie wei* 者與 ?, « *Zang Wenzhong n'a-t-il pas usurpé 竊 *qie* sa position 位 *wei* ?* » Il s'agit d'un exemple *a contrario* : comment s'attendre à ce que le peuple vive en paix si un gouvernant s'arroge frauduleusement sa position ? Ainsi les expressions courantes 竊號 *qie hao*, « usurper le titre [d'Empereur] » et 竊權 *qie quan*, « usurper le pouvoir », sont calquées sur la réponse de Confucius, 竊位 *qie wei*, « usurper la position ».

Zhuang zi utilise très souvent le caractère 竊 *qie*, notamment dans une célèbre formule devenue proverbiale où 竊 est employé deux fois dans la même phrase : 彼竊鉤者誅 ; 竊國者為諸侯 « Celui qui vole 竊 *qie* un crochet est exécuté ; celui qui usurpe 竊 *qie* un royaume couronné [litt. : considéré prince feudataire 為諸侯]. » Plus de deux mille ans avant La Fontaine, Zhuang zi fait donc le même constat que lui : « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir ».

Sima Qian (司馬遷, de -145 à -86), dans ses *Mémoires Historiques* (史記), utilise le caractère 竊 *qie* dans son sens atténué, « de côté/en catimini », et forme l'expression proverbiale 鼠竊狗盜 : « Souris 鼠 qui dérobe 竊 *qie*, chien 狗 qui pille 盜 », ou encore : petit voleur, chapardages, grand voleur, braquages. Feng Menglong (馮夢龍, 1574-1644) forge un proverbe

en accolant deux fois le caractère 竊 *qie* pour insister sur le sens de dérober furtivement/ secrètement/en cachette : 竊竊私語 « *qie/qie*/privé/parler » : parler dans le dos de quelqu'un.

De nos jours, le caractère 竊 *qie* entre dans la composition de nombreux termes qui empruntent un aspect ou l'autre, direct ou allusif, à sa signification primitive : « cleptomanie » se dit 竊物病 *qie*/objet/maladie ou 竊盜狂 *qie*/voler/fou, et cleptophobie 竊盜恐怖 *qie*/voler/peur/effrayer ; un antivol, 犯偷竊裝置 contre/voler/*qie*/appareil. Dans le droit pénal, le délit de vol se dit 偷竊罪 voler/*qie*/faute ; être inculpé pour vol, 犯竊案 contre/*qie*/dossier ; voler des secrets d'État, 盜竊機密 voler/*qie*/secret.

Remettre subrepticement/à la dérobée/en catimini quelque chose à quelqu'un se dit 竊給 *qie*/donner, le locuteur se remémorant peut-être que jadis *qie* signifiait aussi attaquer de côté/par derrière/par surprise. Rire dans sa barbe/se moquer de quelqu'un dans son dos se dit 竊笑 *qie*/rire, *i.e.* « rire 笑 dans un repaire 穴 où il y a du riz volé au descendant d'un ministre 禹 du souverain mythique Shun qui a fondé la dynastie Shang ».

Pour répondre à l'évolution de la société, des sciences, des techniques et des arts, les linguistes et néologues chinois ont été amenés à préciser 竊 *qie* « voler/plagier » en le faisant précéder du caractère 剽 *piao*. Xu Shen le définit ainsi : 剽砭刺也。从刀聲。一曰剽劫人也, « Piao 剽 *c'est percer* 刺 *avec un poinçon* 砭 [ancêtre présumé de l'aiguille d'acupuncture]. [Il s'écrit] à partir [du pictogramme] 剽 刀 *dao* [qui s'écrit 刀] [quand il est en position de clé sémantique comme ici dans piao 剽] *et percer* 刺, *dont il a le son* [approximatif]. *Ce que l'on nomme* 剽 *est équivalent à* 也 *ravir* 劫 [voler/enlever de force à/être violent envers, etc.] *une personne* 人.» Notons que 劫 « enlever de force/ravir/voler/ » s'écrit avec deux clés sémantiques : 力 « force » (qui représente un tendon, un muscle) et 去 « enlever » (ou parfois « ôter/éliminer/partir »). Et il me semble évident que le choix de 剽 *piao* n'est pas anodin, car les linguistes auraient pu choisir bien d'autres caractères pour créer ce binôme.

En effet, le caractère qui compose la partie de gauche de 剽 *piao* est 票 — il se prononce aussi *piao* mais avec un ton différent. Ce caractère est un « complexe phonique », une partie donnant le champ sémantique (dans ce cas-ci le couteau puisqu'il s'agit de percer), et l'autre la prononciation. Ce *piao* signifie à l'origine toute pièce officielle « faisant foi » et entre aujourd'hui dans la composition des mots ticket/coupon/bon d'achat/bulletin de vote/billet de banque, etc., des objets qui sont tous « sécables » au propre comme au figuré, et affichent un « signe officiel ». D'où l'autre clé sémantique 示 *shi* en dessous à gauche du caractère ; ce pictogramme est un signe du ciel, porteur donc d'un message. La belle définition qu'en donne Xu Shen vaut le détour : 示天垂象, 見吉凶, 所以示人也。从三垂, 日月星也。觀乎天文, 以察時變。示神事也。 « *Shi* 示 *est un symbole* 象 *qui descend* 垂 *du Ciel* 天, [qui permet de] *voir* 見 [*i.e.*, dans le contexte des pratiques divinatoires de l'époque, de prédire]) *ce qui est de bon* 吉 *et de mauvais augure* 凶 ; *c'est ce au moyen de quoi* 所以 *on* *shi* 示 *avertit les gens* 人. *Il y a trois* [symboles] *qui descendent* 三垂 [du Ciel] : *le soleil* 日, *la lune* 月 *et les étoiles* 星. *En observant* 觀 *ces traits dans le Ciel* 天文, *au moyen* 以 *de leur examen* 察 [on peut connaître] *les changements* 變 *dans le temps* 時. *Shi* 示 [concerne] *les choses* 事 *de l'esprit* 神. »

La traduction de 時變 « changements/transmutations dans le temps » reflète le monosyllabisme de la langue chinoise à l'époque de Xu Shen. Ces deux caractères sont peu à peu devenus un binôme courant qui signifie aujourd'hui « évolution de la situation » ou « succession des saisons ». Ainsi, la clé sémantique 示 *shi* est chargée d'une forte connotation symbolique et est employée dans la composition de très nombreux caractères ; elle prend la forme de 示 lorsqu'elle est utilisée comme radical étymologique, par ex. dans le mot 神 « esprit » ou 禮 « rite/rituel » et dans beaucoup de caractères d'usage courant ayant un lien direct ou indirect, littéral ou figuratif, avec le fait de montrer/révéler/indiquer/représenter/signifier/exprimer/observer/scruter quelque chose. On la retrouve par ex. dans le terme « télévision » :

電視 (电视 simplifié), qui bien sûr « montre » 示 *shi* un signal (venu du Ciel !!). Et si l'on décompose le binôme télévision 電視, on voit : « électricité » 電 « montrer » 示 *shi* « œil » 目 et « jambes d'une personne » 儿 ! Notons enfin que dans 察 *cha* « examen », il y a 示 *shi*, puisqu'on présume que les étudiants s'en serviront !

Au-dessus de 示 *shi* se trouve 𠄎, un pictogramme qui signifie 西 *xi*, le point cardinal « ouest ». Ici, il n'est pas utilisé seul pour indiquer cette direction, mais comme l'un des composants d'un caractère qui contient plusieurs autres pictogrammes, comme c'est le cas avec 剽 *piao*, où il y en a trois. Xu Shen y va de cette définition : 西鳥在巢上. 象形. 日在西方而鳥棲, 故因以為東西之西 ; « *Xi* 西 est un oiseau 鳥 dans son nid 巢. Sa forme est ressemblante 象形 [avec un peu d'imagination !], lorsque le soleil 日 est à l'Ouest 在西方, l'oiseau 鳥 se perche sur un arbre 棲. [Ce caractère est] Ouest 西 [comme dans l'expression] Est-Ouest 東西 ». Cette définition peut sembler fantaisiste, mais compte tenu du contexte de la formation ancienne des caractères (ce *Dictionnaire* décortique des pictogrammes simples et des caractères composés relativement archaïques), l'oiseau se perchant en direction de l'Ouest indique la fin du jour/le soleil couchant/le crépuscule. Donc, 𠄎 couteau + [𠄎 Ouest, où quelque chose descend du Ciel/décline + 示 révéler] + 票 symbole officiel = 剽, ravir/voler, etc. Le caractère 剽 *piao* qui accompagne 竊 *qie* pour former le binôme moderne 剽竊 « plagier » n'a donc pas été choisi au hasard. On y voit un couteau 𠄎 qui perce/coupe un message rituel 示, quelque chose de sécable 票 descendant du ciel à l'Ouest 𠄎, où le soleil décline (sans oublier qu'à cette époque les barbares résident à l'Ouest). Et ce *piao* est accompagné par du riz 米 dérobé à une personne vertueuse 离 et caché dans un trou obscur 穴.

Il m'a semblé important de montrer l'étymologie des caractères individuels qui composent le binôme *piaoqie* pour bien marquer ses connotations anciennes et dénoncer le recours au copier/coller et les innombrables manipulations et détournements que fait « apte à tout (re)produire ». Par ailleurs, le « synonyme » le plus courant de 剽竊 *piaoqie* « copier/plagier » est lui aussi évocateur, quoique son premier caractère soit une création plus récente. En effet, le binôme 抄襲 *chaoxi* signifie, selon le contexte, plus souvent copier et moins souvent plagier que *piaoqie*. Son premier caractère 抄 *chao* ne figure pas dans le *Dictionnaire* de Xu Shen car il est apparu plus tard — son analyse sémantique est pourtant très instructive, les néologues ne l'ayant pas non plus choisi au hasard pour accompagner le second caractère de 抄襲 *chaoxi*. La partie de gauche du premier caractère 抄 est le pictogramme simple 手, la clé sémantique pour « main », qui s'écrit 扌 lorsqu'en position de radical étymologique, et celle de droite la clé sémantique 小 « petit », avec un trait tombant vers la gauche, 丿 *pie* comme une goutte de pluie qui forme le mot 少 « peu/pas beaucoup », qui se prononce *shao* et donne la prononciation approximative du caractère 抄 *chao* — il s'agit donc d'un complexe phonique, et l'on peut aussi y voir un agrégat logique : l'image d'une petite main qui copie un peu... ou beaucoup !

Le caractère 抄 *chao* a été choisi parce que, à une certaine époque, il était employé comme l'équivalent de 鈔 *chao*, « papier-monnaie », qui se prononce de la même façon mais dont la clé sémantique à gauche 金 (ou 钅 en position de radical) est le terme générique des métaux et minéraux (isolé, 金 signifie « or »), le papier-monnaie étant associé à un métal de valeur, comme l'or, et aussi le cuivre car à l'origine, avant que le papier-monnaie ne voit le jour au IX<sup>e</sup> siècle en Chine, les espèces sonnantes et trébuchantes étaient principalement fabriquées avec du cuivre (ou un alliage de cuivre avec différents métaux). Ces pièces, tout comme le papier-monnaie plus tard, étaient produites en série, donc « copiées » et reproduites à partir d'un modèle, d'un moule, d'où le choix de ce radical. En outre, le *Kangxi* nous informe qu'en plus de signifier « plagier/copier », le caractère 抄 *chao* « copier » entre dans la composition des binômes 抄略 et 抄掠, qui signifient « piller/dérober », et dans celle de termes militaires comme « attaquer de côté/prendre par surprise ». Mais pourquoi les néologues chinois ont-ils associé 抄 *chao* avec 襲 *xi* pour composer 抄襲 *chaoxi* ?

Xu Shen définit ainsi 襲 *xi* : 襲左衽袍, 从衣隴省聲, « *Xi 襲 est une robe 袍 [i.e. une tunique ouatée] dont le pan 衽 [se rabat sur le côté] à gauche 左. [Le caractère s'écrit] à partir de 从 [la clé sémantique] vêtement 衣 avec un double dragon 隴 dont la prononciation est omise 省聲* ». Sous l'entrée du caractère 隴 « double dragon », Xu Shen précise sa signification et sa prononciation : 隴飛龍也. 从二龍. 讀若沓, « *隴 est un dragon 龍 volant 飛. [Le caractère s'écrit] à partir de 从 deux dragons 二龍. Il se prononce comme 讀若 [le caractère] ta (沓).* » Et effectivement *ta* est la prononciation de ce caractère avec deux dragons : 龍+龍 = 隴. Mais que viennent donc faire un dragon volant et le pan d'une tunique se rabattant à gauche dans le binôme 抄襲 *chaoxi* « plagier/copier » ?!

« *Chao* » 抄 « copier » signifie aussi « prendre l'ennemi par surprise/par le côté » ; et une tunique 襲 *xi* se rebat elle aussi sur le côté, à gauche. Mais surtout, ce caractère traduit ici par « tunique » a aussi le sens de « répéter/imiter » (comme *chao* signifiant papier-monnaie), car ce vêtement recouvrait, ajoutait une couche à d'autres habits (l'on serait tenté de dire que c'est un « pardessus !). Dans un contexte bien précis, il désigne d'ailleurs un vêtement mortuaire, une espèce de linceul, comme le précise bien le *Ciyuan* : 古代也專指為死者尸體穿衣, « *Dans les époques anciennes il [xi] indique aussi expressément un vêtement qui habitait la dépouille de la personne décédée.* » Donc, 襲 *xi* « tunique » est un vêtement qui dissimule un autre vêtement ou une dépouille. L'expression militaire moderne 掩襲 *yanxi* signifie « lancer une attaque-surprise », « dissimulée », tel un vêtement en cachant un autre.

Et le dragon ? Il est le signe traditionnel du pouvoir, avant tout celui de l'empereur, et on le retrouve sur ses vêtements d'apparat officiels : 襲朝服乘法駕, « *Xi est l'habit de cour du conducteur légitime du quadriga* » [l'empereur] », précise le poète Sima Xiangru (司馬相如, -179 à -118). Ce vers renvoie au char somptueux du souverain, et à tout vêtement protocolaire. D'ailleurs, à certaines époques, seul l'empereur pouvait arborer publiquement un dragon brodé d'or et serti de pierres précieuses sur ses habits, signe du pouvoir suprême. Bref (!), le caractère 襲 *xi* est chargé de connotations en lien direct ou indirect avec « cacher » (un vêtement, voire un corps), et par extension avec « prendre par surprise », puisque cette tunique se rabat sur le côté gauche. Et, qui plus est, le dragon volant qui y est brodé désigne le vêtement de l'empereur, l'être suprême sous le Ciel, donc « inimitable/interdit de copier » — si bien qu'utiliser le nom de l'empereur pour nommer un nouveau-né était passible de la peine capitale ! Ce caractère est à ce point chargé d'allusions symboliques qu'il n'est donc pas du tout surprenant qu'il ait été accouplé avec un autre caractère doté de significations connexes, 抄 *chao* (étymologiquement, « main » + « un peu ») pour former le binôme 抄襲 *chaoxi* « plagier ».

Au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Lao zi utilise, dans *La Voie et sa Vertu*, le caractère 襲 *xi* dans un contexte bien précis. En effet, le Vieux Maître dit : 聖人常善救人, 故無棄人. 常善救物, 故無棄物, « *Le sage toujours excelle à secourir l'être humain, c'est pourquoi aucun être humain n'est abandonné. Toujours il excelle à secourir [tous les] êtres, c'est pourquoi aucun être n'est rejeté.* » Puis il conclut : 是謂襲明, « *C'est ce qu'on appelle être doublement 襲 xi éclairé 明.* » 襲 *xi* est ici traduit par « doublement », l'une de ses acceptions classiques : une tunique qu'on met par-dessus d'autres vêtements.

Hanfei zi (韓非子, -280 à -233), dans son œuvre éponyme, utilise souvent le caractère 襲 *xi* dans le sens de « imiter », par ex. : 今襲跡於齊晉欲國安存不可得也, « *Aujourd'hui suivre [襲 xi « copier/imiter »] les traces des royaumes de Qi et de Jin dans l'espoir de pacifier le pays ne peut être obtenu.* » Autrement dit, les politiques de ces vieux royaumes, dans les circonstances actuelles, seront inefficaces pour administrer le pays.

Un fameux proverbe tiré d'un texte du poète Su Shi (蘇軾, 1037-1101) utilise également *xi* dans le même registre sémantique : 蹈常襲故, litt. : « *marcher-suivre/constant/copier-imiter 襲 xi /ancien* ». En d'autres mots : suivre les sentiers battus, les pratiques anciennes, etc.

D'ailleurs, les deux verbes de cet idiome forment le binôme verbal 蹈襲 *daoxi* « *marcher/imiter* », qui signifie aussi selon le contexte « *plagier* ». Et le binôme moderne courant 因襲 *yinxi* signifie répéter/copier/imiter l'ancien/se conformer à l'usage établi/suivre la tradition (litt. « s'appuyer sur/se conformer à/à cause de/襲 *xi* »).

Les étymologies des deux binômes 剽竊 *piaoqie* et 抄襲 *chaoxi* ayant été précisées, nous pouvons passer au mot « *plagiaire* ». Il se dit 剽竊手 *piao qie shou* : 手 *shou* signifiant « *main* », expression qu'on peut aussi rendre par « *pirate littéraire* ». Et copier furtivement dans le sens de « *plagier* » à la dérobée/en catimini, se dit également d'une troisième manière qui combine un caractère de chacun de ces deux binômes : 竊抄 *qie chao*, i.e. un repaire 穴 où il y a du riz 米 volé au descendant 禹 d'un ministre du souverain mythique Shun qui a fondé la dynastie Shang où une [petite] main (手 = 扌) est à la manœuvre pour copier un peu (小 + 扌 = 少)... ou beaucoup, s'il s'agit de...

J'ai indiqué au début de ce divertimento dédié à Phil que « *plagier* » s'écrit aussi 剽襲 et 勦襲 ; tous les deux se prononcent comme *chaoxi* 抄襲 et possèdent le même deuxième caractère. Nous avons vu que 刀 « *couteau* » s'écrit 刂 quand il est en position de clé sémantique, et que la clé pour « *force* » est 力 ; et l'on constate que le premier caractère *chao* (剽 et 勦) de chaque binôme (剽襲 et 勦襲) possède ces deux clés, 刂 pour le premier et 力 pour le deuxième. La partie de gauche de ces deux caractères 剽 et 勦, est la même (巢), elle se prononce aussi *chao* mais avec un ton différent et indique la prononciation approximative de ceux-ci, tandis que 刂 et 力, « *couteau* » et « *force* », en sont les clés sémantiques. Isolé, 巢 *chao* signifie « *nid d'oiseau*. Une des extensions sémantiques de *chao*, importante à noter, signifie « *repère* » de voleurs, proche du « *nid de brigands* » français. Ce caractère 巢 est composé du pictogramme 木 « *arbre* », au-dessus duquel il y a 田 « *champ* » et 川, la clé sémantique pour « *cours d'eau* », qui s'écrit 川| dans un caractère avec plusieurs pictogrammes. Donc : 木 + 田 + 川 = 巢, « *nid* » : un nid sur un arbre dans un champ près d'un cours d'eau. Isolée, la partie inférieure de « *nid* » 巢 contient le caractère 果 (木 « *arbre* » + 田 « *champ* ») qui signifie « *fruit* », d'où son extension sémantique : « *résultat/conséquence/effet* », ou 果 « *fruit* » d'une action. Ainsi, dans ces deux caractères accompagnant *xi*, nous trouvons les clés sémantiques 刂 et 力 (« *couteau* » et « *force* ») qui, métaphoriquement, coupent et violentent un nid/fruit/résultat — c'est pourquoi ces deux caractères ont été associés à 襲 *xi* pour former ces deux synonymes de « *plagier* », 剽襲 et 勦襲.

Enfin, je rappelle que le caractère 西 ouest s'écrit 西 lorsqu'il entre dans la composition d'un caractère composé de plusieurs pictogrammes simples comme dans 剽 *piao* lequel accompagne 竊 *qie* pour former le binôme moderne 剽竊 *piaoqie* « *plagier* ». Or l'écrivain satirique Li Baojia (李寶嘉, 1867-1906, prénom social Boyuan 李伯元), grand pourfendeur du trafic d'influence et des concussions qui gangrenaient la culture mandarinale à la fin de la dynastie Qing (清, 1644-1911), a forgé dans le 34<sup>e</sup> chapitre de son brûlot satirique *Petite histoire de la civilisation* (文明小史, d'abord publié en feuilleton [« *tout pillard* » n'a rien inventé !] entre 1903 et 1905 dans la revue bimensuelle *Romans Illustrés* [繡像小說, comme mes *Petits Précis* !], puis en livre en 1906), a forgé, dis-je, l'expression soulignée dans la phrase suivante : 毓生又會想法, 把人家譯就的西文書籍, 東抄西襲, 作為自己譯的東文稿子. 印出來的, 人家看得佩服, 就有幾位維新朋友慕名來訪他, « *Yusheng* [prénom d'un personnage du roman] eut une autre idée : prendre un livre occidental ayant déjà été traduit [東抄 [*chao*]西襲 [*xi*], « *est/copier/ouest/piller* »] pour en faire un manuscrit oriental qu'il aurait lui-même traduit. Une fois publié, les gens le regarderaient avec admiration, il y aurait alors quelques amis réformateurs [i.e. du mouvement Réforme (avortée) des Cent Jours de juin à septembre 1898] qui attirés par sa réputation viendraient le visiter. »

C'est ainsi que l'expression 東襲西抄 « *Est/copier/Ouest/piller* » (copier à l'Est et piller à l'Ouest) est devenue un proverbe signifiant tout simplement « *plagier* ». D'Est en Ouest on peut donc affirmer, sans l'ombre d'un doute, que : Guiguizi et ses traducteurs Chen Lichuan et Michel Mollard, Lu Jia et son traducteur Jean Levi, François Kircher le traducteur des *Trente-*

**six Stratagèmes, les traducteurs de Mao Paul Demiéville et Guy Brossollet, Rémi Mathieu et ses collègues de *Anthologie de la poésie chinoise*, les poètes chinois et leurs traducteurs dans *poésie etc.* de Guy Debord, tous, oui vraiment tous et plusieurs autres ont été copiés/pillés par un pseudo-sinologue « apte à tout (re)produire » à hue et à dia pour siniser son profil... alors que son « timon est tourné vers le Sud dans des ornières allant vers le Nord » 南轅北轍 !**

Sollers a beau plaquer un caractère fantaisiste sur la page couverture de *Lois* / éparpiller ci et là dans quelques œuvres une poignée de caractères pour la frime / accoupler des distiques à l'avenant et piller des poésies chinoises — ces sottises font tout au plus de ce chevalier « tout art » et des lettres de change un libertintin qui a perdu la boussole dans les Sources jaunes (黃泉). Au sujet de ses sino-illogismes, voir [Le Mouvement Sollers ou l'Art de dérober les bijoux de la poésie chinoise, suivi du Système Sollers et ses satellites, Le Dao de Philippe Sollers : Profession de Moi, Tapages et Dérapages](#) et [Philippe Sollers : la cavalerie médiatique spectaculaire du Bernard Tapie des lettres françaises.](#)

Sollers peut compter sur quelques laquais et soubrettes pour glouglouter des cantiques à sa gloire. Jacques Henric est l'un de ses indéfectibles alliés ; ses trois premiers romans ont été publiés au Seuil dans la collection *Tel Quel* dirigée par Philou à l'époque héroïque de sa revue éponyme ; et il a publié une foulitude de ses articles dans *Tel Quel* et *L'Infini*. Le commentaire de Henric dans son « Feuilleton » de la revue *Art Press* (dirigée par une auteure gallimardesque, n°489, juin 2021) nous en met plein la vue avec une grande photo hollywoodienne de son pote en guise de « sucement de furoncles et léchage d'hémorroïdes » (吮癰舐痔) dans les règles de l'art «... *Légende [est] une vision nocturne aussi puissante que celle obtenue à l'aide de jumelles infrarouge. Sollers-le-nyctalope.* » Le hibou étant cependant un prédateur modeste, il enchaîne avec une envolée nous propulsant dans la stratosphère de la bêtise réservée aux aigles de la bouffonnerie : « *Et ce qu'il voit, et qui en fait notre contemporain capital, notre Balzac sous forme condensée, et l'ironie en plus, ce sont les envers de notre histoire en cours. [...] d'un Dante qui aurait eu vent du Tao [...] Il est là pour sauver l'essentiel.* » Il dit des trucs comme ça ce guignol... mais il est avant tout essentiel de confirmer qu'il « *ne sait pas ce qu'il lit* ». L'article « *Philippe Sollers - Jacques Henric, Roman d'amour – entretien* », a été publié dans *L'Infini* et repris dans *Éloge de l'infini*. En voici les incipits et dernières lignes :

<i>L'Infini</i> n°70, 2000, pp. 9-15	<i>Éloge de l'infini</i> , 2003, pp. 1096-1108
<p>Je pars de la conviction que tout est fait, désormais, pour évacuer au maximum l'histoire et imposer une amnésie généralisée. Paradoxalement, il s'ensuit un violent désir d'histoire. <i>Passion fixe</i><sup>1</sup> manifeste ce désir. Je sortais de <i>Studio</i>, qui était déjà une tentative pour ressaisir les fondements de la poésie, et je me suis retrouvé dans</p> <p>consume, mais de l'autre côté du fleuve et sous les arbres on est au contraire, comme par miracle, dans l'amour musical du Temps.</p> <p style="text-align: right;">Philippe Sollers Réponse à des questions de Jacques Henric Mars 2000</p>	<p>Je pars de la conviction que tout est fait, désormais, pour évacuer au maximum l'histoire et imposer une amnésie généralisée. Paradoxalement, il s'ensuit un violent désir d'histoire. <i>Passion fixe</i><sup>1</sup> manifeste ce désir. Je sortais de <i>Studio</i>, qui était déjà</p> <p>tion, tout ça n'arrête pas. Le fini se consume, mais de l'autre côté du fleuve et sous les arbres on est au contraire, comme par miracle, dans l'amour musical du Temps.</p> <p style="text-align: right;">Réponse à des questions de Jacques Henric, mars 2000.</p>

Dès l'incipit, le moulin à prières met en branle la machine à parler et **AUCUNE** question n'est posée au Créateur dans cette «*Réponse à*». Philou fait une genuflexion devant Sollers / se livre à une logorrhée narcissique sur son rayonnement sidéral / tend l'oreille au *Te Deum* à sa magnificence psalmodié par la musique des sphères. Telles sont les voies du Seigneur — tous les entretiens bidon et les dithyrambes rédigés par ses vassaux font des galipettes dans les journaux de révérence (*Le Monde / Le Figaro*) ou une revue complice (*Art Press / Ligne de Risque / Transfuge*, etc.) / puis ils se métamorphosent en rumeurs et tapages que l'on retrouve dans *L'Infini* où ils font trois petits tours à l'orée du paradis / après quoi ils reviennent ici-bas et se réincarnent dans un ramassis « encyclopédique » (*La Guerre du goût, Éloge de l'infini, Fugues* etc.) qui sombre à jamais dans le silence de l'« *oubli* ».

La « machine textuelle » de « tout *sweetart* » tourne à plein régime dans *L'Infini* n°142 (printemps 2018), dont la quasi moitié lui est dédiée. Il y republie un chapitre de son roman *Centre* et un « entretien » avec Dominique Rolin, avec qui il a manigancé sa postérité épistollers. Puis l'on tombe sur un commérage de Patricia Boyer de Latour avec du pareil au

même, et sur un pensum de Jean-Luc Outers qui cite 83 extraits de *Les Lettres de Dominique Rolin* réunis en un « *best of* » destiné à bien faire jouir son Diamant Incomparable. Dodo vogue à l'orée de l'empyrée et délyre par tous les pores en aspergeant par inadvertu son phare dans la nuit avec des trucs comme ça : « *Je t'aime parce que je tourne autour de toi. Je suis une terre qui tourne autour de Sollers.* » / « *Sais-tu que tes lettres me font pleurer, et ce n'est pas du sentiment, crois-moi. Pleurer comme quand on entend Gesualdo, Mozart, comme quand on lit tel poème chinois, une phrase d'Artaud, Lautréamont.* » / « *J'ai mal au plexus Sollers, vite, vite, parle-moi, viens me retrouver avant que mon besoin de toi ne me transforme en tas de cendres.* » / « *Si j'ai commencé d'adorer les bijoux tout enfant, c'est que je savais déjà que le joyau du siècle viendrait se poser sur moi avec le naturel le plus élémentaire* ! »

Longtemps Sollers s'est couché de bonheur en feuilletant tous ces articles et « entretiens » qui lui promettent une place au panthéon. Et au cas où l'allusion « **joyau du siècle** » passerait inaperçue aux yeux de ceux qui ne savent pas ce qu'ils lisent, Outers brandit un diadème et y braque ses lumières dans une note expliquant le mot « joyau » scie-amant utilisé par Rolin : « *Jeu de mots à partir du nom de Philippe Sollers : Philippe Joyaux* » ! Mais Outers

veille à *oubli*re de préciser que ses propres livres sont publiés chez Gallimard, dont l'un dans la collection *L'Infini* dirigée par le bijou de famille qu'il astique.

**L'Infini**

Printemps 2018  
Revue L'Infini (n° 142), Gallimard  
Parution : 05-04-2018

CE VOLUME CONTIENT

49 pages de Sollers  
et sur Sollers

- Philippe Sollers, Centre
- Dominique Rolin :  
Philippe Sollers, Dominique Rolin (entretien)  
Patricia Boyer de Latour - Dominique Rolin, L'Après-vie (entretien)  
Jean-Luc Outers, Les Lettres de Dominique Rolin
- Yannick Haenel, Lettre à Philippe Sollers
- Fabien Ribéry - Yannick Haenel, Sur la vérité (entretien)
- Jean-Jacques Schuhl, Un autoportrait
- Hadrien France-Lanord, La couleur et la parole

40 pages sur la "vérité" des livres de Haenel par Haenel publiés dans la collection L'Infini de Sollers...

Yannick Haenel nous offre lui aussi dans sa *Lettre à Philippe Sollers* sur les lettres à Dodo un autre exemple chavirant de servilité. En signe de reconnaissance, il a droit à un tour de manège avec Ribéry (Fabien !) où il palabre *Sur la vérité*... et clame tout au long de 40 pages tout le bien qu'il pense de ses livres publiés par « tout bonnant ». La méthode de Zorollers est ici appliquée en toutes lettres de a(ssistant) à z(igoto) en passant par epo

(émissaires perroquets obséquieux). La boucle est bouclée, la force centripète de l'entre-soi fait que tout tourne plus que rondement dans le système Sollers, comme l'illustrent les causeries repoublées de la majesté avec son cher Henric qui lui veut tellement de bien qu'il n'ouvre jamais la bouche devant lui sauf pour le lécher dans le sens du poil :

du sens et des langues. Or, il n'en est rien. La folie ment dans l'affolement.  Réponses à des questions de Jacques Henric, 1976.	contrairement à ce que veut le nihilisme, que ce qui est n'est pas triste.  Entretien avec Jacques Henric, Art Press, avril 1986.	Sur l'emploi merveilleux et imprévu de ce mot aujourd'hui, grosse affaire à suivre.  Réponses à des questions de Jacques Henric.
À bons entendeurs, salut.  Réponses à des questions de Jacques Henric, mars 1983.	veulent pas, il est logique qu'ils laissent les autres se servir. Avec ces autres-là, moi je suis.  Réponses à des questions de Jacques Henric.	erreurs de physique. Physique, physique. Verbal, physique, physique. Tout physique.  Réponse vidéo à une question de Jacques Henric à propos de <i>L'Origine du monde</i> de Courbet, en 1983. Transcription de France David.
tembre 1775, à midi moins le quart.  Propos recueillis par Jacques Henric.	Que mes amis en doutent est normal. L'Adversaire, lui, ne s'y trompe pas une minute.  Réponses à des questions de Jacques Henric, décembre 1996.	des clergés, l'excommunication majeure. Eh bien, risquons-la.  Réponses à des questions de Jacques Henric, janvier 1999.
conditions. » J'ai beaucoup fait ça, tout en écrivant intensément. Ça doit se sentir dans mon livre.  Réponses à des questions de Jacques Henric, 2011.	qui achète mes manuscrits pour les offrir anonymement à l'université de Shanghai ? Pas moi, en tout cas.  Réponses à des questions de Jacques Henric, 2012.	pas jusqu'à donner sa vie pour que ça ne s'écrive pas ? Ce n'est pas du tout impossible.  Réponses à des questions de Jacques Henric, 1977.
politique, mais croire qu'il ne serait que politique, ce serait se tromper beaucoup.  Réponses à des questions de Jacques Henric, 2001.	le champ du ressentiment... Le péché de la « souveraineté », lui, en effet, est tout autre chose.  Réponses à des questions de Jacques Henric, 1980.	eux, va au trou, sans reste.  Réponses à des questions de Jacques Henric, 1979. <i>Théorie des exceptions</i> , Gallimard, Folio Essais, 1986.
toute sibylle et de ses grimaces, d'ailleurs nécessaires, au Paradis.  Propos recueillis par Jacques Henric et Guy Scarpetta, 1981.	C'est pour cela, je pense, qu'un de mes livres, <i>Portrait du Joueur</i> , commence par « Eh bien, croyez-moi, je cours encore... »  Propos recueillis par Jacques Henric, juin 1992.	n'arrête pas d'écrire On les a tous, ces écrits, mais y a-t-il encore quelqu'un pour les lire ? Les lire, c'est-à-dire voir et montrer quelle vie il fallait mener pour écrire ça ? Eh bien, je l'ai fait.  Réponses à des questions de Jacques Henric.

Dans le dernier encadré, « tout entier art » claironne « *On les a tous, ces écrits [de Nietzsche], mais y a-t-il encore quelqu'un pour les lire ? Les lire... Eh bien, je l'ai fait.* » Comme toujours, il n'y a que l'aiglon Sollers qui a une vue assez perçante et une volonté de puissance assez grande pour comprendre et restituer Nietzsche dans toute sa vérité. Lui seul a perçu (car assis sur sa chaise percée et *per se* infaillible le Père sait, d'autant plus que Zarathoustra est Perse) ce que les autres n'ont pas vu et les milliers d'essais et de thèses publiés sur lui ne contiennent que des considérations inactuelles et doivent être mis au pilon. Des treize textes



marqués « *Réponses à des questions de...* », douze n'ont pas l'ombre d'une seule question, tous ne sont que des sermons adressés à ses apôtres pour mettre un grain de sel dans leur vie. L'ajout « *Réponses à...* » n'est qu'une note d'apparat pour donner l'impression d'un entretien, d'un échange, d'une discussion libre et spontanée. Tous ces textes sont construits à la chaîne, sur un même modèle mécanique — dès les premières lignes, Henric évoque le dernier livre de Sollers qui s'empresse de remâcher pourquoi il a dit ceci et pourquoi il a redit cela et reradote sur le sens profond enfoui dans les méandres de sa subtile écriture que ceux qui ne savent pas ce qu'ils lisent ne peuvent pas comprendre sans l'aide de ses caquetages ampoulés, et ainsi de suite sans perdre haleine comme un théologien souffrant de la danse de Saint-Guy et voulant prouver l'existence du Grand Horloger... ou comme Madame Soleil divaguant sur le passé vu à travers une boule de cristal fêlée. Si « tout piquart » a tant besoin de faire la lumière sur ses écrits, ne devrait-il pas se poser des questions sur leur clarté ! Mais Henric n'est qu'un faire-valoir dont la tâche se résume à régler ses spots et à nettoyer son objectif. Bref, Sollers a raison : « ***La critique littéraire, eh bien, mon Dieu, il n'y en a plus.*** »

La floraison d'articles élogieux, émanant le plus souvent d'amis, qui accompagne la publication de ces essais ne dément pas cette lecture mais la conforte.

(François Hourmant sur Philippe Sollers, dans « Autour de la dissidence. L'intelligentsia française entre célébration et identification ennobliissante », in *Revue Historique* n° 601, Janvier-Mars 1997, p. 246)

A-t-on jamais vu vie d'écrivain à ce point vouée au succès ? A-t-on jamais vu un auteur se constituer autant de réseaux d'influence dans le milieu depuis trente ans ?

Mais bon, un jour les dupes verront que Sollers a tout simplement introduit une vieille technique de communication dans les mœurs littéraires qui n'avaient pas besoin de ça, et on n'en parlera plus – de Sollers bien sûr.

(Jean Martin, « Critiques littéraires à la dérive... », in *Esprit* n° 190, mars-avril 1993, p.184)

Les rouages de la communication sollersienne sont bien huilés. Dans une interview de Sollers par Éric Delvaux (*L'invité du week-end*, 28 février, France Inter), la vente à la criée bat son plein. Quatre jours avant que *Agent Secret* et *Légende* [...] ne sortent en librairie le 4 mars, Sollers illustre la relativité d'Einstein en planifiant la trajectoire d'un livre non lancé mais déjà soumis aux lois de la vitesse-lumière de la propagande : « *Pour un écrivain, le déclic fondamental c'est de s'apercevoir que les adultes mentent. Comme un enfant [...] il se protège des adultes qui racontent à peu près n'importe quoi, comme on pourra l'écrire. [...] La seule façon de passer inaperçu est d'être perçu constamment.* »

Il a mille et une ou deux fois raison ce garnementeur, il raconte n'importe quoi et justifie la permanence de son coup de foudre pour lui-même par une antiphrase soulignant sa volonté de rester loin des feux de la rampe. Il parade à la télé / à la radio / dans les journaux et revues où les influenceurs qu'il publie lui renvoient les échos de sa sublime existence (sauf Taelman ce rabat-joie qui joint des images !). Passe encore qu'il fanfaronne et s'autocite à tour de bras, mais sa manière de détrousser et de phagocyter le travail des autres est carrément répugnante / ses rapines et ses rapiécages donnent la nausée / son obstination à vouloir occuper tout l'espace littéraire grâce à une cohorte de thuriféraires organisée comme la bande à Bonnot donnerait l'envie de mourir de rire si elle n'avait un effet néfaste sur le monde de l'édition.

Dans un torchon de *Libération* (20 mars, p. 38), un violonneux turluthe *molto amabile* une métaphore musicale (comme Roy ci-devant, il sait où flatter *andante*). Il se souvient que dans *Un Vrai Roman lyrae sollers* a appelé Horace à la rescousse et il va sans dire que cette Lançon de musique, avec un motif « *orchestré un peu différemment* » et déjà maintes fois entendu, est un *glissando amoroso* destiné à donner l'impression d'un semblant d'*aria* littéraire. L'analyse est bigote *con grazia* : « *Si on aime Sollers, on aime ces échos* » — il fait référence aux répétitions de « tout mozart », livre après livre, « entretien » après sollerloque, des mêmes thèmes et des mêmes auteurs. Donc, le prérequis, que dis-je, *l'a priori* pour l'apprécier est de

l'aimer — la main sur le cœur, les yeux embués et les oreilles bouchées ? Lançon est un gentil garçon qui ne parvient pas à oublier qu'il est publié à *L'Infini* et dans la collection Blanche... comme une oie qui cacarde et l'élan qui Brahm après s'être abreuvé dans les eaux pures du Bach. Mais « *sollers audilus* » a l'oreille fine et n'aime pas la cacophonie et encore moins le tintamarre d'une lecture critique ! Donc, place aux violons de Vivaldi qui en toutes saisons ne disent que du bien de lui :

*cret.* Si on aime Sollers, on aime ces échos. Si on ne l'aime pas, l'absence d'échos n'y changerait rien. Ce sont des variations qui circulent comme les phrases musicales de ses compositeurs préférés, Bach, Mozart, Vivaldi: un motif entendu dans une œuvre revient dans l'autre, orchestré un peu différemment. J'ai déjà entendu ça quelque part, se dit-on, et on est content de le retrouver. C'est cela que l'écrivain recherche

**L'infini**  
Hiver 2006  
Revue L'Infini (n° 97), Gallimard  
Parution : 07-12-2006

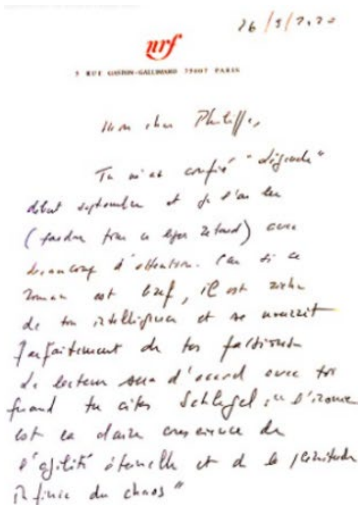
PHILIPPE LANÇON  
**L'élan**  
Collection *Blanche*, Gallimard  
Parution : 28-03-2013  
Genre : Romans et récits

PHILIPPE LANÇON  
**Le lambeau**  
Collection *Blanche*, Gallimard  
Parution : 12-04-2018  
Genre : Mémoires et autobiographies

CE VOLUME CONTIENT ↓

Philippe Sollers, Éditorial - L'origine du délire - Marilyn, la suicidée du spectacle - Beauvoir avant Beauvoir - Renaissance de Bordeaux  
Augustin de Butler, Lumières sur les impressionnistes  
Thomas A. Ravier, Matricide d'Alfred Hitchcock  
Philippe Lançon, La fin de la neige  
François Fédier, Nietzsche *Ecce Homo*. Cours professé pendant l'année 1977-1978  
Frans De Haes, Prophètes et sauterelles  
Joël, Le livre de Joël  
Mahtab Bolouki-Raskédian, «L'air» dans la dramaturgie de Jean Genet  
Jean-Luc Quoy-Bodin, Proust et Pascal

« Tout entier artificiel » a un besoin inassouvi de reconnaissance et il n'hésite pas à s'autolouanger et à prostituer dans sa revue les troubadours chargés de l'encenser. Quant aux échanges entre l'as du bluff et sa dame de cœur, ce coup monté maquillé en partenariat du siècle a vite dégénéré en supercherie artificielle ! Son besoin d'être allaité/bercé par tous le pousse-pousse même à dévoiler sur tous les supports à sa disposition les billets doux que son éditeur lui adresse. Il les retranscrit avec le plus grand soin, sans changer un seul mot ! Ainsi en a-t-il été avec *Légende* (2020) et *Le Nouveau* (Éd. Gallimard, 2018), question de s'assurer que le gratin parigot et la presse mondiale trépigient au bord de l'extase dans l'attente du prochain lancement de la fusée Sollers.



aujourd'hui - la bête, devenue  
infernale et la profane par la suite  
est fait pour nous faire toucher  
le fond de la chose infinie -  
Brecht le fracas millénaire, l'ancien  
le silence, restons en contemplation pour  
« trouver le nouveau dans le cœur brûlant de l'ancien ».

Je t'ai aimé tes dernières pages  
qui sont d'une tonalité intime, comme dans  
une disposition testamentaire du père vers le fils et  
réciproquement. Voilà donc la légende non des siècles  
mais du millénaire ! Avec joie de te publier en mars avec, si toi et Isabelle sont d'accord, ton  
essai prévu dans Traits et Portraits.

Je t'embrasse -  
Antoine

**LETTRE D'ANTOINE GALLIMARD À PHILIPPE SOLLERS À PROPOS DE SON PROCHAIN ROMAN, LÉGENDE, DATÉE DU 26 SEPTEMBRE 2020**

26/9/2020

Mon cher Philippe,

Tu m'a confié « Légende », début septembre et je t'ai lu (pardon pour ce léger retard) avec beaucoup d'attention. Car si ce roman est bref, il est riche de ton intelligence et se nourrit parfaitement de tes passions. Le lecteur sera d'accord avec toi quand tu cites Schlegel : « l'ironie est la claire conscience de l'agilité éternelle et la plénitude infinie du chaos ».

Aujourd'hui, « la bête, devenue progressiste et la propagande puritaine ont fait leur nid dans la nouvelle Trinité Technique. » Tout est dit pour nous faire toucher le fond du chaos infini. Devant ce fracas millénaire, gardons le silence, restons en contemplation pour « trouver le nouveau dans le cœur brûlant de l'ancien ».

J'ai aimé tes dernières pages qui sont d'une tonalité intime, comme dans une disposition testamentaire du père vers le fils et réciproquement. Voilà donc la légende non des siècles mais du millénaire ! Avec joie de te publier en mars avec, si toi et Isabelle sont d'accord, ton essai prévu dans Traits et Portraits.

Je t'embrasse -  
Antoine

LE 26 SEPTEMBRE 2020, GALLIMARD A PHILIPPE SOLLERS À PROPOS DE SON PROCHAIN ROMAN, LE ROMAN « LÉGENDE ». B.A. 2020.12.201

Mon cher Philippe,

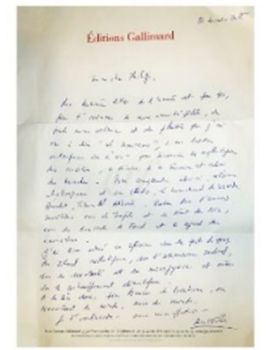
Me demandant lecture de l'écran et pour toi, pour l'ensemble de nos années lycée, de toute sorte de lecture et de lecture que j'ai eu à lire. Le roman, à son lecteur moderne et le « lire » le plus discret de la théologie des ancêtres, le théâtre de la vie et celui du monde. Pour comprendre un tel volume Shakespeare et son théâtre. Le personnage de l'œuvre, d'abord, dans l'œuvre. Roman dans l'œuvre, l'œuvre pour la lecture et la lecture de la lecture, dans la lecture de la lecture et la lecture de la lecture.

J'ai bien aimé ta réflexion sur la perte de sens de l'œuvre catholique, sur l'adhésion catholique, sur la conscience et la conscience, et aussi sur le respectueux catholique.

À la lecture, pour trouver la lecture, en traversant le monde, dans la lecture.

Je t'embrasse - avec amour affectueux.

Antoine Gallimard



Dans « l'entretien » suivant avec Henric (toujours les mêmes enfoirés !), Sollers donne une réponse à une non-interrogation d'une brûlante actualité et admet qu'il s'est échiné à oublier ses propres propos. Un tel acte de contrition est « rare comme une corne de licorne et des pieds de phénix (麟角鳳距) et vaut donc une resucée : « Je conseille à tous les gens de goût d'acheter plutôt des originaux. » ! Je ne peux que saluer cet avis de bon aloi et enjoindre donc tous les lettrés de bonne volonté, s'ils veulent lire Guiguzi / Li Bai / Du Fu / Lu Jia et tout autre auteur chinois, de ne surtout pas se fier à « tout bricolage », mais de se tourner vers des sinologues aguerris.

Philippe Sollers, <i>Claudel porc et père</i> , in revue <i>L'Infini</i> , n° 92, automne 2005, p. 35	Philippe Sollers, <i>Claudel porc et père</i> , in <i>Discours parfait</i> , 2010, p. 416
On parlera souvent de tous ces Claudels d'occasion qui se distribuent dans les salles de classe ou dans les caravanes publicitaires du prix Nobel. Je conseille à tous les gens de goût d'acheter plutôt des originaux. Et donc, bien qu'on le leur cache, de se reporter au texte original.	On parlera souvent de tous ces Claudels d'occasion qui se distribuent dans les salles de classe ou dans les caravanes publicitaires du prix Nobel. Je conseille à tous les gens de goût d'acheter plutôt des originaux. Et donc, bien qu'on le leur cache, de se reporter au texte original.

Je propose maintenant à mes lecteurs de jouer à « trouver l'erreur » — le gagnant recevra une visite guidée par « tout bobart » du village natal de Mao Zedong et d'un camp de rééducation cinq étoiles au Xinjiang. Observons de près les retouches apportées à l'article qu'a consacré Fabrice Gabriel à *Légende* et *Agent Secret* dans *Le Monde* du 16 avril dernier : à gauche ci-dessous se trouve la page originale relevée d'un encart en lettres rouges, à droite cette même page tripotée et reproduite sur son blog-haus et sur le site Internet PileFart / pardon PileFace dirigé par un fantoche attiré. La sentence qui égratigne l'auteur est ici masquée par deux cache-texte qui bégayent aux corneilles. De plus, l'en-tête « Littérature Critiques » de l'original est remplacé sur les sites de Sollers par « **Le Monde** », son journal de révérence. Debord ne s'y est pas trompé, si j'en crois l'exergue au début de cet article : « *L'image qui n'a pas été intentionnellement séparée de sa signification ajoute beaucoup de précision et de certitude au savoir.* »



C'est un grand bavard qui joue seul, et qui joue juste quand il ne cherche plus à nous épater par la virtuosité un peu vaine de ses collages multiréférencés

C'est un grand bavard qui joue seul, et qui joue juste quand il ne cherche plus à nous épater par la virtuosité un peu vaine de ses collages multiréférencés

Une photo, lorsqu'elle n'a pas été retouchée, ne ment pas... et si elle a été détournée au profit de Sollers, elle (doublement). Ce cliché *textshopé* est révélateur du mode d'emploi de sa « machine textuelle ». Cette manipulation est une représentation métonymique qui illustre *de visu* le fonctionnement du système d'éditocratie qu'il a au cours des dernières décennies mis sur pied. Tout est dit dans ce traficotage, à l'image de ses écrits dont j'ai donné de multiples exemples ici et ailleurs. Cependant, je dois aviser l'archange Gabriel qu'il est bien en-deça de la vérité lorsqu'il évoque « *la virtuosité un peu vaine de ses collages multiréférencés* » car, comme on l'a vu, un nombre avilissant de collages de « tout bazart » sont non référencés, manipulés ou tout à fait faux.

Cet article archangélique est d'une tonalité positive et le titre donne le la : « *Sollers parle volontiers en écrivant, comme Gleen Gould interpelle Bach en l'interprétant* », avant de passer au coda : « *Le vieux pianiste est libre, en somme, qui n'écrit qu'à la main et s'autorise singulièrement à citer Rimbaud « à sa façon » : il n'en aura jamais fini de jouer, joyeux, les Variations Sollers.* » Une variation étant la récurrence d'un seul thème infatigablement repris, je me permets de tancer la trop grande sévérité de Gabriel, qui oublie que « tout pillart » a quelques cordes à son arc ! Quant aux références à Rimbaud, Gabriel a eu la bravitude d'appuyer sur la chanterelle et de mettre « *à sa façon* » entre guillemets — manière polie pour ce gentil garçon de souligner les détournements dénoncés dans cet article. Il faut toutefois souligner qu'il ne s'est pas contenté du dossier de presse de l'éditeur et s'est rendu jusqu'au début de la deuxième page d'*Agent Secret* où l'on peut lire « *des trucs comme ça* » :

Le

bonheur est possible. Je répète. Le bonheur est possible. Parfois, c'est Glenn Gould qui joue « Le clavier bien tempéré », menton sur les touches, lui aussi l'écouter sans cesse, on a maintenant tout le temps.

Tout comme Fellas a surinvesti le qualificatif « hypermnésique » et Lançon sans oublier Roy fredonné l'unique sérénade de leur répertoire, Gabriel s'inspire des premiers accords d'*Agent Secret* pour confectionner à la gloire de « Jim Solart » une petite guirlande de notes douces comme la rosée et lui offrir une variation Gouldberg qui, l'avenir le dira, se transformera peut-être un jour en une invitation dans *L'infini* pour y partager une coupe d'ambrosie. La musique préférée de Sollers ? O *Sole Mio* joué en boucle par Lang Lang avec l'OSAL (Orchestre symphonique de l'Armée de libération) dirigé par Xi Jinping assisté de sa chanteuse de gaietés soldatesques d'épouse !

La critique de Gabriel est cependant trop tempérée et laisse supposer qu'il n'est pas encore érodé par la corruption — il n'a jamais été publié chez Gallimard et sa partition comporte quelques bémols à la clé qui indiquent qu'il n'est pas sourdement soumis : «...*Philippe Sollers au fond n'a pas changé. C'est même ce qui, presque à l'usure, peut faire qu'on partage l'amour qu'il se porte à lui-même, et qu'il instaure comme condition du bonheur offert aux autres.* » Il ose même un caprice qui sonne faux aux oreilles de « *lyrae sollers* » et brise l'harmonie à laquelle l'ont habitué les violons de son entourage : « *C'est un grand bavard qui joue seul, et qui joue juste quand il ne cherche plus à nous épater par la virtuosité un peu vaine de ses collages multiréférencés* ».

J'ai ci et là parlé du site Internet PileFa(r)ce de SollerskirtoV et du blog-haus personnel de « tout entier rebellart ». Sur papier et pour la galerie dans les émissions spectaculaires télévisées il se donne des airs de réfractaire pur et dur (« *J'ai horreur des réseaux, surtout quand ils sont sociaux* », [voir ici pp. 3-4](#)) — pourtant il fait vibrer aussi assidûment que Trump son compte Twitter et propage sans coup férir des *fake news* et gazouillis assourdissants.

À gauche de l'illustration suivante, le texte surligné en rouge de l'article de Gabriel dans *Le Monde* se retrouve à droite copié/collé, modifié et précédé d'une introduction, ici surlignée en bleu ! Cette falsification est une fois de plus révélatrice du fonctionnement de l'éditorerie littéraire et tout particulièrement du dérèglement Sollers — en effet, le message est daté du 15 avril... tandis que l'article du *Monde* est paru le lendemain ! La stratégie de « *tweetart* » est bien rodée et il était donc prêt à gaz-oyez oyez en même temps que la sortie du journal dans les Relais et autres kiosques. En outre, il est prétendu qu'il a *retweeté* ; or il n'y a aucun lien dans ce cui-cui avec l'article original de Gabriel, lequel est trop critique au goût « d'apte à tout produire » pour le reproduire tel quel à l'infini. Ce bruissement vespéral n'est qu'un bidouillage pour se façonner une chronique respectant ses critères. Et dire qu'il se fout de tout et abhorre les réseaux sociaux... à moins qu'on ne parle de lui avec images à l'appui.

<p>pas changé. C'est même ce qui, presque à l'usure, peut faire qu'on partage l'amour qu'il se porte à lui-même, et qu'il instaure comme condition du bonheur offert aux autres. Cette espèce d'obstination absolue, qui exclut toute repentance ou regret, parce qu'elle affirme – en musique – la priorité de l'amour, a quelque chose d'assez remarquable. Le</p>	<p><b>AGENT SECRET, de Philippe Sollers, Mercure de France, « Traits et portraits », 200 p., 18 €, numérique 13 €.</b></p> <p><b>LÉGENDE, de Philippe Sollers, Gallimard, 128 p., 12,50 €, numérique 9 €.</b> Signalons, du même auteur, la parution en poche de Désir, Folio, 160 p., 6,90 €.</p>	<p>Philippe Sollers a retweeté ... c'est faux !</p> <p><b>Le Monde des livres</b> @MondedesLivres</p> <p>ajout de Sollers, ceci ne se trouve pas dans l'article de Gabriel Littérature. Philippe Sollers témoigne en deux ouvrages de sa bonne santé littéraire: "Agent secret" et "Légende" disent chacun son obstination absolue, qui exclut toute repentance ou regret, parce qu'elle affirme la priorité de la poésie et de l'amour.</p>  <p>« Agent secret » et « Légende » : les Variations Sollers L'écrivain signe deux livres, gammes sur soi ou livres improvisations. L'un de souvenirs stimulés par l'image, et l'autre un roman d'amour.</p> <p>lemonde.fr</p> <p>11:25 AM · 15 avr. 2021 Twitter Web App</p>
--	--	--

Dans les colonnes du Journal du Dimanche du 19 octobre 2012, Sollers posait deux questions : « *Un tweet peut-il transformer l'Histoire ?* » et « *Qu'est-ce qu'un tweet réussi ?* ». Il donnait ensuite quelques exemples de tweets décalés et incongrus de son cru — Michelle Obama s'ennuie avec son Barack à la Maison-Blanche / la femme de Romney insulte les mormons et se convertit au catholicisme / une Pussy Riot révèle sa liaison avec Poutine / Matine Aubry et Jean-Marc Ayrault se sont fiancés à Lille / Manuel Valls et François Hollande se marient aussi et vont adopter deux filles / etc. Les fadaises de ce journalisme de pacotille pour lecteurs du dimanche sont monnaie courante ; mais la réalité dépasse la fiction lorsqu'on examine le sort de l'article de Fabrice Gabriel sur les réseaux sociaux. On peut alors se faire une idée précise sur le fonctionnement des machinations éditoriales de Sollers et voir par exemple d'un œil encore plus amusé l'assemblage épistollers de son testament amoureux pour la postérité — pour lui, une œuvre réussie / une volumineuse correspondance/ une critique favorable / un tweet flatteur représentent les diverses facettes de sa « machine textuelle » et doivent être façonnés avec les mêmes outils et obéir à un *modus operandi* similaire : détournements / modifications / manipulations / *relooking*.

L'opération esthétique subie par l'article de Fabrice Gabriel en dit long sur les ambitions de Philou. Elle m'a rappelé l'anecdote du penseur légiste Hanfei zi (韓非子, -280 à -233) qui, dans son œuvre éponyme, nous raconte que le tyran Zhou (紂), le dernier empereur de la dynastie Shang (商, de -1765 à -1122), était si infatué de sa personne qu'il se fit fabriquer des baguettes en ivoire 象箸, le vulgaire bambou contredisant la haute opinion qu'il avait de lui-même. Le ministre Qizi (箕子) en conclut que « tout [ce qui est] sous le ciel 天下 [« l'empire/le monde »] ne saurait satisfaire » 則天下不足矣 son souverain. Si l'empereur désire des baguettes en ivoire pour manger, il voudra donc des mets exquis comme de la « queue de yak et de l'embryon d'éléphant et de panthère » 旄象豹胎 / « des terrasses élevées et d'immenses salles » 高臺廣室 / « des vêtements brocardés avec les neuf divisions de la sphère céleste » 錦衣九重, la neuvième étant l'ultime degré du pouvoir, la plus prestigieuse et rayonnante position. Encore un peu et Zhou aurait adopté le pseudonyme Zhollers !

L'expression de Maître Hanfei 見微知著 (litt. « voir/minuscule/savoir/fixer ») fait depuis lors partie du langage courant et signifie qu'un détail permet d'appréhender la configuration d'un ensemble, qu'un comportement anodin révèle ou trahit un individu. Le dernier caractère 著 zhu de cette expressi, ici traduit par « fixer », signifie également « écrire/rédiger/publier ». Toute l'œuvre de Philou prouve qu'il est passé maître dans l'art de tout (rerere)poublier — et le tripatouillage de la critique de Gabriel parue dans ce bas *Monde* vaut deux mille mots. Je suis cependant d'accord avec lui lorsqu'il affirme dans *Légende* que « *Être assis dans l'oubli* », signifie être libre ou « désentravé » physiquement et mentalement. [...] » (pp.104-5).

Lorsque l'on est comme moi protégé des rayons Sollers, l'on a tout le loisir de vagabonder tel un « *clochart céleste* » (*quatro* : Taelman/Kerouac !) et l'on comprend vite que les révélations spectaculaires dont il nous abreuve ont le même poids que les clous d'un cercueil.

« Tout art » est coutumier de ces antiphrases qui feignent de tourner en dérision sa soif de notoriété et il se délecte de remarques d'autant plus vides de sens qu'elles sont dans l'air du temps. Le 7 mars dernier, une soporifique ex-speakerine d'un journal télévisé reconvertie en (es)pionne complaisante lui a clairement donné l'occasion de faire la promotion de *Légende* et *Agent Secret* dans son émission d'effluves Sollers. Dans cette conversation, il y a beaucoup de niaiseries (« *Merci de me signaler les sottises de Sollers. Et la tâche est lourde !* » *dixit* Debord, lettre à Daniel Valence, 19 décembre 1989, Correspondance, p.151, voir *Addenda*), mais je me limiterai à contrecœur à une seule, question de montrer comment l'astre Sollers se consume en se fourvoyant avec une conviction inébranlable :



Cette boutade est d'une rare bêtise ! Le numérique favorise encore mieux que l'imprimerie la diffusion des connaissances et l'accès à l'information. Certes, il faut faire le tri car les *fake news* abondent, comme on l'a vu en lisant les critiques (sur papier !) consacrées à Sollers par les plumes de sa basse-cour ! Grâce au numérique, toute la littérature classique est disponible en ligne pour un euro et lire Proust / Tolstoï / Balzac / Voltaire / Shakespeare sans avoir besoin d'acheter La Pléiade est à la portée de tous. Le numérique ne ruine pas la lecture, au contraire il est un formidable outil de propagation et il faut même lutter contre l'illectronisme comme on luttait jadis contre l'illettrisme afin de permettre au plus grand nombre d'avoir accès à une information non contrôlée par des groupes d'intérêts privés, monopoles médiatiques et cénacles littéraires où règne l'entre-soi.

Le numérique a même démocratisé la démocratie comme aucun gouvernement n'a su le faire depuis la naissance de l'agora. Sans le numérique, pas de WikiLeaks sur la corruption du gouvernement américain / pas de révélations d'Edward Snowden sur les activités illégales de surveillance et d'écoute de la CIA et de la NSA / pas de divulgation des Panama Papers sur les activités de milliers de sociétés *offshore*. Il n'est donc pas surprenant que la Chine et la Corée du Nord, entre autres, s'acharnent à contrôler l'Internet — l'on ne peut y faire une recherche en saisissant « Tiananmen », mais vous pouvez sans crainte aucune en faire une sur Sollers, les tontons macoutes de l'État-Parti ne faisant pas la chasse aux tigres en papier. Et avec le numérique je peux m'affranchir de la mainmise de quelques éditorialistes et critiques corrompus qui font la pluie et le beau temps dans le réseau des publications « officielles » :

*Aujourd'hui, c'est sur les blogs individuels qu'on va chercher le jugement, loin des critiques gourmées de journaux spécialisés, dont certains se sont récemment rendu compte, un peu tard, qu'ils devaient renoncer à un peu de leur habituelle prudence. Le renoncement au débat est le renoncement au sens. Une esthétique ne se construit pas dans l'assentiment béat, mais dans la dialectique et la confrontation. (Pierre Jourde, « Comment la critique littéraire s'est suicidée », in *Les Temps Modernes*, N° 672, Janvier-Mars 2013, p. 45)*

*Plus on s'insère dans le système, s'approchant des lieux où celui-ci s'exprime avec le plus de force (les grandes tribunes de la presse, et surtout de la radio ou de la télévision), plus on gagne en influence mais à la stricte condition de donner des gages solide et réguliers de soumission à ce système. [Cf. Forest lui-même envers Sollers !] Plus on se tient à l'écart, élisant domicile dans des lieux d'expression un peu périphériques, plus on gagne en liberté, mais cela suppose qu'on accepte de perdre en influence ou qu'on se résout à exercer une influence plus indirecte ou plus marginale. (Philippe Forest, « Pourquoi je suis un si mauvais critique », in *Les Temps Modernes*, N° 672, Janvier-Mars 2013, p. 112)*

Le numérique permet d'éviter en grande partie la « *soumission à ce système* » que souligne Forest, la liberté d'expression y étant (presque) totale. Internet offre en effet un espace de discussion beaucoup plus large et libre que dans les médias courants. Mais « tout entier cumulat » préfère que la littérature et la critique restent la chasse gardée des caciques à son image et ressemblance, à la fois éditeurs/écrivains/parrains d'un réseau. Sollers défend le recours aux « critiques-écrans » édifiantes, construites sur le modèle des « sociétés-écrans » qui brouillent et cachent l'étendue de leurs relations corporatives pour en coulisses faire fructifier le patrimoine et les bijoux de leurs sociétaires.

Mes lecteurs sont maintenant au parfum des escroqueries engendrées par la « machine textuelle » de Sollers. Ils savent que lorsqu'il s'autoproclame réfractaire, il l'est autant que *L'Ombre des Merveilles* d'Hermès qui nous promet le dérèglement de tous les sens ! *Black Opium* d'Yves Saint Laurent est-il une passerelle vers des paradis artificiels / *L'Interdit* de Givenchy un talisman synonyme de transgression / *Sauvage* de Dior l'aveu d'une indomptable bestialité ? Sollers, c'est du marketing / un entrelacs de postures et de provocations / une manière élégante d'être l'esclave de ses rêves de gloire et de révolution au château d'Yquem. Le vrai rebelle n'a pas besoin de faire le mariole à la télé et à la radio pour clamer son insubordination et son opposition au système / il n'est pas un recycleur de pensées / il ne fait pas d'esbroufe avec une prose appelée « *perruche publique* » (*quinqua* : Taelberg !).

Sollers a une approche autocratique de la littérature et de sa diffusion. Bien des traits et détails du fonctionnement de sa mécanique littéraire nous rappellent les hégémons de l'antiquité chinoise : il veut occuper et contrôler la totalité du territoire pour le bénéfice de son empire en carton-pâte et tous les moyens lui sont bons pour arriver à ses fins. Sollers joue à incarner « tout entier art », comme Xi Jinping se veut le président de tout ce qui est sous le ciel. Le dispositif est au point depuis belle lurette — écrire ou faire écrire des articles louangeurs / les(rerere)poublier et récompenser ses inféodés en les accueillant dans « sa » maison / rédiger ou commander des (auto)biographies autolâtres fabulant son époustouflante épopée vers les cimes de l'écriture / échafauder une imposture épistollers et l'étaler sur la place publique de son vivant / pratiquer sans modération l'intertextualité dans ses textes. Sollers suit les préceptes de la méthode *Gradus ad Parnassum* et ses ouvrages nous sont livrés tout fumants et sentant encore la colle qui provient du rafistolage des originaux qu'il copie et modifie à l'envi. L'ars de « tout Sollart » consiste à bien (*ars celar artem*) ou mal dissimuler l'assemblage, selon que l'on sache lire ou pas ce qu'on lit.

*Presque tous nos écrivains partagent le défaut de s'instruire des écrits d'autrui et de simplement les combiner nouvellement. Je nomme cette méthode Gradus ad Parnassum. Ils lisent une chose avant encore d'y avoir réfléchi et c'est ainsi que tout leur savoir se résume à savoir ce que les autres ont su. (Georg Christoph Lichtenberg, 1742-1799, in Lichtenberg, Le miroir de l'âme, traduit de l'allemand par Charles Le Blanc, Éd. José Corti, 1997, p. 347)*

Pleyne, son vieil ami et sous-fifre, notait à propos du « *cut-up* » dans un article intitulé « *William Burroughs et le Festin nu* » (*L'Infini*, n°116, automne 2011, p. 71) :

La technique du *cut-up*, ou pliage, fait misérablement école. Sur le profond, abyssal refoulement d'un livre, ceux qui suivent alimentent et entretiennent une légende qui justifiera aussi tous ceux dont ce livre s'emploie à se dégager.

Il ne croyait pas si bien dire l'éternel Secrétaire de direction (il est significatif de constater que depuis toujours l'ours de cette revue confidentielle désigne le n°2 en lettres minuscules, tandis que LE DIRECTEUR GÉANT a lui droit à des capitales !). Sollers est un spécialiste de l'apparence et il va de soi que chez lui le « pliage » / pardon pillage et les falsifications abondent. Son langage n'est pas avare d'outrances et d'hyperboles, la provocation étant un *must* cousu main sur l'image de lui-même qu'il veut projeter, celle d'un réfractaire tranchant... sur papier. Copier lui colle à la peau et Lautréamont est l'un de ses maîtres à penser et à raccommo-der en la matière :

Isidore Ducasse, <i>Œuvres complètes</i> , <i>op. cit.</i> , p 312	Philippe Sollers, <i>L'Intermédiaire</i> , Éd. du Seuil, 1963, p.112
Pour savoir les choses, il ne faut pas en savoir le détail. Comme il est fini, nos connaissances sont solides.	« Car moins ils comprennent, plus ils détaillent... » Sollers, <i>L'Intermédiaire</i> , p. 112.

Or l'attention aux détails est justement la condition de tout progrès, de la maîtrise du feu à l'invention de la roue, de la locomotive au vaccin contre la rage ou la Covid-19. L'utilisation de l'insuline dans le traitement du diabète se fait à doses infinitésimales et l'Imagerie par Résonance Magnétique (IRM) procède par vision au micron. L'homme n'a pu alunir et ne pourra s'amarrer sans les équations de la relativité et l'Internet a balbutié pendant des décennies avant qu'il ne me soit permis de démonter à l'aide d'images de rappel mémoriel (IRM) les procédés de fabrication de « tout industriel ». Ses écrits et la propagande publicitaire de sa diaspora sont indissociables du verbe qui décrit le mieux la quête de sa Voie : « dévoyer », dans son sens étymologique le plus strict, « dévier de la voie », « détourner du chemin », bref 不道 *bu dao*, *bu* (proche de « imbu » !) étant le pictogramme d'une négation assertive du Dao.

La sagesse des lettrés chinois de jadis a laissé place dans le flux Sollers à la concus-sion éditoriale et au piratage de données. « Tout entier art » est à mille lieues de ce que les taoïstes anciens appellent 無為 *wu wei*, habituellement traduit par « non-agir », qui ne signifie pas « ne rien faire », mais « ne pas intervenir dans le cours naturel des choses. » Lao zi précise 為而不恃功成而弗居, « Lorsqu'on agit, on ne s'enorgueillit pas et on achève son œuvre sans s'y attacher. »

Wen zi (文子, Maître de l'écrit, -VI<sup>e</sup>) est considéré avec Zhuang zi, comme le plus grand disciple de Lao zi. Dans le chapitre intitulé La Voie et la Vertu (道德) de ses *Écrits véritables* [i.e. Livre canonique taoïste] *sur la pénétration* [l'intelligence] *des mystères* (通玄真經, ouvrage posthume qui lui est attribué), il décrit ce à quoi ressemble celui qui perd le nord et s'écarte de la Voie : 夫失道者, 奢泰驕佚, 慢倨矜傲, 見餘自顯自明, « Celui qui perd la Voie est prétentieux et prodigue, vaniteux et tendancieux, suffisant et hautain, arrogant et vantard. S'estimant infini, il s'autolâtre et s'illustre lui-même. »

N'est-ce pas là un portrait fidèle de notre Tartufo ! Il va sans dire que « tout art tout faux » ignore ce que préconise le vieux Maître taoïste et ses disciples : son engouement pour « son » œuvre est si démesuré qu'il repoublie de trois à cinq fois quasiment tout ce qu'il (re)produit, la grossissant artificiellement (*ars*) à force de grenouiller. Si bien que Sollers est 無道 *wu dao* « sans Voie », sans principes et sans probité intellectuelle, bref 無德 *wu de* « sans Vertu ». Wen zi est explicite à ce sujet : 夫罪莫大於無道, 怨莫深於無德. 天道然也, « Il n'est faute plus grande que d'être sans Voie 無道, rien n'est plus profondément déplorable que d'être sans Vertu 無德. Ainsi est la nature [intrinsèque] de la Voie du Ciel. »

L'idiosyncrasie des écrits de Sollers se veut un commentaire de Rimbaud affirmant que « *La morale est la faiblesse de la cervelle* ». Tout un chacun peut délirer à sa guise afin d'attiser le vague sentiment anarchique qui l'habite et se libérer de la finitude en amusant la galerie. L'homme conscient d'avoir été jeté-là dans le *da* du *Dasein* choisit plutôt d'affronter cette épreuve avec les moyens du bord / garde silence / creuse son sillon avec ou sans raison au hasard des ruses et caprices de l'histoire. Avec « tout art », la formule de Rimbaud « *Je est un autre* » a pris une dimension proverbiale que l'auteur de *Une saison en enfer* ne pouvait anticiper, lui qui ferma très tôt boutique quand son stock de feux d'artifices fut épuisé / tourna le dos aux illuminations des mots / renia les reflets éblouissants de leur splendeur.

Cependant, « tout éberluant » peut se consoler, il n'est pas le premier ni certainement le dernier à faire fausse route et à tout rapporter à sa propre image, comme le remarque Pierre Bourdieu dans la section « *Les conditions de la lecture pure* » du chapitre « *La genèse de l'esthétique pure* » de la troisième partie « *Comprendre le comprendre* », dans *Les règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire* (Éd. du Seuil, 1992, p. 494) :



L'histoire sociale des interprétations qui devrait accompagner, ou précéder, toute interprétation nouvelle n'en finirait pas de recenser les erreurs que tant et tant d'interprètes ont commises pour la seule raison qu'ils se sentaient autorisés à voir « leurs » auteurs à leur propre image, leur prêtant ainsi des pensées et des sentiments rigoureusement situés et datés.

Chez Sollers, le « *narcissisme cosmique* » (Bachelard) se superpose au « *narcissisme herméneutique* » (Bourdieu). Il prétend « *trouver le nouveau dans le cœur brûlant de l'ancien* » et se prend pour un démiurge capable de ressusciter les immortels qu'il exhume et dépouille pour les intégrer en douce dans le bric-à-brac alambiqué de sa prose qu'il croit dur comme fer supérieure aux originaux qu'il détrouse ! Boosté par cette folle certitude, notre brocanteur des lettres se croit tout permis / malaxe des bouts de textes de toutes provenances / veut nous enseigner la voie de la sagesse avec une écriture pâlie/hâtive. Ce pauvre succès/damné a cependant moins d'effet qu'un placebo et « tout entier piquart » se revigore en se gavant à la bonne franquette des pensées picorées dans l'assiette des autres.

Sollers à bien choisi son nom : trop *yang*, il yanguise à sa guise, cherche à scintiller/étinceler/flamboyer. Il attise les braises d'auteurs illustres / subtilise ci et là quelques étincelles avec lesquelles allumer un feu de paille / se brûle finalement les ailes en s'y vautrant. Le taoïsme nous enseigne que seule la lune *yin* éclaire dans les ténèbres grâce au soleil qui lui permet de montrer, même la nuit, le côté obscur de toutes choses, mais garde cachée l'une de ses faces car la pensée se situe dans le clair-obscur — alors que celle de « tout art » se veut / se vante / se vend lumineuse, de par la vertu des spots braqués sur lui en tout temps par une constellation de commères et de compères en révolution autour de leur Sollers.

J'encourage les quelques curieux désirant un autre son de cloche que le mien à se jeter sur *l'Addenda* pour y lire ce que le penseur « *le plus original et le plus radical de notre temps* » (*La Guerre du Goût, op. cit.*, 1994, p. 443) pense du personnage Sollers qui depuis des décennies cherche à se glisser dans la peau du lion Debord. Pour l'instant, je les mets sur une piste et leur propose ce passage de *Stratagèmes des Royaumes Combattants* (戰國策, une œuvre capitale comprenant des chroniques, récits et dialogues rédigés entre 543 et 209 avant notre ère, compilés par Lu Xiang (劉向, -76 à -6) : 狐假虎威, « Un renard qui feint le prestige du tigre. »

Pour le ramener à la raison, j'offre à Philou un extrait d'une fiche que Debord a transcrite. Il n'a tripatouillé dans ses collages de poèmes chinois que des vers mâles et il me semble urgent de lui présenter Li Ts'ing-tchao (李清照, Li Qingzhao, ~1081-~1145, dynastie Song), considérée comme le joyau de cette culture. Cette nana « *dit des trucs comme ça* » :

Poétesse Li Ts'ing-tchao 1081-1145  
(Un ménage heureux de collectionneurs, avant la débâcle finale des Song du Nord)

La lampe démunie va s'éteindre  
Et mon ombre aussi va m'abandonner.  
Quel triste et pitoyable personnage suis-je devenue ?

Dans le *Livre des Han Postérieurs* précité, Fan Ye rapporte que le général Ban Chao (班超, 32-102), désireux de mater les barbares de l'Ouest, utilisa l'argument suivant pour convaincre ses théoriciens militaires d'appuyer ses préparatifs de guerre : 不入虎穴焉得虎子, « Sans entrer dans la tanière du tigre, comment capturer ses petits ? »

Le Grand Timonier lui-même, dans « *De la pratique* » (实践论), commenta cette formule en 1937 : 这句话对于人们的实践是真理, 对于认识论也是真理. 离开实践的认识是不可能的, « Si cette sentence est vraie pour la pratique humaine, elle l'est également pour la théorie de la connaissance. La connaissance séparée de la pratique est impossible. »

Mao ajoute : 知识里手之所以可笑, « C'est la raison pour laquelle les je-sais-tout sont si risibles » — notons que cette locution du Hunan, province natale de Mao, se dit « connaissance 知识 à l'intérieur de la main 里手 » (i.e. dans le fond de la paume) et désigne un « as/champion/expert », un « ingénieux dans l'action et dans la pensée ».

Plus loin, Mao renchérit : 你要知道梨子的滋味, 你就得变革梨子, 亲口吃一吃, « Si tu veux connaître le goût d'une poire, il te faut transformer [digérer] la poire en la mangeant avec ta propre bouche. » Ce conseil me rappelle l'expression de Tao Yuanming (陶淵明, 365-417, *alias* Tao Qian, 陶潛) dans ses *Mémoires de la source des fleurs de pêcher* (桃花源記) : 不知有漢何論魏晉, « Il ne sait les Han, comment pourrait-il connaître les Wei et les Jin ? »

Sollers baragouine la Chine mais il ne la sait pas. N'ayant jamais eu le cran de s'immerger dans cette culture corps et âme et d'y vivre avec fougue par tous les sens, il se contente de pavaner à son bras — il ignore la hauteur du Ciel et la profondeur de la Terre 不知天高地厚 (*dixit* Zhuang zi) / il ne connaît pas à l'Ouest le goût des abricots du Xinjiang ni à l'Est les moules du Jiangsu / ni la plainte du guqin saluant l'arrivée de l'automne ni la patience souveraine du buffle arpentant la rizière. Cette contrée est pour lui le dernier refuge de ses rêves de renouveau chaque jour déçus et il se console en s'accrochant à des affabulations qu'il colporte avec le soutien de quelques idiots de service et bonnes à tout faire. J'espère que Sophie Zigzhang ou Fu-Hsi saura l'aider à piger que sa sinité se résume à quelques rapines... et 牛蛙跳井...不咚 qu'elle sonne comme un ouaouaron... qui saute dans un puits.



Les articles recyclés et les dithyrambes à sa gloire dans sa revue ne satisfaisant pas sa faim, Sollers y exhibe volontiers SA bouille de veau d'or, jusqu'à une dizaine de clichés dans certains numéros. L'incipit du texte qui accompagne sa cafetière devant une sculpture de Bernini nous interpelle (*L'Infini*, n°113, hiver 2011, p. 32) : « La Vérité révélée par le Temps est un message ultime de Bernin. Il veut dire quelque chose à découvert, et d'autant plus masqué que c'est à découvert. » Mais pourquoi trahit-il le génie baudelairien en importunant une femme de marbre avec un semblant de paradoxe qu'il reformulera plus vulgairement dix ans plus tard : « La seule façon de passer inaperçu est d'être perçu constamment » ?

Je laisse à Sollers la tâche de vaticiner à l'infini sur la question suivante : la vérité révélée par 癩蛤蟆想飞...不是上天的料 « un crapaud qui désire s'envoler... » est-elle accessible à un homme de lettres qui 西瓜皮擦屁股...没完没了 « se torche le cul... avec une pelure de pastèque... » ? Son confucianisme frelaté / son taoïsme de saison / ses écrits subversifs de salon lambrissé se résument à un agencement de belles paroles en l'air, alors que Mao dans *De la pratique* inscrit tel quel sur son drapeau rouge sang : 一切真知都是从直接经验发源的, « Toutes les connaissances authentiques ont leur source dans l'expérience directe. »

Côté littérature il erre dans les dédales d'une « machine textuelle » qui tourne à vide / côté chinoiserie ses textes n'ont pas de corps et se réduisent à des collages et raboutages gratuits / côté philosophie il agite des épouvantails qui ont fait leur temps et parlent un vieux dialecte n'ayant cours qu'en Sollersie — bref, celui qui sait lire découvre vite que toutes ses manœuvres masquent une pensée dilettante. Il vend des produits et des pièces de seconde main... et il ne faut pas s'étonner que ses jeux de langage datent et lassent.

## ADDENDA : Guy Debord sur Philippe Sollers

Les citations suivantes sont toutes extraites de **Guy Debord, Correspondance, Volume VII, janvier 1988 – novembre 1994**, Éd. Librairie Arthème Fayard, 2008. Celle-ci, me semble-t-il, explique la vengeance de « *ce pauvre bouffon de Sollers* » dans *Légende*.

Cher Jean-Jacques, [...] Je pense comme vous à propos de Gallimard : il est déjà bien tard. Vous devez n'avoir rien à discuter avec les subalternes : la Cremisi [Teresa Cremisi, collaboratrice d'Antoine Gallimard], ce pauvre bouffon de Sollers, etc. Il semble qu'Antoine lui-même, officiellement le responsable, en vienne à réitérer sa bévue de 1969 ; et le siècle finira sans lui donner une nouvelle occasion de récidive. Il commet envers vous une bien extraordinaire indécatesse. Il ne se rend pas compte — ou veut faire semblant — que c'est uniquement parce que vous m'aviez parlé de lui que j'étais prêt à lui laisser la liberté de fixer lui-même et tout de suite sa proposition, à laquelle je n'aurais répondu que par oui ou non. Je n'avais même rien répondu, évidemment, aux avances de ces burlesques Mauriès, Sollers, etc. Et même avec le responsable, je ne veux discuter de rien. [...] Vous pourriez conclure en lui disant que j'ai été choqué d'apprendre qu'un éditeur pouvait être « si bête et si malheureux » qu'il se laisse conter que je pouvais avoir fréquenté un Sollers (et pourquoi pas Mao, Castro, Gorbatchev ?) (Lettre à Jean-Jacques Pauvert, 14 novembre 1991, pp. 311-312)

Cher Michel, [...] Pauvert, en fait, et de plus en plus nettement, montrait qu'il parlait au nom de Gallimard et m'assurait des excellentes intentions de celui-ci. J'ai demandé comme préalable absolu que Gallimard veuille convenir qu'il avait parlé sans aucune preuve en 1969 en annonçant que tous les situationnistes voulaient être auteurs N.R.F. (je suis habitué à tant d'interprétations malveillantes que je ne serai même pas surpris d'entendre dire que je n'avais alors démenti avec vivacité que pour garder le secret sur de telles négociations, destinées à se prolonger conspirativement pour n'aboutir qu'une génération plus tard). Je me suis fait aussi garantir cette condition que je refuse d'être en contact avec tout autre personne qui pourrait représenter ces éditions (je pensais surtout à Sollers, bien sûr). On n'a rien objecté à ce que je demandais. » (Lettre à Michel Bounan, pp. 343-344)

Chère Annie, [...] Sollers ne peut faire le moindre doute pour personne, et pour moi moins, soyez-en sûre, que personne. Il paraît clair, en lisant sa risible *Fête à Venise*, qu'il veut y insinuer qu'il a participé jadis à la Conférence de Venise ; qu'il a figuré de sa personne au nombre des mythiques « situs clandestins ». Et en plus j'ai su, par Jean-Jacques [Pauvert], que l'animal avait prétendu, auprès d'Antoine Gallimard, qu'il me connaissait personnellement. Il vient de redoubler de cynique audace en me livrant un stock de lauriers dans *L'Humanité* [«Avez-vous lu Debord ? » Entretien d'Arnaud Spire avec Philippe Sollers, dans *L'Humanité* du 5 novembre 1992]. Chaque fois qu'il plaît à un agent du spectacle — ou bien qu'il reçoit l'ordre — de parler élogieusement de moi, il y a quelques malveillants robots qui vont en conclure qu'il faut donc qu'il y ait quelques connivences entre ce noble critique et moi ; tant l'époque a rendu les gens stupides, et les manipulations faciles : et c'est même dans ce seul but qu'un Sollers s'y emploie. La conclusion évidente est qu'il ne faut tenir aucun compte de ce que pensent ou affectent de penser les *médiatiques*. Je l'ai montré depuis toujours, et ne changerai pas. Je ne suis, pas plus que Cravan, un artiste, quoique réellement intéressé à ces questions, là où elles se posaient encore, et par là même me sentant obligé d'être quelque chose d'un peu plus qu'un artiste. Mais enfin, même si j'étais un artiste, il est sûr que je ne considérerais pas Sollers comme un autre artiste, qui serait, par exemple, trop mondain. (Lettre à Annie Le Brun, pp. 377-378)

La *catastrophe* de ce siècle n'a pas encore été bien mesurée, quoique nous ayons déjà pu commencer. Son ampleur dépasse tout ce qui a été jusqu'ici formulé (même par moi dans mes plus beaux excès). Il n'est plus possible de considérer Sollers comme, disons, un Cocteau. Le problème n'est pas qu'il a encore de moindres talents que Cocteau, car c'est dans un monde tellement dégradé que Cocteau même passerait à bon droit aujourd'hui pour un très profond talent. Ce qui compte, c'est que ce Sollers *fait un autre métier*. On le comparerait avec plus de pertinence à Bernard Tapie. Il serait fort injuste de reprocher à Tapie d'être un homme riche, et aussi injuste de lui reprocher de ne pas être un homme riche : c'est un escroc dont les affaires sont de la *cavalerie médiatique*, comme l'essentiel de celles de son temps. » (Lettre à Annie Le Brun, 5 décembre 1992, p. 378).

Cher Michel, [...] Je t'envoie une très surprenante manifestation de cynisme, que tu ne risquerais pas de découvrir parmi tes lectures habituelles. Sollers, à qui je n'ai jamais voulu répondre, a peut-être pensé qu'à la fin il m'y contraindrait en faisant mon éloge dans *L'Humanité* (et les staliniens sont dans une telle déroute qu'ils peuvent se prêter à son jeu). (Lettre Michel Bounan, 21 décembre 1992, p. 382)

Cher Jean-Jacques, [...] Sollers laisse dire partout, et même sans rectifier quand il est présent, qu'*il est mon éditeur* ! Hallier, dans son *Idiot* de janvier, vient de rappeler que c'était plutôt vous, quoique le détail doit passer pour assez négligeable à son sens ; car il me déteste presque autant qu'il hait Sollers. Je suppose que vous avez vu le dernier bulletin avec de nouvelles imprudences [de la part de Philippe Sollers, qui annonçait de *Le Secret* avec des citations de Debord]. J'attendrai, avant de juger, de connaître vos conclusions. (Lettre Jean-Jacques Pauvert, 8 février 1993, pp. 393-394)

Cher Jean-Jacques, Antoine [Gallimard] a téléphoné, et *semble* revenu à la raison. On a fait un saut ici [à Venise] pour voir vite par nous-mêmes si la ville avait gardé ses meilleurs charmes. La réponse est clairement oui. On vous en montrera de peu connus, si seulement vous promettez de n'en rien dire à Sollers ; qui ne saura pas plus les trouver que le reste des beautés du temps. (Lettre à Jean-Jacques Pauvert, 30 mars 1993, p. 405)

Merci du tirage des tracts. Je commence à les communiquer aux gens qui le méritent. C'est dire que je mettrai quelque temps à épuiser le stock que j'ai déjà. Merci également pour l'envoi du plus récent excès de Sollers dans le Bulletin, que j'avais déjà vu. Tout cela ne va certainement pas rester *impuni*. (Lettre à Michel Bounan, 1er mars 1993, pp. 394-395).

Dans *L'Humanité* du 5 novembre 1992, dégoûtant journal tout aussi chargé de sang et de mensonges que les comptes du docteur Garetta, il y a même quelques éloges à mon propos. Mais ce n'est qu'insignifiant, puisque signé Philippe Sollers. » (p.1852)